EUGÈNE
DE ROTHELIN.

EUGÈNE

DE ROTHELIN.

PAR Mme LA COMTESSE DE S***

AUTEUR

D'ADÈLE DE SÉNANGE.

Sousa Botelho Mourão e Vasconcel
Adélaïde m E (Filleul) comtes
Flahaut, marquise de?

PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

rue des Petits-Augustins, No. 15.

1808.

PQ2439
.D6E8

29847x

EUGÈNE
DE ROTHELIN.

CHAPITRE PREMIER.

JE venois d'avoir vingt ans lorsque mon père me ramena à Paris, après m'avoir fait voyager avec lui pendant trois ans pour terminer mon éducation. Avant d'entrer dans le monde, il chercha à me faire connoître les différentes personnes chez lesquelles il vouloit me conduire.

„ Nous irons aujourd'hui chez madame de „ Senecey, me dit-il, c'est une femme de grande „ vertu, d'un esprit supérieur, capable des pro- „ cédés les plus généreux, mais qu'on ne peut s'em- „ pêcher de craindre. " Ce sentiment, si contraire à l'éloge qu'il en faisoit, m'étonna. Quoique assez accoutumé à prendre sans examen les impression que mon père vouloit me donner, je lui demandai

comment des qualités si essentielles pouvoient produire un aussi triste résultat. —„ Elle voit beaucoup „ de monde, me répondit-il ; chaque soir elle écrit „ tout ce qu'elle a entendu dire dans la journée, le „ bien et même le mal ; on ne l'ignore pas : aussi „ chez elle le plus sage est gêné ; il semble qu'en y „ arrivant chacun se pose devant une glace, d'où „ il ne se perd pas de vue. "

Mon père, accoutumé à diriger mon esprit, m'amena à penser que cette habitude, un peu inquiétante pour les autres, seroit fort utile pour soi ; qu'un jeune homme qui écriroit, sans rien omettre, ses actions, ses sentiments, les motifs qui l'ont entraîné, deviendroit nécessairement meilleur.

J'allois jouir de ma liberté, commencer une existance nouvelle, et, charmé par l'idée de retrouver un jour toute ma vie, je résolus d'écrire.

Cependant je souriois d'avance à la contrainte que j'allois m'imposer ; car j'entrevoyois fort bien qu'un censeur qu'on ne peut ni tromper, ni séduire, ni quitter, devoit quelquefois être assez incommode.

CHAPITRE II.

Mon père pensoit qu'il suffit d'imprimer fortement dès l'enfance une vertu quelconque, pour que par la suite toutes les autres viennent s'y réunir, lors même qu'elles auroient été oubliées.

Un grand respect pour sa parole lui paroissoit la base de tout honneur, de toute considération parmi les hommes; ce fut donc celle de mon éducation. „ Ne manquez jamais à votre parole, mon fils “, me disoit-il sur tous les tons que la voix peut employer pour arriver à l'ame. Au milieu de mes jeux, après mes fautes, dans nos raccommodements, il me rappeloit cette fidélité, me la prescrivoit avec l'autorité d'un père, me la demandoit avec la prière d'un ami.

Jusqu'à l'âge de seize ans, il ne m'a jamais permis de faire la plus légère promesse. „ Vous tâcherez, „ vous essaierez de mieux faire, me disoit-il; at- „ tendez, pour le promettre, que vous connoissiez „ la mesure du temps et la valeur des choses. “ — L'habitude prise dès l'enfance de cette sévérité d'expression, a sur-tout contribué à me rendre d'une rigoureuse exactitude dans mes engagements. Mais

avant de commencer ces mémoires, qu'il me soit permis de rapporter ici la première circonstance où mon père reçut ma parole et me dit : *Je vous crois.*

La fermière qui m'avoit nourri demeuroit dans le village voisin. Louise étoit une bonne, une excellente femme ; Agathe, sa fille, étoit charmante ; elle m'appeloit son frère, je la nommois ma sœur, et nous nous aimions sans nous en douter.

Mon père savoit que j'allois voir tous les jours la bonne Louise ; mais il ignoroit que Louise avoit une fille, et il s'applaudissoit de me trouver un cœur reconnoissant, lorsque j'étois au moment de porter le trouble dans cette honnête famille.

Un jour il envoyoit à Paris : pendant qu'il cachetoit ses lettres, et croyant qu'il ne m'écoutoit pas, je priai son valet de chambre de me rapporter une robe de mousseline très-belle, une jolie croix d'or, et un tablier de soie rayée. — „ Antoine, c'est une „ grande affaire que ce tablier de soie, lui dis-je „ gaiement ; il ne faut pas qu'on le voie de „ loin ; il ne le faut pas brun ; il faut qu'il soit „ bien. — Qu'entendez-vous par bien ? reprit mon „ père. — J'entends beaucoup de choses que je ne „ puis expliquer, mais qui ne m'embarrasseroient „ guère si javois à le choisir. — Il est assez indifférent à Louise que le présent que vous voulez lui „ faire soit joli, ne suffit-il pas qu'il lui soit utile ? “

Mon père me regardoit, et, pour la première fois, je me sentis rougir. Il attendoit ma réponse, et je ne pouvois parler. „ Ne pensez-vous donc point qu'il „ vaudroit mieux lui donner l'argent que coûteront „ ces fantaisies ? — L'argent seroit pour elle, re- „ pris-je en balbutiant, et ces fantaisies sont pour „ sa fille. — Ah ! c'est différent, reprit mon père, „ Antoine, ayez soin des commissions que vous „ donne mon fils ; je me chargerai de fournir à „ Louise les choses nécessaires qu'il oublie. „ Malgré ce petit reproche, je ne voyois que la joie d'Agathe, que sa parure ; si c'étoit une foiblesse, je la croyois permise, puisque mon père ne l'avoit pas défendue : heureux par lui, j'étois content de moi.

Avec quelle habileté il éloigna jusqu'au souvenir de Louise, et passa toute la matinée à m'occuper ou à me distraire ! Le soir il me proposa une promenade dans le champ de cette bonne femme ; il avoit l'air si indifférent, que j'acceptai sans méfiance, et sans deviner qu'il vouloit savoir jusqu'à quel point Agathe m'intéressoit.

Louise nous reçut avec le plaisir qu'elle avoit toujours à me voir ; elle montra à mon père le petit jardin que nous cultivions sa fille et moi ; il regarda les fleurs les unes après les autres, et j'aurois voulu les bouleverser toutes.

Ce petit jardin étoit exactement semblable à ce-

lui que depuis trois mois je m'étois fait sous mes fenêtres près du château. Mon père, jouissant du plaisir que je prenois à m'en occuper, avoit voulu me donner un terrain plus considérable : je le refusai à plusieurs reprises ; cette bizarrerie l'étonna, et l'auroit peut-être éclairé, si une heureuse défaite ne m'avoit soustrait à ses observations. — Je prétendois ne désirer qu'un jardin assez resserré pour le cultiver moi-même.

Il s'étoit contenté de cette raison, parcequ'elle auroit été la sienne ; mais j'en avois une autre dont mon cœur étoit enchanté. J'aimois à me faire un petit jardin semblable en tout à celui d'Agathe. — Un églantier étoit chez Agathe, un églantier fut près du château. — Un lilas au château, un lilas chez Agathe..... Jours de joie, d'innocence ! Jours paisibles ! ni la fortune, ni l'ambition, ni même un amour partagé ne pourront vous faire oublier. Jardin d'Agathe, vous ne serez plus si près du château, mais vous aurez encore une place dans le parc. Un sentier détourné, solitaire, me conduira vers vous : ce n'est point avec des regrets que j'irai vous chercher. Amour pour Agathe, vous n'eussiez pas rempli ma vie ; mais j'irai penser à vous avec charme, et comme on se rappelle ces beaux jours qui n'ont eu ni veille ni lendemain.

Que de preuves d'amour j'avois déjà données à Agathe sans qu'elle les distinguât, et sans me douter que je l'aimois ! Mon père en se promenant s'efforçoit de paroître gai, mais j'apercevois sa préoccupation. Il revint chez Louise. — Par quel „ hasard, lui dit-il, n'avois-je jamais vu Agathe ? „ — Elle étoit chez ma mère. — Depuis quand „ est-elle revenue ? — Depuis trois mois. — Il „ faudra bientôt songer à la marier.“ — En disant ces mots mon père me regarda, et j'éprouvois un embarras inexprimable. — „ Qu'elle soit sage,“ dit mon père, „ et je la doterai.“ — Ce *qu'elle soit sage* fut accompagné d'un regard si sévère, qu'Agathe baissa les yeux comme si elle avoit su ce que c'étoit qu'être coupable.

En rentrant au château il s'arrêta près du petit jardin que j'avois fait sous mes fenêtres. Il regardoit chaque plante avec un triste étonnement, et sembloit se dire : — „ Depuis quand son ame „ m'est-elle échappée ? “ — Ah ! pères, mères, qui prétendez connoître vos enfants, lorsque vous leur verrez un goût nouveau, n'ayez aucun repos que vous ne sachiez ce qui l'a fait naître. Si mon père avoit cherché pourquoi je préférois un vilain petit carré de terre aux jolis bosquets de son parc, il auroit su qu'il y avoit près de là une Agathe de seize ans, qui pourroit bien inspirer à son fils ce qu'on appelle amour.

CHAPITRE III.

Mon père résolut de marier Agathe, et de l'éloigner de moi. Le lendemain, à déjeûner, il me remit plusieurs papiers qui devoient m'occuper toute la matinée ; et dès qu'il m'eut établi à son secrétaire, il alla chez Louise. J'ai su depuis qu'il lui avoit proposé de donner à Agathe une ferme considérable, si elle vouloit épouser le fils d'un de ses fermiers. Louise accepta avec joie, promit la main de sa fille, et mon père revint au château.

Pendant le dîner, il me dit qu'il avoit passé la matinée à s'occuper de mes amis. .... Je le regardois avec inquiétude. — „Oui, vous aimez Louise, „ c'est une brave femme ; j'ai assuré son sort, „ celui de sa fille, par un bon mariage ; elles se„ ront très-heureuses.... Vous devez être content... „ J'ai fait ce que vous auriez dû faire. — Je n'a„ vois pas de dot à donner à Agathe, répondis-je „ en rougissant. — Mon ami, reprit mon père, „ j'aurai toujours soin du bonheur de ceux qui „ vous seront chers ; ainsi une autre fois, ne for„ mez pas de liaisons sans m'en parler. Si j'avois „ connu votre amitié pour Agathe, j'aurois déjà

„ trouvé mille manières de lui être utile. " — Jamais mon père ne m'avoit paru aussi bon, et cependant jamais je n'avois été aussi malheureux.

Aussitôt après le dîner j'allai chez Louise : je trouvai Agathe dans le petit jardin ; elle pleuroit : je m'assis près d'elle. — „ Ah ! si monsieur votre „ père vouloit me donner tout ce qu'il m'a promis, „ sans me marier, me dit-elle, cela feroit le bien „ de ma mère, et je suis si heureuse ! " Comme elle pleuroit en disant qu'elle étoit heureuse ! „ Et „ moi, Agathe, j'étois si content ! " — Elle me fit promettre que je tâcherois d'obtenir que mon père renonçât à lui faire du bien ; c'est ainsi qu'elle s'exprimoit : je m'y engageai, sans même penser que je donnois une parole inconsidérée, ni prévoir comment je pourrois faire changer le projet de mon père. — „ Vous reviendrez demain, „ me dit Agathe en me prenant la main ? — Oui, „ ma bonne amie, lui répondis-je en l'embrassant. „ — On ne me mariera pas, s'écria-t-elle ! " — Je ne pus lui cacher que les volontés de mon père étoient invariables. — „ Au moins, me dit-elle en „ soupirant, je vous verrai demain ? — Oh ! oui, „ oui ! " — Et elle fut consolée, et elle me dit adieu sans inquiétude.

Nous nous séparâmes en espérant du bonheur pour le lendemain ; à notre âge, c'étoit assez pour ne pas craindre l'avenir.

CHAPITRE IV.

Le lendemain je fus bien embarrassé pour parler à mon père ; son regard annonçoit plus de sévérité que je ne lui en avois jamais vu : cependant j'avois promis à Agathe de lui demander qu'il renonçât à la marier ; et certes, ce n'étoit point par Agathe que j'aurois commencé à manquer à ma parole.

Dès les premiers mots que je hasardai, mon père prit un air austère qui m'en imposa. Il me fit sentir qu'on pouvoit mal interpréter mes démarches innocentes, mon affection fraternelle. Le fils de son fermier avoit consenti avec peine à épouser Agathe. Agathe auroit été méprisée par celui qu'intérieurement je dédaignois ! Comment supporter une pareille humiliation !

Mon père fit retentir jusqu'à mon cœur ces mots sacrés, *probité*, *honneur ;* et je n'avois pas encore renoncé à Agathe, que je commençai à la regretter.

„ Si vous aimiez Agathe plus que la vie, j'en „ mourrois de douleur, me dit mon père ; cepen- „ dant je pourrois vous estimer encore : mais si ce „ n'est qu'un amusement, il est impardonnable. “

Mon père parloit à ma raison, à mon cœur. Je me levai. — „ Où allez-vous, me dit-il ? — Je vais „ décider Agathe à vous obéir. " — Il me serra dans ses bras ; c'étoit la première fois que je le voyois si tendrement ému : car jusqu'alors j'avoue qu'il s'étoit rarement donné la peine de chercher à me convaincre, encore moins à me persuader. Jamais il n'étoit entré dans sa tête, ni dans la mienne, qu'il me fût possible d'avoir un avis différent du sien. — „ Mon fils, mon cher Eugène, assieds-„ toi près de moi !.... " Dans son émotion, mon père me tutoya pour la première fois. Cette tendresse d'expression, la douceur de son regard lui livroit toute mon ame.— „ Ta vie est encore pure, „ me dit-il ; ah ! que volontiers je te demanderois „ de m'aimer autant que je t'aime ! Connois-tu le „ monde ? Veux-tu y réussir ? — Je serrai sa main. „ — Eh bien ! laisse-moi te guider, profite de „ mon expérience, c'est ainsi que tu hériteras de „ ma jeunesse ; et ne faut-il pas que tout ce qui a „ été à moi te revienne ? Jusqu'ici, tu n'as vu en „ moi qu'un maître ; aujourd'hui que tu as été un „ homme, que tu as eu de l'empire sur toi-même, „ je suis ton ami. "

Ah ! dans ce moment mon père auroit pu m'ordonner les sacrifices les plus pénibles, j'aurois été heureux de lui obéir.

CHAPITRE V.

Quelle nuit je passai après cette conversation de mon père ! comme elle avoit élevé mon ame ! Avec quelle exaltation je me promettois d'être digne de ce titre d'ami qui sembloit m'ouvrir une nouvelle existence ! J'avois acquis toute la force qui m'empêchoit de douter de moi-même. Par la suite j'admirai mon père d'avoir essayé mes premiers efforts contre un attachement qui n'étoit qu'un simple goût, qui me laissoit tout l'honneur d'avoir triomphé, sans que le combat eût été trop pénible. Je me crus de l'expérience ; et, comme une chose facile, je me dis que la vie pouvoit être soumise à la volonté. La première fois qu'on se croit son maître, commander à soi-même, commander aux autres, c'est toujours commander; je me crus vainqueur, et je m'estimois.

J'allai reporter à Agathe la passion d'être bon, généreux, dont mon père avoit rempli mon ame. Elle m'écoutoit les yeux baissés : je n'eus pas la force de lui parler de son mariage ; mais je lui peignis la joie de soigner sa mère, d'avoir de l'ai-

sance, de faire du bien. J'appelai Louise ; je lui dis que sa fille étoit décidée. Agathe soupira, mais ne me démentit point. — Dès le lendemain mon père fit tous les arrangements nécessaires pour son mariage. A mon tour, je devins triste, et fus au moment de maudire Louise, lorsque nous amenant son gendre et sa fille, elle me dit : „ Je n'ai plus „ qu'un désir, c'est que Dieu vous donne une „ bonne femme, un bel enfant, et qu'Agathe en „ soit la nourrice. " — J'en aurai bien soin, dit la „ pauvre fille " ; puis elle me regarda et reprit : „ j'en aurois plus de soin que des miens ! "

Pauvre Agathe ! elle ne devinoit pas l'amour maternel, et sentoit encore notre jeune et douce affection. Mon père les combla de biens : en partant, Agathe me jeta le dernier regard d'amour ; j'y répondis par un soupir, dernier soupir de regret et d'amour !

CHAPITRE VI.

Non seulement mon père avoit surmonté cette légère inclination, mais il en avoit profité pour me rendre meilleur. Cependant il craignit que la solitude de sa terre ne m'attristât, et crut qu'il falloit à ma jeunesse une vie plus active. J'avois atteint l'âge d'entrer au service; mon père m'envoya au régiment.

Avant mon départ il me parla, pour la première fois, de la retraite dans laquelle il m'avoit élevé. „ J'ai renoncé au monde, me dit-il, pour me „ consacrer à votre éducation, n'admettant chez „ moi que les personnes qui pouvoient vous ins- „ truire. On m'a accusé de misantropie. Les in- „ différents se sont plaints, les amis m'ont oublié. „ Mais votre cœur se formoit, il devenoit juste „ et bon, et j'étois satisfait; de votre côté, igno- „ rant qu'on pût avoir une enfance plus dissipée, „ vous vous trouviez heureux. "

Il m'annonça l'intention de me laisser peu de

temps au régiment, de voyager ensuite avec moi pendant trois ans, et de ne me présenter dans ma famille qu'à mon retour.

Je connoissois mon père; il m'aimoit uniquement, m'auroit sacrifié sa fortune et sa vie, mais lorsqu'il croyoit un projet utile, ses résolutions devenoient tellement irrévocables qu'elles avoient presqu'à mes yeux la stabilité d'une chose passée. Je me soumis donc à ce plan et partis.

A mon arrivée je me vis soutenu par la bienveillance des chefs, que la réputation de mon père avoit prévenus en ma faveur. Je parvins à me faire aimer; et la vie militaire, libre, active, insouciante, me parut le bonheur même. J'aimois mon état avec passion; mon cheval étoit mon ami, le soldat mon camarade, les officiers mes frères. Mon cœur étoit si pur, mon ame si ouverte, que je rapprochois de moi tout ce qui m'environnoit. Toujours de bonne humeur, les bêtises des beaux esprits du corps me faisoient rire à pâmer; les gens d'un vrai mérite m'inspiroient les plus belles résolutions. Un grand avenir devant mes yeux sembloit, en me laissant du temps pour tout, me porter à jouir plainement de l'instant présent. Trop occupé des autres pour penser à moi-même, j'étois dans un état, je ne dirai point d'ivresse, mais d'évaporation continuelle. Que ces premiers jours de la vie sont

heureux ! Pas un retour sur le passé, pas un élan vers l'avenir ; j'étois content.

Au milieu de toute cette joie, je m'avisai de plaindre une petite actrice que mes camarades s'amusoient à siffler dès qu'elle paroissoit. Un jour elle en avoit pleuré sur le théâtre, et de ce moment, la pitié me rendit son défenseur. Je commençai par demander à mes amis de la protéger; ils cessèrent de siffler. J'étois au balcon attendant qu'elle parût ; je me démenois, je priois celui-ci, celui-là de ne rien dire ; ils m'avoient caché le tour qu'ils lui réservoient. Cécile parut, et voilà tous les officiers à l'applaudir, mais à l'applaudir avec un tel acharnement, qu'après la première surprise il partit du reste de la salle des éclats de rire qui la rendirent encore plus dégingandée et plus gauche que de coutume.

Je n'avois jamais parlé à Cécile : on voulut me faire les honneurs d'une belle passion pour cette charmante personne ; et me voilà de la plus mauvaise humeur. On ne m'avoit jamais vu d'humeur, et d'abord on ne me crut pas réellement fâché ; mais lorsqu'on s'en aperçut, deux ou trois de mes camarades voulurent me former le caractère. Tantôt on siffloit, tantôt on applaudissoit : enfin je me pris de querelle avec l'un d'eux ; je me permis de ces expressions qu'il faut effacer avec le sang, et je re-

tournai chez moi, lui ayant donné un rendez-vous pour le lendemain.

La nuit, je pensai à mon père: que j'étois malheureux! Je sentois toute ma faute, et, d'autant plus vivement qu'elle étoit irréparable, il falloit exposer la vie d'un brave homme, et risquer la mienne qui ne m'intéressoit guères en ce qui me concernoit. Je puis affirmer que je ne pensai pas un instant à la perte de tant de jeunesse et d'espérance, si je succombois; je n'étois occupé que de mon père. Cependant je n'avois pas acquis le droit de reconnoître et d'avouer un tort; il falloit m'être battu pour que mon courage ne fût pas douteux. J'arrive au rendez-vous; je m'approche de mon camarade; je lui serre la main sans lui parler; je craignois de dire un mot, il eût été d'excuse. Nous nous éloignons; je me sens blessé, je tombe et là, devant les témoins, je fais des réparations à celui que j'avois offensé. „ Que j'ai „ regretté, lui dis-je, de n'avoir par acquis le droit „ de vous les faire dès hier! „ Il me serra la main à son tour, m'embrassa, et l'on me porta chez moi.

CHAPITRE VII.

J'APPRIS qu'on avoit chassé Cécile du théâtre; assurément on lui faisoit bien de l'honneur, et j'étois indigné qu'on pût la croire l'objet même d'une distraction. Cependant je lui envoyai quelque argent; car j'étois bien sûr que non seulement elle ne trouveroit pas un autre fou qui se battît pour elle, mais qu'elle n'obtiendroit aucun secours: sa disgrace ne lui promettoit pas l'intérêt des insensés, et sa conduite n'appeloit point la bienfaisance.

Cécile se vanta de ma générosité; l'on en crut d'autant plus à ma ridicule fantaisie. J'entrai en fureur, et j'étois si bien corrigé, que je me promettois fort de me battre contre toute la ville dès que je serois guéri.

Dans cette belle disposition, l'officier le plus goguenard du régiment vint me voir. Heureusement il me trouva seul, alors il étoit assez bon homme; s'il y eût eu du monde, il auroit repris son détestable persiflage. Il me plaignit d'avoir été blessé. Je me récriai sur le ridicule qu'on vouloit

me donner. — „ Eh ! ne le prenez pas, me ré-
„ pondit-il. — Comment puis-je éviter cette belle
„ histoire ? — Moquez-vous le premier de vous-
„ même. .. — Quel beau système il me déve-
loppa ! c'étoit une tactique toute entière.

„ Je me moque volontiers, me dit-il ; rien de
„ plus divertissant que d'amener une bête à se
„ croire capable d'occuper tout un cercle. J'ai
„ pour cela de certaines manières d'écouter, qui
„ l'engage à se montrer dans tout son jour. Pour
„ les sots j'encourage leurs sottises, les répète,
„ les ramène à quelques circonstances où ils ont
„ été plus sots que de coutume. Ah ! les bêtes,
„ les sots, tout ce peuple-là m'aime beaucoup.
„ Je sais même des gens de mérite à qui j'ai pré-
„ paré l'occasion de tomber dans quelques inad-
„ vertances qui les ont rendus passablement ridi-
„ cules. Mon cher, le persiflage n'est autre chose
„ que d'ajouter toujours aux torts ou aux défauts
„ des autres. Cependant il ne faut pas s'y trom-
„ per. Je me souviens qu'un jour je fis la balour-
„ dise de prendre pour bête un homme qui n'étoit
„ que timide : je m'en amusai beaucoup ; je fus
„ très-aimable, triomphant, lorsqu'avant de quitter
„ le salon je vis cet homme prendre son grand
„ courage, s'approcher et me dire très-haut : *Je*
„ *sais gré à ma gaucherie, sans moi, vous n'au-*

„ *riez pas eu d'esprit de la soirée.* Mon homme „ s'en alla, laissant tout le monde rire à mes dé- „ pens. Ah! il ne faut pas s'y tromper! — Mais „ lui répondis-je, les connoissances, les talents? „ — Bah! que faire de tout cela dans le monde? „ Ces choses-là ne sont bonnes que pour ceux „ qui les possèdent — Je conçois, lui dis-je, que „ vous puissiez vous en passer. " — Cette naïveté m'échappa; il la crut volontaire, la prit pour du persiflage, et dès-lors en fut très-content. — „ Fort bien, mon cher, s'écria-t-il en riant! „ Très-bien! Il n'y a personne ici; la porte est „ fermée, vous pouvez vous moquer de moi sans „ que je m'en fâche : toutefois, souvenez-vous „ de l'avis d'un homme qui connoît le monde. Ne „ confiez jamais une sottise que vous pourrez ca- „ cher; pas de foiblesse sur ce point. Mais si „ elle est connue, riez-en le premier, riez-en le „ dernier, et ne quittez jamais la place que vous „ n'ayez amené la société à s'occuper d'un autre „ que de vous. "

Il s'en alla, et je restai indigné de cet abus d'esprit, qui pour briller, amuser tout un cercle, fait taire les meilleures dispositions. Cet homme étoit bon, avoit même de la générosité; mais jeune, il s'étoit amusé à n'examiner que le côté ridicule de tout le monde et de toutes choses;

actuellement il en étoit frappé d'abord, et pour ainsi dire malgré lui : sa vue étoit si exercée !

Je me promis de profiter de la moitié de ses conseils. Je me moquerai de ma ridicule aventure, me disois-je ; mais jamais je ne me permettrai une plaisanterie qui puisse affliger un imbécile que je plains, un sot qu'il vaut mieux éviter, ou un homme de mérite dont l'embarras devroit me faire rougir.

CHAPITRE VIII.

Je dormis fort tranquille ; c'étoit la première fois depuis cette sotte affaire. Le lendemain, je reçus mes camarades très-gaiement : ils purent rire de moi, devant moi et avec moi tant qu'ils voulurent ; dès-lors ils n'y pensèrent plus. C'est ainsi qu'en vivant avec les hommes, si je ne me corrigeois pas de mes défauts, au moins évitois-je les leurs ; c'est déjà quelque chose. Lorsque je fus rétabli, j'allai chez le commandant de la place. C'étoit un homme très-rude, avec un fort bon cœur : il étoit né si impétueux que ses moindres goûts paroissoient des passions. Ne parlant de choses indifférentes qu'avec des expressions exagérées, c'étoient des amplifications toutes au superlatif ; mais il se craignoit tellement lui-même, qu'on sentoit qu'il s'échauffoit à mesure que sa voix s'affoiblissoit, et qu'il commençoit à se servir d'expressions simples.

„ Ecoutez-moi, jeune homme, me dit-il : j'a-
„ vois votre âge lorsqu'on m'envoya pour la pre-
„ mière fois à Nancy où étoit mon régiment. C'est
„ une jolie ville que Nancy : il y avoit alors une

„ femme de trente-six ans qui me parut charmante ; „ entendez-vous ? “ — Il avoit en même temps des yeux terribles, et *charmante* tenoit bien plus de place dans sa bouche que dans celle d'un autre.

„ Ma jeunesse la frappa ; je cherchai à lui plaire, „ je réussis, et je me crus heureux ; entendez- „ vous, heureux ? “ — Toute la chambre retentissoit de ce mot *heureux*.

„ Au bout de quelques jours, je crus apercevoir „ qu'un monsieur de la ville venoit chez elle plus „ souvent que les autres.... Il s'avisoit de me traiter „ avec protection... de me sourire lorsque j'arri- „ vois.... Cela me déplut. C'étoit une connoissance „ ancienne, me disoit-elle : je le savois ; mais elle „ avoit été nouvelle une fois, et c'est de cette „ époque que je m'inquiétois.... je songeois à tout „ cela, regardois ce monsieur fort en noir, ré- „ pondois à peine à cette dame, lorsqu'un matin „ que j'étois chez elle il y arrive, et lui présente un „ petit bouquet d'un air si mignard que j'entre en „ fureur..... Il avançoit la main ? je fais sauter en „ l'air son bouquet, son chapeau et lui propose „ de passer par la fenêtre. La dame tombe sans con- „ noissance ; je sors avec lui, nous nous battons, „ et je le tue ! oui, monsieur “, me dit-il en me prenant le bras à me le casser, „ je l'ai tué ! un „ brave homme, un honnête homme, à qui per-

„ sonne n'avoit peut-être jamais dit un mot plus „ haut que l'autre de sa vie. Je l'ai tué !.... " — Le pauvre commandant fit un tour dans la chambre en essuyant ses yeux mouillés de larmes, il vouloit que je crusse à ses regrets, et cependant il étoit embarassé de ses larmes comme d'une foiblesse. Bon et brave homme ! Il me dit en se rapprochant de moi : „ Je me désespérois auprès de ce corps „ mort : ma mère, qui étoit pieuse, m'avoit tou- „ jours dit qu'il y avoit un ciel et un enfer ; Dieu „ sait où ce pauvre homme étoit allé. Je m'échauffe, „ m'indigne contre moi-même. Je prends des che- „ vaux et cours m'ensevelir à la Trappe. J'y restai „ six mois ; c'est là que je fis un bel exercice de „ patience ! j'ai manqué y devenir fou. Mes parents „ me tirèrent de ma retraite, on me maria ; j'ai „ fait bien des sottises depuis, mais jamais d'irré- „ parables. Trente ans après celle dont je viens de „ vous parler, le hasard me fit retourner à Nancy. „ Je pensai à cette dame, et j'eus l'idée d'aller lui „ faire mes excuses sur la manière dont je l'avois „ quittée.... J'arrive chez elle ; on y donnoit un „ bal, c'étoit le mariage de sa petite fille : je de- „ mande ma dame, et j'aperçois un petit paquet „ tout gris, tout difforme ; c'étoit ma dame, plus „ infirme que son âge, peut-être par le chagrin „ que je lui avois causé ; enfin, c'étoit elle... Cette

„ chambre étoit la même, cette fenêtre étoit la „ même, il n'y avoit que la dame de changée. Plus „ je la regardois, plus elle devenoit affreuse, hi- „ deuse. Est-il possible, me disois-je, que ce soit „ pour cette figure-là que j'ai proposé à un hon- „ nête homme de passer par cette fenêtre? Je re- „ gardois cette femme, je regardois la fenêtre, je „ sentois la fureur me gagner, et je m'en allai sans „ lui parler. Oui, monsieur, et je fis bien, car je „ l'y aurois fait passer, en expiation à ce pauvre „ homme. Savez-vous ce que c'est que de tuer un „ homme? quelles larmes vous faites couler? Et „ vous vous querellez pour des femmes perdues! „ Si vous n'aviez pas été blessé, vous seriez en- „ core aux arrêts; mais vous vous êtes conduit „ bravement. Je l'ai écrit à votre père. " — En disant cela, il me serra la main bien fort. „ Jeune „ homme, j'ai conté cette histoire à mon fils, je la „ lui raconte souvent : cela ne l'a pas empêché de „ trouver les femmes jolies; mais cela fait qu'il n'a „ encore tué personne. "

CHAPITRE IX.

Après avoir passé quatre mois à mon régiment, mon père me fit revenir près de lui. Nous partîmes aussitôt pour voyager dans les différentes cours de l'Europe, et terminer ainsi mon éducation.

J'aimais passionnément mon père, et à peine osois-je le lui dire. Cependant j'étois sûr qu'il auroit donné sa vie pour moi. Sa conversation étoit éclairée, instructive; je la préférois à toutes les autres; je l'écoutois, l'approuvois, mais n'y fournissois rien ou peu de chose : sa sévérité empêchoit qu'il y eût entre nous de doux épanchements, aucun échange d'idées.

Mon père me surveilloit avec le plus ardent intérêt, mais dès qu'il jugeoit un projet utile ou dangereux, il ne me quittoit pas qu'il ne m'eût démontré ma folie, ou fait adopter son opinion; alors il n'étoit plus question de délai, de demi-sacrifice; les mots entraînement, foiblesse, lui étoient inconnus. Toutefois il se croyoit indulgent, parcequ'il sentoit

combien il m'aimoit ; et peut-être me croyois-je sage, parceque j'ignorois encore les passions.

Nous passâmes trois ans à voyager, menant la vie le plus active qu'il soit possible de concevoir. D'abord cette extrême agitation avoit charmé ma jeunesse ; bientôt elle en fut excédée. J'avoue que mon cœur sentoit bien plus le besoin de s'attacher, que mon esprit ne trouvoit de plaisir à s'instruire, quoiqu'il reconnût qu'il doit être bon que les hommes aient voyagé.

A peine étions-nous parvenus à nous faire connoître dans une ville, à y former des liaisons, que mon père la quittoit. Il sembloit épier l'instant où je commencois à m'y plaire pour m'en faire partir. Fatigué de visages nouveaux, je soupirois après une vie plus tranquille. Tous mes rêves de bonheur se portoient vers une existence assez donce, assez heureuse pour désirer à chaque jour un lendemain qui lui fût semblable qui m'offrît les mêmes plaisirs, les mêmes sociétés ; enfin, ces petits intérêts de chaque instant qui font entre peu de personnes une vie commune, et pour ainsi dire une langue particulière. Il me falloit des amis que je crusse aimer le reste de mes jours, une maison qui fût la mienne, et un pays où l'ambition de me distinguer pût m'être permise. Aussi, dès que nous fîmes un pas vers le retour, je fus transporté de joie. Jusque-là

je voyois passer les premières, les plus belles années de ma jeunesse sans gaieté comme sans affection, et „ me disois souvent : " Je ne sais pas pourquoi je „ vieillis, car je ne vis pas. „

CHAPITRE X.

Enfin me voilà à Paris ! chez moi ! et j'ai vingt ans ! C'est de ce jour que commencent ces mémoires. Je les écris pour mieux graver dans mon esprit toutes les impressions de ma jeunesse. Si je parviens à l'honneur d'être chef de famille, je veux „ pouvoir dire à mes enfants : Voilà quelle a été ma „ vie ; lisez, jugez, profitez si vous pouvez. " J'ai quelquefois senti qu'on devroit bien déguiser les reproches en conseils, tandis que pour l'ordinaire on présente les conseils comme des reproches.

J'écrirai avec sincérité, mais suivant mon humeur ou ma fantaisie. Quelquefois m'abandonnant à ma paresse, à mon insouciance, et courant ensuite après des souvenirs presque effacés ; d'autres fois plus ému, recherchant avec soin tous mes sentiments, les écrivant chaque jour, et osant même devancer l'avenir.

Le lendemain de notre arrivée, mon père me présenta à toute notre famille : jusque-là, sous le prétexte de mes études, il avoit évité de me lier

avec aucun de nos parents. Je fus accueilli avec un véritable intérêt ; mais il paroissoit qu'on attendoit plus de moi que d'un autre jeune homme. En effet, quelle espèce de prodige devoit être celui pour qui son père avoit tout quitté, afin de le mieux élever dans une retraite absolue, et qui, après quinze ans, venoit se rejeter dans le monde pour le surveiller encore ! J'étois donc l'objet de la curiosité un peu maligne des pères et des enfants. Il me mena chez la maréchale d'Estouteville. „ C'est une femme que je „ n'aime point, me dit-il ; mais son rang, sa for- „ tune, son esprit, lui ont acquis une telle autorité, „ que son suffrage est devenu nécessaire au succès „ d'un jeune homme qui paroît dans le monde. Ce- „ pendant j'ai hésité long-temps ; mais le public „ s'étonneroit trop si j'évitois de vous conduire dans „ une maison où, d'ailleurs, des relations de pa- „ renté semblent m'obliger à vous mener. Vous irez „ donc chez elle, mon fils ; quant à moi, je la verrai „ bien peu ", ajouta-t-il en soupirant.

Mon père, toujours sérieux, ne m'avoit jamais paru triste ; jamais je ne l'avois entendu soupirer. Cette obligation d'aller voir une femme qu'il n'aimoit point, cette première action contraire à sa volonté, diminua, je l'avoue, un peu de sa supériorité à mes yeux, et accrut beaucoup l'importance de madame d'Estouteville.

J'avois tort d'oser juger mon père ainsi : je l'avoue, car je n'écris point pour me montrer tel que j'aurois dû être, mais tel que j'étois.

La maréchale reçut mon père avec une politesse froide qui me surprit. Elle me sourit tristement, et, sans me parler, dit à une femme qui étoit près d'elle : *Comme il ressemble à sa mère !* En même temps elle me regardoit avec un intérêt si doux que j'en étois ému. Elle sembloit chercher à retrouver dans mes traits ceux d'une personne tendrement aimée.

Cette ressemblance qui avoit frappé madame d'Estouteville, me rappela que je n'avois jamais vu de portrait de ma mère. J'en fis la remarque pour la première fois. Mon père m'avoit dit qu'elle étoit morte en me donnant le jour. Ne l'ayant pas connue, ma pensée s'y étoit peu arrêtée. Mais pourquoi mon père n'avoit-il pas eu besoin de s'entourer de son souvenir ?

La maréchale me questionna sur mes voyages, j'étois timide, elle m'en sut gré ; elle m'écoutoit avec une bonté particulière, et j'étois étonné de me sentir près d'elle comme si je l'avois vue autrefois.

Au moment où mon père s'en alloit, elle se leva et fit quelques pas vers lui pour s'en rapprocher. J'entendis qu'elle avoit l'indulgence de louer mon maintien ; et elle ajouta, en me regardant avec in-

térêt, que, précédé par le bruit qu'avoit fait mon excellente éducation, six mois d'une conduite sage me suffiroient pour acquérir la réputation la plus désirable.

Mon père, qui jusque-là avoit été fort sérieux, ne put s'empêcher de laisser éclater sur son visage un mouvement de joie, et la pria de m'accorder ses bontés. En la quittant, il me parut moins aigri contre elle.

Cependant, dès qu'il fut en voiture, il retomba dans sa rêverie, ne me répondant que par monosyllabes ; je me livrois aussi à mes réflexions. Mon père étoit si absorbé dans les siennes, que tout à coup il lui échappa de se dire à lui même : *Oui, j'ai eu raison, il me consolera !* Mon père consolé ! qui avoit pu l'affliger ? de qui avoit-il eu à se plaindre ? — J'osai le lui demander : il me regarda, comme étonné d'avoir ainsi laissé pénétrer son secret. Habituellement sérieux, il devint plus grave encore, me regarda à plusieurs reprises ; mais soit qu'il me crût trop jeune pour m'accorder sa confiance, soit qu'il fût résolu à ne jamais révéler ses chagrins, il me répondit vaguement que personne n'est exempt de peines.

Cette seule réticence influa sur le reste de ma vie. Ces mots, *il me consolera !* me revenoient sans cesse. Oui, mon père, disois-je en moi-même, je

pourrois me sacrifier à votre bonheur, mais le mien n'est plus tout-à-fait en votre puissance. Pour la première fois je venois de sentir le besoin d'une ame qui me chérit dans toute la plénitude de sa confiance et de son affection; d'une ame dont je fusse toute la joie, toute la peine, et qui aussi dépendît de moi.

CHAPITRE IX.

A PEINE étois-je à Paris, que je fus attaqué d'une fièvre inflammatoire. Être malade, en danger, et guéri, fut l'affaire de huit jours. Cependant je ne sortois pas encore, lorsque mon père reçut l'ordre de se rendre à Versailles. Le roi le chargea d'une mission très-délicate, dont le succès dépendoit, en quelque sorte, du secret, de la promptitude, et sur-tout de l'estime que le caractère de mon père avoit inspirée.

Trop foible encore pour l'accompagner dans ce voyage, qu'il falloit faire sans perdre un instant, sans prendre aucun repos, mon père fut obligé de me laisser à Paris. Nous convînmes de dire qu'il étoit allé passer quinze jours dans ses terres. Son absence ne devoit durer que six semaines; mais si elle se prolongeoit, je lui promis d'aller le joindre aussitôt que mes forces me le permettroient.

Au moment de son départ, mon père me donna beaucoup plus d'argent que je ne devois raisonnablement en désirer. — „ Mon enfant, me dit-il, „ ne contractez jamais de dettes : je sais qu'à votre

„ âge tous les engagements sont nuls, mais votre „ parole me seroit sacrée. Oui, mon fils, ajouta- „ t-il en élevant la voix, vous n'avez point de frère, „ point de sœur qui partage mes devoirs, et je puis „ tout sacrifier à ce que j'appelle le véritable hon- „ neur. N'oubliez donc point que je languirai, „ souffrirai dans ma vieillesse, si votre jeune âge „ a été inconsidéré. A mon retour, je vous ferai „ connoître ma fortune ; c'est vous qui jugerez ce „ que je puis accorder à vos besoins, à vos habi- „ tudes. Vous êtes mon ami. " Que j'étois ému ! Je pris ses mains dans les miennes. „ Mon père, „ s'il est vrai que je sois votre ami, parlez à votre „ fils : vous avez eu des peines ; mon cœur vous „ plaint, vous approuve d'avance ; chacune de vos „ paroles m'inspirera vos sentiments. *Il me conso-* „ *lera*, vous l'avez dit. Eh ! de quel autre que moi „ pouviez-vous parler ? " — „ Ce mot vous a fait „ une grande impression, me répondit-il triste- „ ment. Je n'ai point de peine, mon fils, ou il „ me seroit douloureux de les confier. " Je serrai mon père dans mes bras, le pressai contre mon cœur ; j'espérois briser cette glace qui nous sépa- roit. Mon père me repoussa doucement, mais il me repoussa. S'il avoit su que de sa confiance dépen- doit toute la mienne !.... Pourquoi m'a-t-il appris qu'il pouvoit y avoir entre nous des réserves impé-

nétrables ? Quel mal il me fit, lorsque, reprenant toute la sévérité de sa raison, je l'entendis me dire froidement : — „ Croyez, mon fils, que je sais „ mieux que vous ce qu'il est bon de vous taire, „ ou de vous apprendre.“ En s'en allant, mon père m'embrassa. Il me quittoit pour la première fois, et j'avois besoin d'être seul, de m'abandonner au regret que j'éprouvois. Il me sembloit avoir perdu un ami que je n'avois fait qu'entrevoir, je le regrettois d'autant plus que, comme père, il étoit incomparable.

CHAPITRE XII.

Le lendemain du départ de mon père je me trouvai bien isolé dans sa grande maison. L'émotion que j'avois éprouvée la veille n'étant plus si vive, le souvenir de ses bontés reprenoit toute sa force ; je devins plus triste encore lorsqu'on me demanda les ordres que mon père donnoit toujours. Ces mots si simples, *Monsieur dînera-t-il seul?* me troublèrent. Que je plains celui qui jouit du premier moment où il se trouve et maître et seul chez lui ! Sa jeunesse n'a sûrement pas été environnée de bienveillance et d'amour.

Ne pouvant m'occuper, j'allai me promener dans la campagne ; plus calme, je m'étonnois de l'impression que ce refus de mon père m'avoit causée. N'étoit-il pas maître de ses secrets ? La veille, je n'avois jugé que mon père ; lui absent, je n'examinai que moi. Cependant je pensai à la conduite qu'à sa place j'aurois eue avec mon fils, et je me promis que mes enfants n'apercevroient jamais s'il y avoit dans mon ame des points où ils n'arrivoient pas. Tout en marchant je fis de beaux plans pour leur éducation, mais je revenois toujours à l'objet

qui m'avoit blessé ; c'étoit l'article de la *confiance*, que je discutois avec moi-même. Obligé de m'avouer que la jeunesse est indiscrète, inconsidérée, je ne pensois qu'à devenir meilleur, à devenir si parfait pour mon père, qu'il pût me bénir tous les jours de sa vie. A ma dernière heure, me disois-je, je lui demanderai de mettre ma main sur son cœur, de la placer là où mon affection n'a pu pénétrer. Oh ! quel est le jeune homme qui ne se rappelle qu'a la première peine de son ame toutes les idées d'une fin prématurée sont venues le consoler et l'attendrir !

Dans la disposition mélancolique où je me trouvois, je résolus de ne pas aller encore dans le monde. En attendant, pour me distraire, je m'amusai à voir les établissements publics, les monuments, les tableaux, enfin tous les chefs-d'œuvres que Paris renferme. Mes matinées étoient données entièrement à ces courses instructives, mes soirées aux spectacles ; à mon retour j'écrivois, pour mon père, mes réflexions sur ce que j'avois vu ; et je me disois, quelquefois avec amertume, tantôt avec une douce tristesse, tantôt assez gaiement : Je ne suis pas content de lui, mais il sera content de moi.

CHAPITRE XIII.

Il y avoit déjà huit jours que je vivois seul, lorsque l'ambassadeur d'Espagne donna une fête superbe à laquelle je fus invité. En entrant dans la salle du bal j'aperçus la maréchale d'Estouteville; elle y étoit venue pour conduire la marquise de Rieux sa petite-fille.

Madame d'Estouteville, assise au haut de la galerie, regardoit avec assez d'indifférence toute cette agitation; mais dès que ses yeux eurent rencontré les miens, elle me fit signe d'approcher : „ Dites-„ moi donc ce que vous devenez, et pourquoi je „ ne vous ai plus revu? " — „ Mon père est ab-„ sent, répondis-je avec embarras. " — „ Est-ce „ qu'il vous a défendu d'aller dans le monde sans „ lui? " — „ Il m'a souvent dit, madame, com-„ bien je serois heureux que vous daignassiez me „ permettre de vous faire ma cour. " Elle ne put dissimuler un peu d'étonnement, mais reprit aussitôt : „ Demain, je veux que vous veniez dîner „ chez moi. " — J'acceptai avec reconnoissance, et me plaçai derrière son fauteuil; dès qu'elle s'en

aperçut, elle me renvoya. — „Ne restez point „ près de moi, me dit-elle avec bonté; à votre „ âge, au bal, il faut danser, s'amuser, et cher- „ cher à plaire aux jeunes femmes.“ Je ne pus m'empêcher de sourire. — Elle le remarqua. „Mon- „ sieur me trouve peut-être trop gaie? me dit-elle „ en plaisantant, cependant, croyez que je vous „ donnerois de fort bons conseils; ceux de votre „ père vous reussiront chez vous, les miens vous „ feront réussir dans le monde.“ Cette personne si digne, si froide, me traitoit avec une bienveil- lance particulière; il me venoit toujours dans l'es- prit que mon père s'étoit sûrement trompé lorsqu'il avoit cru avoir à s'en plaindre; mais j'éloignai tou- tes réflexions et me lançai dans le bal. Je n'avois pas désiré les plaisirs bruyants, et j'en jouis comme si j'en eusse été privé. Les parures, les lumières, la musique, le mouvement du bal, tout m'enivroit!

Comme j'arrivois, on se rangeoit pour faire place à une jeune femme qui alloit danser un menuet. Quelle grace! quelle dignité! et comme l'homme qui dansoit avec elle me paroissoit heureux! J'éprou- vai très-vivement l'envie de me moquer de lui, et le besoin d'applaudir cette jeune personne.

A peine le menuet fut-il fini qu'elle alla re- prendre sa place. Je m'approchai; une sorte d'en- chantement m'arrêtoit près d'elle. Je ne pouvois

détacher mes regards de cette physionomie vive, piquante qui a conservé l'air de joie, d'ingénuité de l'enfance ; de ces grands yeux noirs si parfaitement doux, qui semblent encore ignorer la peine et ne laisser prévoir aucun chagrin. Sa taille souple, légère, élégante ; ses beaux cheveux noirs attachés avec des roses : sa robe garnie de roses, tout en elle étoit si frais, si jeune et si agréable, qu'on auroit craint d'y trouver le moindre changement.

Les hommes les plus à la mode s'empressoient de l'environner. Je regrettois de la voir sourire à leurs plaisanteries ; mais ce sourire étoit si gracieux qu'il paroissoit de l'obligeance.— Plusieurs fois elle porta ses yeux sur moi ; je ne voyois plus qu'elle, ne m'occupois que d'elle : il me suffisoit de la regarder pour être content.

Quelque insensée que soit cette idée, je ne pus m'empêcher de croire qu'elle me regardoit avec une impression triste. Il me parut même qu'elle détourna la tête, et qu'il lui échappa un soupir. Aussitôt, demandant son nom, j'appris avec transport que cette charmante personne étoit la jeune marquise de Rieux, petite-fille de la maréchale d'Estouteville. A peine fus-je le maître de ne pas m'écrier, *je la verrai !* Mais je me le disois tout bas, et j'étois ravi.

Il me fut facile de lui être présenté ; elle me dit

quelques mots obligeants sur mon père. Mon attachement pour lui étoit si connu, que je ne me rappelle personne qui ne m'ait d'abord parlé de lui. — Il me parut donc simple qu'elle s'en occupât ; mais près d'elle, toutes les phrases insignifiantes de la société m'inspiroient un intérêt nouveau. Elle me demanda si je dansois ; au lieu de lui répondre, je m'informai si elle étoit engagée. — „ Oui. " — „ Ah ! repris-je involontairement, la danse n'est „ plus qu'une fatigue. " — „ Je suis priée pour la „ première walse, " reprit-elle avec son regard séduisant. Et moi qui venois de déclarer presqu'une aversion pour la danse, je la priai de s'engager avec moi pour la seconde. Elle sourit. Sa coquetterie encore naïve ne chercha point à me dissimuler qu'elle apercevoit bien que le seul plaisir de danser avec elle m'entraînoit. — Quelle danse que cette walse ! Jamais celle que j'aimerai ne walsera avec un autre que moi, et jamais celle qui m'aimera ne walsera, même avec moi, devant personne.

Toutes les fois que madame de Rieux passoit devant moi, nos yeux se rencontroient ; mais, excepté ce regard, elle ne s'occupa que de celui qui dansoit avec elle. La walse finie, elle vint se remettre à la place que je lui avois gardée. Pendant qu'elle se reposoit, elle me demanda si mon père étoit à Paris ? — „ Il n'y arrive que dans quinze

„ jours. " — „ Comment a-t-il pu rester éloigné „ de vous si long-temps ? " me dit-elle avec une sorte d'emphase. Je ne lui répondis pas ; car le *si long-temps* me paroissoit un persiflage lorsqu'il s'agissoit d'aussi peu de jours. — „ Vous croyez „ que je plaisante , me dit-elle , et vous avez tort; „ en quinze jours on peut oublier...." — „ Presque „ tout , repris-je , en cherchant à ôter à ma voix „ ce qu'il y avoit de trop sévère dans mes paro- „ les , presque tout , hors un père !.... — Vous êtes „ grave , répliqua-t-elle assez surprise ; mais je ne „ m'amuserai pas à défendre ceux que vous parois- „ sez si peu disposé à oublier." Apercevant aussitôt tout le ridicule de mon humeur, je voulus réparer ce tort : elle ne parut ni se le rappeler , ni apercevoir mon retour. Dédaignant également l'un et l'autre , parfaitement à son aise , me voyant toujours à ses côtés , elle continua de causer avec moi. Elle me parla de mes voyages , me demanda si je m'étois amusé , si aucun pays ne m'avoit assez intéressé pour m'inspirer le désir d'y retourner. Enfin , elle ne me parla que de moi , et je ne m'occupai que d'elle.

Pendant que nous causions , je remarquai que le comte de Tavannes , avec qui elle avoit walsé , passa devant nous , lui fit la révérence la plus profonde , mais en riant : elle lui rendit son salut en

riant aussi. — „ *Jamais ?* lui dit-il avec l'air du „ doute. " — „ *Moins que jamais*, répondit-elle „ d'un ton très-positif. " — *Nous verrons*, reprit-il en secouant la tête. „ Il alla parler à une autre „ femme, et elle recommença à causer avec moi.

Son intimité apparente avec ce jeune homme me déplut : je ne sais pourquoi je me croyois le sujet de ces mots mystérieux. — „ Votre père vous a-t-il „ dit que nous étions un peu parents ? " — „ *Ja-* „ *mais*, " répondis-je à mon tour, d'un air que je m'efforçai de rendre bien fin, quoique je n'attachasse aucune importance à l'oubli qui avoit empêché mon père de me parler d'elle. Aussi quelle fut ma surprise lorsqu'elle me répondit tristement : — „ Je le crois, je m'en dou- „ tois. . . . " — „ Comment, vous le croyez, „ m'écriai-je ? Et pourquoi ? " — „ Ah ! les intérêts de famille ont une gravité qui ne convient „ pas au bal. Voulez-vous walser ? " Je la suivis, la tenant dans mes bras, tournant dans cette chambre avec elle, partageant sa gaieté ; car la walse russe est si vive, qu'elle ressemble un peu à la folie : j'éprouvois un sentiment de joie, de bonheur que je n'avois jamais connu. Si l'on m'eût dit que je voyois madame de Rieux pour la première fois, je ne l'aurois pas cru, si l'on m'eût averti de craindre l'avenir, je me serois moqué de l'avenir

et de la prévoyance. La walse finie, je ne quittai pas madame de Rieux de la soirée. — „ Quel âge „ avez-vous, me dit-elle ? " — „ Sommes-nous „ bien proches parents ?" lui répondis-je. — „Non, „ pas assez pour nous aimer ni nous haïr. " — „ Mais au moins assez pour que vous consentiez „ à me recevoir. " „ Oui.... nous nous chercherons „ par égard," reprit-elle d'un air doucement moqueur, „ avec indifférence. " — En prononçant ces derniers mots, il y avoit sur son visage : *Moi, cela n'est pas douteux ; mais vous, nous verrons !*

Je la ramenai jusqu'à sa voiture, et revenu chez moi, je me croyois encore au bal. Je voyois madame de Rieux sourire, me regarder ; un souvenir de musique, de danse, charma ce moment qui précède le sommeil, et je m'éveillai si content, si gai, que j'aurois craint d'ajouter un sentiment à l'impression légère qui m'étoit restée.

CHAPITRE XIV.

Je me rendis chez la maréchale : elle n'étoit pas encore dans le salon; il y avoit beaucoup de monde, mais point de femmes. C'étoit un jeudi, jour où elle invite toutes les personnes distinguées par un mérite quelconque. Les rangs s'y trouvoient réunis sans être confondus ; l'homme de lettres cherchoit à plaire, le grand seigneur à obliger. Toujours attentif à s'oublier soi-même, toujours empressé à faire valoir les autres, il sembloit qu'à ces jeudis le *grand moi* étoit effacée. Je crois bien qu'on le retrouvoit en sortant ; mais au moins chez elle il ne se faisoit jamais sentir.

La maréchale parut, suivie de madame de Rieux. Qu'il a de charmes, ce premier penchant du cœur, ce goût qui porte l'un vers l'autre sans aimer encore, sans se demander même si l'on s'aimera jamais !

Je ne me suis pas aveuglé ; madame de Rieux n'avoit fait qu'un pas dans la chambre, qu'elle m'avoit déjà salué d'un regard, et que tout l'attrait

de sa personne et la grace de sa parure m'avoient enchanté.

La maréchale parla à tout le monde en allant à sa place. Madame de Rieux la suivoit ; disant aussi ses petits mots obligeants à chacun. Lorsqu'elle fut près de moi, elle me regarda sans me parler : je lui en sus gré ; ce n'étoit pas me traiter comme un autre.

Je saluai madame d'Estouteville avec un profond et véritable respect. — „ Aujourd'hui, me dit-„ elle, il sera de très bon goût que vous restiez „ près de mon fauteuil, et que vous vous occupiez „ de moi, " Elle ajouta en souriant : La maîtresse „ de la maison où un jeune homme est admis, quel-„ que vieille qu'elle soit, doit toujours lui paroître „ aimable. Messieurs, dit-elle en me désignant, je „ vous présente un jeune ami ; son éducation un „ peu sévère le rapprochera de notre âge. " — On m'accueillit avec bonté, avec intérêt, et j'allai me placer derrière madame d'Estouteville. Madame de Rieux s'assit à côté d'elle. Ce n'étoit plus cette femme à la mode, si vive, si gaie ; c'étoit une personne douce, timide, désirant plaire sans y prétendre ; et j'ajoutois à l'agrément de sa figure tout celui que son esprit devoit acquérir dans une telle société.

On jugea quelques livres nouveaux, sans engouement comme sans amertume. La maréchale parla

du bal de la veille ; parler de bal, c'est penser aux femmes ; elle nous dit : — „ En France, une femme „ ne paroît dans le monde qu'après son mariage ; „ alors son sort est fixé ; ou du moins elle doit le „ croire. Je voudrois qu'une sorte de repos, de „ calme l'environnât ; que son regard fût doux et „ tranquille ; que ses sentiments fussent plutôt „ devinés qu'aperçus. Elle doit arriver sans qu'on „ l'entende venir, rire sans éclats, n'élever jamais „ la voix : parler bas attire l'attention, parler peu „ fixe le souvenir. "

— „ Voilà, dit monsieur de Senecey, une per- „ sonne toute charmante ; mais, pour naturelle, „ il faut y renoncer." — „ Pourquoi ? reprit la „ maréchale, désirer plaire, mais en douter, donne „ seulement au naturel quelques graces de plus.

„ Quant à moi, reprit le marquis de Nangis, je „ consens à ce que les femmes restent telles que „ Dieu les a faites, pourvu qu'elles sachent s'occu- „ per. Madame la maréchale me permet-elle de „ lui raconter un des désespoirs de ma jeunesse ?

„ Je me souviens d'avoir été très-lié avec une „ femme belle comme un ange, mais qui n'avoit „ jamais ouvert un livre, jamais brodé, jamais „ dessiné : aussi, quoique née avec autant de bon „ sens qu'une autre, on ne pouvoit rester avec elle „ un quart d'heure. Moi, qui en étois éperdu, je

„ ne lui ai trouvé d'esprit qu'une seule fois ; elle se
„ faisoit peindre : droite, silencieuse, immobile,
„ elle paroissoit cependant moins nulle qu'à l'ordi-
„ dinaire, car elle sembloit partager l'occupation
„ commune.

„ N'ayant de goût pour rien, elle attendoit tou-
„ jours ses plaisirs du moment qui devoit suivre,
„ et ses phrases, en me voyant, étoient presque
„ toutes celle-ci : *Ah ! bonjour. Où irons-nous*
„ *ce soir ?*

„ Ne sachant comment occuper ma belle insou-
„ ciante, je lui inspirai la fantaisie d'apprendre
„ l'anglais, et choisis pour mes leçons une comé-
„ die où le caractère d'un homme oisif est peint
„ d'une manière admirable. Je l'expliquois à mon
„ amie, espérant qu'elle s'y reconnoîtroit ; mais
„ elle écrivoit sous ma dictée sans écouter un
„ mot de ce que je lui disois.

„ Dans la comédie, cet homme, excédé de la lon-
„ gueur du jour, éprouve un moment de joie dès
„ qu'il paroît un nouveau personnage. Tous lui sont
„ bons, aucun ne lui est meilleur. Aussi, à peine
„ leur a-t-il entendu dire deux ou trois phrases,
„ que l'ennui le reprend. Il va voir à la pendule
„ où en est l'heure, revient écouter d'un air dis-
„ trait, répond en bâillant, regarde sa montre ;
„ et, accablé par le poids du temps, il va sans

„ cesse de la montre à la pendule, de la pendule „ à la montre, disant à chaque fois : *Voyons „ comment va l'ennemi.*

„ Ma belle amie ne s'aperçut pas que l'ennemi „ étoit le temps ; elle trouva l'état de cet homme „ assez naturel ; et me demanda en bâillant ce qu'il „ y avoit de piquant dans ce caractère. — J'écla- „ tai de rire, elle se fâcha ; je cessai de la voir, „ et ne suis pas bien sûr qu'elle s'en soit aperçue.

„ Depuis lors, ajouta monsieur de Nangis, je „ n'ai eu garde de contempler la beauté d'aucune „ femme, ayant de m'être bien informé si elle „ savoit comment va l'ennemi. "

On ne plaint guère un malheur ridicule ; aussi trouvoit-on plaisant celui que monsieur de Nangis appeloit un des désespoirs de sa jeunesse. Mais on s'en amusoit, parcequ'il s'en étoit moqué le premier ; et personne ne se permit d'en rire plus haut que lui.

De l'usage du temps, on passa à l'emploi de la vie. Des idées bizarres succédoient aux pensées les plus sombres : ces idées bizarres ramenoient à des sentiments doux ; enfin causer, chez madame d'Estouteville, étoit une manière de penser haut, sans transitions, mais sans incohérence, sans prétention comme sans danger.

CHAPITRE XV.

J'avois quitté la maison de madame d'Estouteville si occupé d'elle, si enchanté de madame de Rieux, que je résolus d'y retourner dès le lendemain. J'arrivai chez elle avec assez d'embarras, craignant qu'elle ne me trouvât importun; mais elle parut bien aise de me voir, et me reçut comme si elle m'avoit attendu.

Au moment d'aller à l'opéra avec madame de Rieux, elle me proposa de les accompagner. Que je me sentois aise de me trouver dans cette voiture, seul avec elles! Combien j'eus soin de madame d'Estouteville! Je lui donnai le bras pour monter dans sa loge; j'éprouvois une secrète complaisance à prévenir ses moindres désirs; elle me regardoit avec intérêt, et je sentois pour elle un véritable attachement.

Elle me demanda ce que je faisois de mes soirées. Je lui avouai que, ne connoissant personne, je les passois ordinairement seul. — „Si mon grand „âge ne vous ennuie pas, me dit-elle, en atten-

„ dant le retour de votre père, venez tous les jours „ dîner et souper chez moi ; regardez-moi comme „ votre mère : si elle vivoit, je suis sûre qu'elle „ seroit sensible à l'intérêt que vous m'inspirez. " — Elle soupira, regarda le spectacle sans me parler davantage, et me parut triste et préoccupée.

Un peu avant la fin de l'opéra, elle me dit avec un ton de voix rempli d'affection. — „ Mon en- „ fant, faites appeler ma voiture. " — *Mon enfant !* répétois-je intérieurement ; et mon cœur étoit satisfait. Oui, j'aimerai madame d'Estouteville comme madame de Rieux l'aime ; je la soignerai comme elle la soigne : c'est déjà un bonheur que d'avoir un intérêt semblable, une occupation commune.

Il y avoit beaucoup de monde chez la maréchale lorsqu'elle arriva. On se mit à jouer; j'ignorois tous les jeux, elle m'invita à les apprendre pour me rendre utile, agréable, et ne pas m'ennuyer : „ D'ailleurs, „ ajouta-t-elle, ceux qui n'ont pas appris jeunes les „ jeux de calcul, ne les savent jamais bien ; ils „ commencent par jouer en dupes, finissent par „ s'en fatiguer, et se jeter dans les jeux de hasard, „ et la mauvaise compagnie. " Je trouvai qu'elle avoit bien plus raison, lorsque madame de Rieux se mit à jouer. Elle choisit pour faire sa partie deux vieillards peu riches, qui ne tenoient des

cartes que pour user le temps. On les eût oubliés elle s'en occupa. Egayés par la vue de sa jeunesse, heureux d'être l'objet de sa complaisance, cette soirée put encore embellir leur souvenir. Si j'avois su jouer, madame de Rieux m'auroit peut-être admis à cette partie d'enfants : mais sans y être appelé je n'osai pas m'approcher d'elle.

Que je me sentis seul, lorsque tout le monde fut occupé ! Peu à peu m'abandonnant à mes réflexions, je m'étonnai de n'avoir pas encore entendu parler de monsieur de Rieux. Je sais qu'il voyage depuis trois ans : assurément, en regardant celle qu'il oublie, il me paroissoit bien insensé ou bien à plaindre.

Quel peut être le motif de cette longue absence ? Madame d'Estouteville seule pourroit m'en instruire ; mais sous quel prétexte oser faire une question à une personne qui possède si bien le sentiment des convenances !

La maréchale est une femme respectable par son âge, jeune par son esprit, recherchée par tout ce qui prétend à quelque considération. Ce n'est pas un petit succès pour un jeune homme ou une jeune femme qui entre dans le monde, que d'être appelé près de son fauteuil pour causer avec elle.

Distinguée sur-tout par une extrême politesse, madame d'Estouteville n'oublie jamais les égards

qu'elle doit aux autres, ni le respect qu'elle peut en attendre ; aussi ne souffre-t-elle point ces éclats de voix qui avertissent la contradiction et encouragent les disputes ; elle dit sa pensée telle qu'elle est, sans attacher le moindre prix à vous convaincre, ni laisser l'espoir qu'elle pourra être ramenée à une autre opinion.

Jamais elle ne s'abaisse à dire une méchanceté positive, à donner une décision offensante ; le blâme, chez elle, ne s'exprime que par le mépris ; l'aversion, que par l'éloignement : aussi, lorsqu'elle dit d'un homme, *on ne le connoît pas*, c'est qu'il n'a jamais été en bonne compagnie ; et lorsqu'elle se permet cette expression, *je ne le vois point*, c'est qu'il n'est plus digne d'y être admis.

Voilà ce qu'elle est pour tout le monde ; mais pour moi, quelle tendre surveillance ! Je suis encore à concevoir pourquoi mon père avoit évité de me mener chez elle ; pourquoi, dans mon enfance, il ne m'a jamais prononcé le nom d'aucun de mes parents. Je ne le blâme pas, mais ne puis m'empêcher de croire que, dans cet isolement, cette profonde retraite, il entroit bien autant de misantropie que de désir de me donner une merveilleuse éducation. Cependant, lorsque de telles idées se présentent à mon esprit, je les repousse comme une sorte d'ingratitude.

Mon père ! mon excellent père ! si des chagrins vous ont éloigné d'un monde et brillant et heureux, n'avez-vous pas toujours laissé arriver jusqu'à vous les infortunés ? Moi-même, dans vos terres, pendant mes voyages, vous ai-je jamais imploré pour le pauvre, sans obtenir plus qu'il n'auroit osé demander ? Vous me l'avez dit mille fois, votre plus cher désir étoit de former mon cœur. Hé bien ! le mystère que vous me faites de vos peines tournera à mon avantage : je l'avouerai, votre éloignement de la société me paroît trop austère ; votre séparation de ma famille, un peu hors de l'ordre ; mais, si la conduite du meilleur des pères a besoin d'être expliquée au fils le plus reconnoissant pour être approuvée, que sera-ce de la réputation de gens que je connois à peine, et dont je me hasarde à parler ?

En me rappelant que j'ai osé juger mon père d'après les apparences, je me souviendrai de ne jamais arrêter ma pensée sur des démarches dont le plus souvent l'excuse ou le motif reste ignoré. Je me promets de ne jamais les interpréter suivant mon humeur ou mon inexpérience.

CHAPITRE XVI.

Hier matin j'allai chez madame d'Estouteville pour lui rendre compte d'une commission dont elle m'avoit chargé.

On me fit entrer dans ce grand appartement où il y a toujours tant de monde, et où je fus charmé de me trouver seul. Il me sembloit presque être chez moi, faire partie de la famille de madame d'Estouteville ; enfin j'étois satisfait.

Les portes, les fenêtres étoient ouvertes sur le jardin. Il faisoit un des plus beaux temps d'automne ; le soleil, brillant de tout son éclat, donnoit à cette matinée l'air d'une véritable fête. Toutes mes impressions, vives et nouvelles, me faisoient sentir pour la première fois ce bien-être, cette joie intérieure que donne un beau jour. Jusque-là j'en avois joui sans trop m'en apercevoir.

Madame d'Estouteville me fit prier de l'attendre. A peine ce peu de mots avoient-ils été prononcés, que j'aperçus madame de Rieux dans le jardin, et courus la joindre..... Encore un bonheur ! Je ne l'avois jamais vue que parée, qu'en présence de

beaucoup de monde ; et là, sans toilette, sans apprêts, elle me parut mille fois plus jolie.

Je ne sais pourquoi elle fut embarrassée de se trouver seule avec moi ; mais aussitôt elle me proposa d'aller voir madame d'Estouteville ; et s'avançant vers une grande porte de glace qui s'ouvre aussi sur le jardin : — „ Maman, dit-elle, me voici avec „ monsieur Eugène. " Elle entra dans une galerie où je la suivis. La maréchale écrivoit. — „ Ah ! „ mon Athénaïs, reprit-elle d'un air un peu cha„ grin, j'avois fait prier Eugène de m'attendre. " Voyant que j'examinois de fort beaux tableaux dont cette galerie est ornée : — „ Ce sont les portraits „ de toutes les personnes que j'ai perdues, " me dit la maréchale tristement.

Un immense tableau représente monsieur d'Estouteville, appuyé sur son fils aîné. La figure du maréchal est si froide, annonce tant d'orgueil, que j'en détournai les yeux.

En face de lui, dans un autre tableau est un jeune homme qui m'intéressoit par son regard aimable et doux : — „ C'est mon second fils, me dit-elle, „ mon cher Alfred. " Et ses yeux se remplirent de larmes.

Plus loin je remarquai deux petits tableaux avec des cadres d'ébène, représentant deux jeunes personnes. — „ Le premier, me dit la maréchale,

„ c'est ma fille, la mère de mon Athénaïs. " Elle ne parloit pas du second tableau. Je le lui rappelai. Alors elle me répondit en baissant les yeux : — „ C'est votre mère. " — „ Ma mère ! et c'est „ chez vous que je retrouve son portrait : je ne „ l'ai jamais vu chez mon père. " — „ Sûrement, „ reprit-elle, parcequ'il l'a trop regrettée : une „ profonde et constante douleur se nourrit de „ souvenirs qu'un sentiment plus vif ne pourroit „ supporter. "

Ces deux tableaux doivent avoir été faits en même temps. Leurs cadres noirs, tant de jeunesse et de charmes qui n'étoient plus, me causoient une émotion inexprimable. La maréchale s'en aperçut. — „ Je ne voulois pas que vous „ entrassiez ici, reprit-elle, et c'est pour cela „ que je vous avois fait prier de m'attendre ; „ car vous savez, Eugène, que je suis bien aise „ de vous voir à toutes les heures. "

J'étois entré dans cette galerie avec un sentiment de gaieté très-vif, et à peine pouvois-je respirer. — „ Voilà, continua la maréchale, ce „ qu'on gagne à vivre ; des regrets ! " Puis, regardant sa petite-fille avec inquiétude, elle ajouta : — „ Et des craintes ! " — „ Maman, dit ma- „ dame de Rieux, je suis bien fâchée de vous avoir „ amené monsieur Eugène. " Ne sachant com-

ment nous distraire, elle me conduisit vers un portrait d'elle, placé au-dessus du secrétaire de madame d'Estouteville, et me demanda si je le trouvois ressemblant? Je dis oui, je dis non, comme elle voulut; car j'étois frappé d'étonnement et de tristesse. La maréchale regarda ce portrait avec un tendre intérêt. — „ Je voudrois „ bien, nous dit-elle, que cette petite personne- „ là fut heureuse. " — Ah! dit madame de Rieux, „ qui a jamais eu une meilleure, une plus aimable mère? " — „ Ma chère Athénaïs, répondit madame d'Estouteville, quand j'oserois „ le penser, ce seroit un chagrin de plus : à „ mon âge, chaque jour semble pris sur le lendemain, et le rendre plus douteux. " — „ Maman, maman! s'écria Athénaïs, vous me glacez „ de crainte; venez avec moi dans le jardin; „ profitons de ce beau temps. "

La maréchale se leva; sa petite-fille l'entraînoit: mais avant de la laisser sortir, je l'arrêtai. — „Oh! „ permettez-moi de vous faire une seule question. „ Mon père sait-il combien vous regrettez ma „ mère? " Elle devina qu'instruit des préventions qu'il avoit contre elle, sans oser lui en parler, j'aurois été heureux qu'elle consentît à les détruire. — „ Votre père a été long-temps sans voir personne. „ Quels que soient les motifs qui l'aient déterminé,

„ je suis sûre qu'il a cru avoir raison. Au surplus, „ c'est à lui à vous apprendre sur lui-même ce qu'il „ désire que vous connoissiez. " Je voulus insister; elle me regarda avec un sérieux presque sévère. — „ Eugène ! moi, vous prévenir ! moi !..... Quand „ il s'agit d'un père, j'ignore s'il seroit permis de „ s'excuser. " — „ Au moins, n'oublierai-je pas „ que chez vous j'ai vu le portrait de ma mère pour „ la première fois. " — „N'attachez pas à ce souve- „ nir plus d'importance qu'il n'en a réellement: „ votre mère m'appartenoit d'assez près pour que „ j'aie voulu réunir son portrait à celui des parents „ que j'ai perdus. "

Madame d'Estouteville vouloit affoiblir mon émotion, et ce soin même la rendoit plus vive.

En m'en allant, je repassai dans ce grand appartement. Le soleil l'éclairoit encore. Mes impressions étoient si différentes, qu'à peine me souvenois-je d'en avoir éprouvé de plus douces. Peu de minutes avoient suffi pour détruire cet enchantement : je n'étois plus occupé que d'une seule idée ; je ne pensois qu'au malheur de voir disparoître ce qu'on aime.

CHAPITRE XVII.

Le voyage de mon père se prolonge; voilà déjà deux mois qu'il est absent. Que je voudrois le revoir! et cependant que je crains son retour!

Je ne sais ce qu'il en pensera, mais je ne sors plus de chez madame d'Estouteville. Tout me plaît chez elle; l'homme qui ailleurs m'est indifférent, dans son salon m'inspire un véritable intérêt; près d'elle mon esprit s'éclaire, mon goût s'épure, et, lorsqu'il y a du monde, j'y gagne toujours quelques conversations particulières avec madame de Rieux.

Qu'elle est aimable! Nous ne nous sommes jamais dit une phrase d'usage, jamais un mot d'amitié, et sur toutes choses nous nous entendons parfaitement. Quand je dis sur toutes choses c'est sur ce qui a rapport aux autres que nous avons le même sentiment; car pour ce qui nous concerne, nous différons toujours. Combien de fois, dans la même journée, nous nous sommes boudés sans nous être fâchés! Combien de fois sommes-nous revenus sans nous être raccommodés!

Madame d'Estouteville m'a permis de copier le portrait de ma mère. Hier, étant venu un peu avant dîner pour commencer à peindre, madame de Rieux me trouva seul dans la galerie : elle ne s'attendoit pas à me voir, hésita un moment, mais s'approcha pour regarder mon ouvrage. Tout à coup elle me dit : — „ Et moi aussi, j'ai un portrait de votre „ mère. " — „ Vous, madame ! et qui vous l'a don- „ né ? " — J'ignore, me répondit-elle, les motifs „ qui ont éloigné nos parents ; madame d'Estoute- „ ville ne s'est jamais permis de m'en parler : ce que „ je sais, c'est que ma mère étoit amie intime de „ la vôtre, qu'elle portoit toujours son portrait, „ et me l'a laissé en mourant, avec l'ordre de le „ conserver toute ma vie. " Je la regardois et me sentois entraîné vers elle par un attrait irrésistible : dans cette maison, chaque jour me découvre un intérêt nouveau, m'inspire un sentiment doux et inattendu.

Je la suppliai de me montrer ce portrait de ma mère ; elle me dit qu'elle alloit le chercher, me quitta, mais revint presqu'aussitôt. C'est une miniature renfermée dans un petit médaillon en or. Je crus sentir que l'or conservoit encore de la chaleur. Le ruban passé dans ce médaillon avoit été noué : une voix secrète sembloit me dire qu'Athénaïs n'étoit sortie que pour le détacher de son cou.

Avec quelle émotion mon cœur adoptoit une idée si chère ! Mais je me serois cru coupable de m'y arrêter. Je lui rendis le portrait ; elle le reprit en rougissant ; je baissai les yeux pour qu'elle ne s'aperçût pas que je l'avois vue rougir. Je lui demandai si jamais elle n'avoit pu obtenir de sa grand'mère l'aveu des circonstances qui ont éloigné nos parents. — „ Croyez-vous, me dit-elle, que j'aie „ rien négligé pour les apprendre ? J'ai fait plus ; „ j'ai questionné ceux qui les voyoient alors. Per„ sonne n'a pu m'instruire. Aucun événement n'a „ frappé le public ; aucune plainte, aucun mot ne „ leur est échappé : seulement ils ont cessé de se „ voir. Je crois que le motif est un secret renfermé „ pour jamais entre eux. " — „ Il me semble, lui „ dis-je, que nous sommes entourés d'un nuage „ qui m'effraie. " — „ Ah ! répondit-elle en sou„ riant il n'est pas bien sombre, puisqu'on peut „ encore se voir. " Aussitôt elle me rappela qu'il y avoit déjà du monde dans le salon et qu'on alloit dîner : elle me quitta pour rejoindre madame d'Estouteville.

En la regardant s'éloigner, je disois tristement : Puissions-nous toujours nous voir !

Le soir, la maréchale désira que madame de Rieux fît un peu de musique ; j'offris d'aller chercher sa harpe. Je n'avois pas encore vu son appar-

tement, je désirois le connoître ; cette occasion me parut excellente.

Quelle sensation j'éprouvai en entrant, pour la première fois, dans son cabinet ! Tout y présentoit l'habitude de l'occupation et l'inconstance des goûts ; un piano, une harpe, une guitarre, des dessins, des tableaux, des livres, des fleurs, des broderies. Toujours occupée, me disois-je ; fixée, jamais ! Massillon étoit à moitié ouvert sur sa table ; un volume de Voltaire en étoit si près, qu'on voyoit bien qu'ils avoient été lus presqu'en même temps.

En rentrant dans le salon, je ne pus m'empêcher de faire mon compliment à madame de Rieux sur la variété de ses goûts, la réunion de ses talents ; elle s'amusa de mes plaisanteries, et se moqua d'elle-même de fort bonne grace. — „ Divertissez-vous à „ me raconter du mal de moi, me dit-elle ; je vous „ devrai d'être obligée d'en dire du bien ; c'est tou- „ jours un plaisir. “

Je lui apportai sa harpe, et, debout devant-elle, je la soutenois pendant qu'elle l'accordoit ; j'osai la prier bien bas de chanter la romance qui lui plaisoit davantage. — „ Croyez-vous, me dit-elle aussi tout „ bas, qu'on puisse juger quelqu'un sur le choix „ des airs qu'il préfère ?“ — „Je ne veux le croire „ qu'après vous avoir entendue. “ — „ Oui, pour „ que, si je chante quelque air vif et brillant, vous

„ me supposiez légère, insouciante ; ou que, si „ je choisis une romance mélancolique, vous me „ jugiez sentimentale. " — Non, non, un air bril- „ lant me laissera croire que la difficulté vous aura „ séduite ; un air tendre, qu'un souvenir vous oc- „ cupera. " — Dans l'instant sa figure changea, et „ retirant à elle sa harpe que je tenois encore : — „ Des souvenirs, me dit-elle sèchement ! je ne le „ croyois pas. " — Elle préluda long-temps ; tout en préludant elle me demanda avec un peu d'humeur : — " A quel âge donc, monsieur, pensez- „ vous que les souvenirs commencent ? " — Sans attendre de réponse, elle se mit à jouer une grande et terrible sonate bien éclatante, bien travaillée, où il étoit impossible de deviner un sentiment.

Quand elle fut finie, la maréchale la pria de nouveau de chanter ; tout ce qui étoit présent l'en sollicita : je m'étois placé dans un coin d'où je me gardois bien de dire un mot, et cependant elle ne chanta pas.

CHAPITRE XVIII.

Lorsque je retournai chez la maréchale, madame de Rieux étoit près d'elle et travailloit; dès qu'elle m'aperçut elle quitta son ouvrage et se mit à lire.

Je vis clairement qu'elle avoit pris un livre pour me bien prouver qu'elle ne vouloit pas me parler. Sans être fort habile à déjouer les caprices des femmes, j'imaginai cependant qu'il valoit mieux avoir l'air de ne pas apercevoir son humeur : je me mis donc à causer avec la maréchale; tout à coup madame de Rieux s'écria : „ En vérité, „ je crois qu'il a raison. " — „ Quoi donc, re- „ prit sa grand'-mère? " — „ C'est une pensée „ de La Bruyère à laquelle je n'avois jamais fait „ attention. " La maréchale la lui demanda, et elle dit en me regardant et me saluant à demi de sa jolie tête : — *Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un!* — „ Ah! vous en êtes là, ré- „ pliqua madame d'Estouteville. " Et baissant la voix, elle me dit tout bas : „ Ma pauvre Athé-

„ naïs n'est pas heureuse ! “ Mais soit pour se rappeler d'anciens souvenirs, soit pour distraire madame de Rieux, elle lui dit : — „ Cette pen-„ sée a été pour moi une sorte d'avertissement „ qui a marqué les différentes saisons de ma vie. „ A dix-huit ans j'ai trouvé, comme vous, que „ ce n'étoit guère la peine d'écrire pour nous communiquer une pensée probablement fausse, et exprimée d'une manière si commune; car à votre âge, mon enfant, le clair paroît commun et au-dessous de soi. „ Ce fut bien pis de vingt à vingt-cinq ans; „ je décidai que La Bruyère n'étoit qu'un misan-„ trope. J'inspirois et j'éprouvois tant de bienveil-„ lance ! Cependant à mon premier chagrin je fus „ obligée de m'avouer, non pas encore qu'il étoit „ difficile, mais bien malheureux de n'être pas „ content de tout le monde. “ — Madame de Rieux soupira, et quitta son livre; il sembloit qu'elle étoit consolée en apprenant que les autres avoient eu leurs chagrins. Elle me regarda tristement; j'étois si ému de ne pas la savoir heureuse, qu'elle dut bien voir, que si j'en avois le droit, je ne lui causerois jamais une peine volontaire. — „ Un seul jour, continua madame d'Estou-„ teville, c'étoit vers la moitié de ma vie, je „ crus entrevoir que La Bruyère pouvoit bien n'a-„ voir pas tort, mais ce ne fut qu'un moment. Dès

„ le lendemain le chagrin, l'humeur m'avoient „ gagnée, et le pauvre La Bruyère y perdit en- „ core. Je trouvai que *difficile* étoit trop doux, et „ je me disois qu'il étoit impossible d'être content „ de soi ni des autres ; enfin tout-à-fait vieille, je „ lui ai rendu tout-à-fait justice ; mais jeune, on „ ne veut pas le croire. "

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un grave personnage. Madame de Rieux passa dans le jardin, je la suivis avec un saisissement que je n'avois jamais connu. J'entendois encore la voix de madame d'Estouteville me dire : *Ma pauvre Athenaïs n'est pas heureuse !* mais je ne savois comment l'amener à me parler d'elle-même : nous nous promenions sur une terrasse vis-à-vis des fenêtres de la maréchale ; je n'osois dire un mot. Il me sembloit que ma première parole découvriroit le trouble de mon âme ; j'éprouvois une contrainte si douloureuse, qu'à peine pouvois-je respirer. Madame de Rieux qui vit combien j'étois agité, m'en demanda le motif avec intérêt. Voyant que j'hésitois à lui répondre, elle reprit doucement : — „ N'avez-vous pas d'amie ? " — „ Hélas ! lui ré- „ pondis-je, vous pourriez me le dire " — „ Moi ! „ reprit-elle, en affectant une gaieté trop forcée „ pour être vraie, moi ! je suis dans une singulière „ situation pour la confiance ; mon tuteur m'a re-

„ commandé de ne jamais parler de mes secrets, de „ mes peines à aucune femme ; car, m'a-t-il dit, „ elles sont toutes perfides ; et ma grand'mère m'a „ bien défendu d'avoir jamais d'intimité avec aucun „ homme parcequ'ils sont tous dangereux. Cepen- „ dant, ajouta-t-elle, en me regardant, je sens „ que je pourrois cacher mes chagrins, mais com- „ ment consentir à ignorer ceux de ses parents, de „ ses amis ? " — Elle s'arrêta ; je m'empressai de l'assurer que je n'avois jamais eu de chagrin qui me fût personnel : en effet, je venois d'apprendre qu'elle n'étoit pas heureuse, et ses peines seules me troubloient. „ Écoutez-moi, me dit-elle, j'ai „ besoin aussi de causer avec vous ; je voudrois „ vous dire tout ce qui a occupé mon enfance, af- „ fligé ma jeunesse ; mais je ne veux vous parler que „ la veille du retour de votre père. " — Je m'em- pressai de lui demander ce que l'arrivée de mon père et sa confiance avoient de commun. — „ Ah ! „ reprit-elle, son retour a une telle influence sur „ moi, que s'il devoit rester toujours absent, je „ ne vous parlerois jamais ! S'il arrive je ne „ veux plus rien vous cacher. — Que veut „ dire ce mystère ? " — Elle reprit, en appuyant sur chacune de ses paroles, mais avec un regard si doux, qu'il m'étoit impossible de ne pas lui obéir : „ La veille du jour où vous attendrez votre père,

„ venez me trouver dans ce jardin, à cette même „ place, alors je vous parlerai. " — „ Pourquoi „ pas dans ce moment, m'écriai-je ? " — „ Dans „ ce moment, je ne puis vous dire qu'un seul mot ; „ c'est que ce jour-là, je serai bien heureuse, si „ nos idées peuvent s'accorder. " — Elle se mit à fuir en me défendant de la suivre, et je restai, me disant pour la première fois : on peut aimer malgré soi ; l'aimerai-je malgré mon père ?

CHAPITRE XIX.

Je le disois bien ; on peut aimer malgré soi. Mais dès qu'on aime malgré soi, doit-on compter sur sa raison et sur son bonheur ?

Hier, madame d'Estouteville a eu une assemblée considérable. Le comte de Tavannes étoit arrivé avant moi. Je ne l'avois pas rencontré depuis le bal où j'ai vu madame de Rieux pour la première fois. Dès-lors leur apparente intimité m'avoit déplu. Je n'aimois pas encore, et j'étois déjà blessé de cette préférence ; aujourd'hui, j'ai connu la jalousie.

Quand je suis entré dans le salon, monsieur de Tavannes, placé derrière madame de Rieux, appuyé négligemment sur son fauteuil, causoit, rioit avec elle.

J'ignore quelle bizarrerie me procure toujours l'honneur d'attirer son attention, mais il m'a été facile de voir qu'il lui a long-temps parlé de moi. Lorsqu'il étoit sérieux, elle plaisantoit ; prenoit-elle un air plus grave ? il se moquoit ; enfin, l'un paroissoit vouloir convaincre, l'autre essayer de persuader.

Quel droit monsieur de Tavannes a-t-il sur ma-

dame de Rieux ? D'abord je m'étois approché d'elle; mais j'en avois reçu un accueil si froid, que, ne voulant pas être importun, j'étois allé me placer à l'autre extrémité de la chambre.

Monsieur de Tavannes me regardoit, rioit; et ce qu'il y avoit de choquant, c'est qu'elle étoit de moitié dans ses plaisanteries, car tous deux évitoient mes regards lorsqu'ils ne pouvoient plus contraindre leur gaieté. Aussi, à l'instant, suis-je venu m'asseoir tout à côté de madame de Rieux. S'ils me tourmentent, me disois-je, qui m'empêchera de les gêner ? Quelle fut ma colère, lorsqu'à peine assis, madame de Rieux, sans demander si cela me convenoit ou non, me présenta à monsieur de Tavannes ! Il s'approcha de moi, me parla avec un intérêt désolant: j'avois tant d'envie de le brusquer!

Il falloit que mon humeur me donnât un air un peu sauvage, car madame de Rieux me regardoit aussi avec un étonnement singulier. Pour monsieur de Tavannes, il s'en alla comme s'il eût voulu éviter un jaloux, un fâcheux. Suis-je donc de ces gens *dont l'amour est fait comme la haine ?*

Dès qu'il fut parti, madame de Rieux me témoigna son mécontentement. — „ Monsieur Eu-„ gène, me dit-elle, savez-vous que vous avez été „ très-ridicule, que vous avez très-mal reçu mon-„ sieur de Tavannes ? “ — „ Il ne tient qu'à lui de

„ s'en offenser. " — „ Et de quel droit, s'il vous „ plaît, vous avisez-vous de manquer d'égards pour „ mes amis ? " — „ Monsieur de Tavannes est la „ première, la seule personne qui m'ait été insup- „ portable. " — Il est certain, reprit-elle avec „ ironie, que vous ne devez pas vous convenir. Il „ est doux, poli ; il a un sentiment des convenan- „ ces très-délicat. " — „ Et de plus, répliquai-je „ tremblant de colère, il a l'air tout-à-fait con- „ vaincu de la bonne opinion qu'on a de lui. " Quand elle vit que je ne me possédois plus, elle parut tout-à-fait craintive. — „ Eugène, me dit- „ elle, avec le ton du reproche le plus sensible, „ ne m'est-il pas permis de plaisanter avec vous ? „ Est-ce le bon, l'honnête Eugène, qui compro- „ mettra une femme par son humeur, ou ?...." Elle s'arrêta ; et mon cœur achevant sa pensée, sentit qu'elle avoit craint de dire.... ou par son affection.

Ah ! que dorénavant monsieur de Tavannes vienne causer avec madame de Rieux, j'en souf- frirai sûrement, mais sans jamais oser m'en plain- dre. Elle me quitta, et alla rejoindre madame d'Es- touteville.

Je passai dans un autre salon : malheureusement j'y trouvai quelques hommes qui jouoient au trente et quarante. Sans dessein de jouer, je me plaçai près d'eux.

Uniquement occupé d'Athénaïs, je regardois sans entendre rien de ce qui se passoit autour de moi. Je voyois encore ce visage qui avoit souri à un autre, ces yeux qui avoient évité les miens : loin d'elle je retrouvai ma colère, mais seulement contre monsieur de Tavannes. Sa voix vint réveiller mon attention. Il tenoit la main, et demandoit si le jeu étoit fait. Pour la première fois je voulus jouer. Je désirai gagner. Que me faisoit de perdre ? Est-ce que j'y pensois ? Je ne voyois que la possibilité de piquer et fâcher monsieur de Tavannes. Je jetai sur la table tout l'argent que j'avois dans ma bourse, et perdis. Bientôt empruntant à mes voisins, je risquai cent, deux cents, trois cents louis. J'aurois hazardé ma fortune pour attraper quelque coup favorable qui ne laissât pas à monsieur de Tavannes l'idée que, même au jeu, il étoit plus heureux que moi. J'avois la tête perdue ; j'allois jouer sur parole, lorsque j'entendis derrière moi la voix douce de madame de Rieux m'appeler. — „ Monsieur Eu-„ gène, me dit-elle, ma grand'-mère vous demande „ tout de suite. " Je me retourne, et la vois pâle, inquiète : elle s'éloigne ; je la suis. Nous trouvant seuls un moment au milieu de cette chambre, elle me dit, en levant les yeux au ciel : — „ Eugène ! „ est-ce vous? " Elle me défendit de la suivre. Que j'étois humilié !

J'allai trouver madame d'Estouteville, je m'approchai d'elle avec empressement : je la regardois, attendant les ordres qu'elle vouloit me donner. De son côté, ses yeux me demandoient ce que je venois lui dire. — „ Madame de Rieux m'a dit que ma„ dame la maréchale me faisoit appeler. " — „Ah ! „ reprit-elle, d'un air surpris, Athénaïs vous a „ dit cela ? " — Je balbutiai quelques mots inintelligibles ; car un peu revenu de mon trouble, je commençois à deviner que c'étoit un prétexte dont madame de Rieux s'étoit servi pour m'arracher au jeu. — „ Ah ! ma petite-fille me mêle dans ses „ plaisanteries ! Eh bien, je prétends me mettre „ en tiers dans les explications : restez près de moi, „ monsieur, jusqu'à ce que tout le monde soit „ parti. " Il fallut bien m'asseoir à côté d'elle.

Madame de Rieux s'étoit placée dans le coin de la cheminée. Triste, absorbée dans ses réflexions, elle ne porta pas une fois les yeux sur moi jusqu'à l'instant où monsieur de Tavannes vint encore la trouver. J'aperçus bien qu'il lui rendoit compte de cette partie de jeu, où j'avoue qu'il avoit paru regretter de me voir engagé. Madame de Rieux l'écoutoit ; mais en lui répondant, c'étoit moi qu'elle regardoit. Du moment où il s'est rapproché d'elle, toujours occupée de moi, elle ne m'a plus perdu de vue. Cette preuve d'affection, cette seule préfé-

rence calmoit mon ame, y portoit une douceur, un charme inexprimable. Combien j'aimois madame de Rieux dans cet instant! et que n'aurois-je pas donné pour pouvoir me jeter à ses pieds, et m'avouer coupable!

Que j'ai été injuste, ridicule! Hé! quand monsieur de Tavannes l'aimeroit; qui peut la connoître sans l'aimer? Elle a raison; il a de l'esprit, de la gaieté; on doit le trouver agréable: je l'aime presque, moi. N'a-t-il pas toutes les qualités qui me manquent?

Lorsque tout le monde fut parti, madame d'Estouteville s'établit dans son grand fauteuil, appela madame de Rieux auprès d'elle, me fit asseoir de l'autre côté, et nous demanda pourquoi elle m'avoit fait appeler. Nous ne répondîmes ni l'un ni l'autre. — „ Mais enfin, nous dit-elle, je suis d'un „ âge à savoir ce que je fais: voulez-vous bien me „ dire, Eugène, pourquoi je vous ai fait demander? " — „ Ce que je sais, madame, c'est que „ je quitterois tout pour vous obéir. " — „ C'est „ très-poli; mais ce n'est pas cela que je désire „ savoir: un de nous a eu tort; voilà ce que je ne „ veux pas ignorer. " J'avois bien envie d'avouer ma folie; mais il auroit fallu parler de la bonté de madame de Rieux, et à peine aurois-je consenti à la lui rappeler.

Après avoir hésité long-temps, elle prit la parole. — „ Maman, on jouoit ; j'ai craint que monsieur „ Eugène ne s'oubliât, et je me suis servi de votre „ nom pour l'éloigner. " — „ C'est un fort bon sen- „ timent, reprit la maréchale ; cependant, Athé- „ naïs, une autre fois bornez-vous à éviter vous- „ même les erreurs. A votre âge on ne corrige les „ autres qu'à ses risques et périls. Que ferez-vous „ si demain le public parle de votre aimable intérêt „ pour Eugène, de votre sensible surveillance ? " „ — Maman, vous savez que je dois craindre le „ jeu plus que personne ; et d'ailleurs, mon inten- „ tion étoit pure. " — „ Je n'en doute pas ; mais, „ mon enfant, ce sont ces intentions pures qu'il „ faut examiner à deux fois ; les mauvaises parlent „ d'elles-mêmes. " Ma jeune amie se leva, les yeux pleins de larmes, et embrassa sa grand'mère d'un air qui demandoit grâce. — „ Maman, lui dit-elle, „ en me regardant tristement, je renonce pour tou- „ jours à la perfection d'Eugène. " — „ Voilà „ un parti extrême, répondit la maréchale, et ils „ sont presque toujours mauvais ; seulement à l'a- „ venir, vous ferez passer par moi les conseils que „ vous voudrez lui donner. " Je pris la main de madame d'Estouteville, et la baisai avec le plus tendre respect. — „ Oh ! pour vous, monsieur, me „ dit-elle, c'est demain que je vous dirai mon avis

„ sur votre conduite : attendez-vous à une sévère „ réprimande. “ Elle me congédia ; et je m'en allai fort honteux de ma soirée, cependant plus occupé encore de savoir ce qui portoit madame de Rieux à craindre le jeu plus que personne.

CHAPITRE XX.

C'est demain le premier jour de janvier ; on m'a remis ce matin un cachet sur lequel est gravé un petit Amour : il a déjà tracé la première lettre de mon nom, et est prêt à en former une seconde ; mais sa main est seulement posée, la lettre n'est pas commencée : mon cœur osera-t-il deviner celle que je désirerois voir unie à la mienne ?

A ce cachet étoit joint un portrait beaucoup trop flatteur pour qu'il puisse me convenir. Aussi, sans égard pour mes malheureux vingt ans, l'auteur paroît s'attendre à ne trouver de la ressemblance que lorsqu'un lustre de plus m'aura corrigé. Quoi qu'il en soit, je me plais à le copier, à penser que celle qui me l'envoie a eu du plaisir à l'écrire. La bienveillance seule peut faire voir avec tant d'illusion.

Portrait d'Eugène lorsqu'il aura vingt-cinq ans.

„ Eugène est d'une taille élevée, noble, ma-
„ jestueuse ; tous ses mouvements ont de la di-
„ gnité : il seroit peut-être trop imposant, si une

„ sorte de mollesse, d'insouciance, ne lui donnoit un charme particulier : on sent que s'il se fâchoit, il pourroit être fier ; mais on se demande qui voudroit l'offenser ?

„ Son regard est pur comme son ame ; le son de sa voix est doux et caressant : il a quelque chose de si attrayant dans ses manières, qu'il semble que vous puissiez seul lui inspirer le mot qu'il vous adresse. Aussi les phrases communes avec lesquelles on se salue reprennent, lorsqu'il les emploie, leur expression première. *Bon jour*, dit par Eugène, signifie, puissiez-vous être heureuse : *comment vous portez-vous ?* c'est véritablement de vos nouvelles qu'il demande.

„ Un sentiment de grandeur règne dans toutes ses actions ; il ne se croiroit pas généreux s'il n'étoit pas un peu prodigue.

„ Personne plus que lui n'attire la confiance, mais sans jamais faire naître la crainte : il n'est ni léger ni trop sévère. Si vous lui avouez une erreur, il s'afflige des circonstances qui ont pu vous entraîner : il pénètre mieux que vous-même dans votre cœur, y découvre des motifs ou des excuses qui vous avoient échappé : enfin, il s'en prendroit plutôt aux travers, aux foiblesses de l'humanité entière, que de vous accuser d'une faute qui ne seroit qu'à vous seul.

„ On pourroit dire que la colère d'Eugène est „ douce ; il appuie si légèrement sur ses plaintes „ ou ses reproches ! La rancune lui est étrangère ; „ la haine lui seroit impossible ; et si on vouloit „ lui faire apercevoir des torts dans ses amis, il „ fermeroit les yeux, demanderoit grâce, en s'é- „ tonnant qu'on veuille l'affliger.

„ A vingt ans, Eugène avoit des dispositions à „ la jalousie. Un jour il fut au moment de compro- „ mettre, par son humeur, une femme qui à peine „ lui avoit parlé d'amitié. Eugène a de l'honneur; „ il est sensible, délicat. Le souvenir d'avoir été „ si près d'une faute qu'on ne répare ni n'efface „ jamais l'a corrigé pour toujours. Dans cette cir- „ constance, un mot lui a suffi pour contraindre „ ses sentiments jaloux : un regard auroit dû les „ prévenir.

„ Jamais Eugène ne se permet d'être méchant ; „ toutefois, si une expression piquante excite sa „ gaieté, il n'a pas encore le courage de la blâmer: „ il ne peut même s'empêcher de sourire ; mais on „ sent que c'est malgré lui ; qu'il s'en accuseroit „ volontiers ; et du moins son rire se voit et ne „ s'entend pas.

„ Si Eugène étoit encore jeune, on regretteroit „ l'intérêt qu'il inspire, par la crainte de n'en être „ pas seule aimée. Cependant cette ame si bonne,

„ ce caractère si facile, si aimable, perdroient „ trop en changeant. Mais peut-on espérer de le „ fixer ? Osera-t-on se flatter de le consoler seule „ dans les difficultés de la vie, de le prévenir con- „ tre ses illusions décevantes ? Si j'avois rencon- „ tré Eugène lorsqu'il avoit vingt ans, je lui au- „ rois dit : défiez-vous de vos premières impres- „ sions ; de ces entraînements qui font qu'on ne „ sait jamais si l'on vous retrouvera. Assurez da- „ vantage vos qualités ; faites que vos dispositions „ deviennent des principes, sans quoi ces qualités „ seront peut-être plus à craindre que des défauts."

J'ai relu plusieurs fois ce portrait, et j'avoue que j'aime assez l'Eugène qu'il représente. Cependant, je sens fort bien qu'il m'apprend plutôt ce que je dois être que ce que je suis. D'ailleurs, ces dernières lignes ne me gâtent pas trop ; mais, comme Saint-Preux, j'adore ma jolie prêcheuse ; je suis prêt à lui crier merci, à me soumettre à sa raison. Quelle autre femme pourroit s'être occupée de moi ? Je n'ai jamais pensé, parlé qu'à madame de Rieux.

CHAPITRE XXI.

Ce cachet, ce portrait m'avoient enchanté ! Je ne me rappelois plus l'humeur que m'avoit donnée monsieur de Tavannes, et je me flattois que madame de Rieux l'avoit oubliée ; ne lui en voulant plus, je ne doutois pas de son pardon. Hier au soir, je courus chez elle ; je n'étois occupé que de la manière de lui dire que mon cœur l'avoit devinée. Je la trouvai assise près de sa grand'mère, lui lisant un ouvrage nouveau. Mon arrivée ne la dérangea point : elle n'eut pas l'air de me savoir dans la chambre, et ne me regarda même pas.

Madame d'Estouteville, plus gaie, plus aimable que je ne l'avois jamais vue, lui fit quitter son livre. — „ Je comptois vous gronder aujourd'hui, „ me dit-elle, mais remettons cela à demain ; car „ les grand'mères prétendent qu'il ne faut pas se „ fâcher le premier jour de l'an. Eh bien, Eugène, „ avez-vous reçu beaucoup d'étrennes ? " — „ Au- „ cune, madame ; " car ce portrait, ce cachet ne me paroissoient pas un présent d'usage, mon cœur vouloit les croire le don d'une éternelle amitié. —

„ Comment ! s'écria la maréchale en affectant de „ me plaindre, pauvre jeune homme ! pas une „ marque de souvenir ? " — „Non, madame. " — „ Eugène, votre discrétion m'édifie beaucoup ; „ cependant, entre nous, elle est un peu exagé- „ rée. Je vous ai envoyé ce matin un cachet. " — „ Quoi, m'écriai-je, ne revenant pas de ma sur- „ prise ! c'est vous, madame ? " —, „ Oui, ce „ petit Amour, c'est moi qui vous l'ai offert. " J'avoue qu'il me fut impossible de dissimuler mon étonnement.

Apparemment que j'avois un air confus tout-à-fait ridicule, car la maréchale ne put s'empêcher d'en rire ; et Athénaïs un peu riant, un peu de mauvaise humeur, s'écria : „Je parie, maman, qu'il a cru „ que ce présent venoit de moi. " — „ Je ne m'at- „ tendois pas à cette belle observation, reprit la „ maréchale. Mon enfant, il n'a sûrement pas cru „ une pareille folie : je lui ai envoyé un petit Amour „ qui est près de joindre une lettre à son chiffre ; „ vous jugez que ce ne peut être que la mienne ? "

Madame de Rieux reprit son livre, et moi je retrouvai mes douces impressions. Après elle, ce qui m'est le plus cher, ce qui me plaît le plus au monde, c'est son aimable et excellente mère ; car non seulement madame d'Estouteville est bonne, gaie, indulgente avec sa petite-fille, mais encore

elle est aimable, et peut-être même l'est-elle plus avec nous qu'elle ne l'a jamais été pour personne. Cependant je conviens qu'elle me paroît encore plus incompréhensible que sa fille. Une sorte d'enchantement leur a-t-il fait oublier monsieur de Rieux ?.... Au moins puisse mon bon génie le tenir éloigné encore long-temps !

Qu'Athénaïs est aimable ! comment peindre ce mélange d'un grand usage du monde avec une parfaite innocence de cœur ? Mariée depuis quatre ans, elle n'en a pas dix-huit ; elle n'a jamais quitté madame d'Estouteville : surveillée, mais point contrainte, son esprit a conservé toute sa grace, toute sa liberté ; son caractère sincère, franc, lui persuade que tout ce que sa grand'mère ne défend pas est permis. Athénaïs, sensible et naïve, a encore ce sourire d'enfant, qui donne à l'imprudence l'air de la sécurité.

Combien ces trois mois que je viens de passer uniquement occupé d'elle m'ont paru doux ! je voudrois en rattraper toutes les heures pour les recommencer encore ; oui, même celles où j'ai connu la jalousie. Un seul momen[illegible]e me suis cru dédaigné, oublié, et ce moment est devenu le plus cher de ma vie. Dès qu'Athénaïs a vu le trouble de mon ame, elle n'a plus su, ni peut-être voulu me cacher son intérêt. Sa tendre surveillance n'est-elle pas venue

m'arracher au jeu, à l'instant même où, m'abandonnant à mon humeur, j'avois risqué de la compromettre !

Oh ! Athénaïs, avant d'oser vous jurer un amour éternel, que de serments je me serai faits à moi-même de vous aimer toujours !

CHAPITRE XXII.

Mon père arrive demain. J'en suis ravi de joie, et cependant une inquiétude secrète me tourmente. J'ai été ce matin chez toutes les personnes que j'avois négligé de voir. Il me semble que lorsque mon père me demandera dans quelle société j'ai vécu pendant son absence, je les nommerai toutes, et qu'il ne s'arrêtera pas plus à madame d'Estouteville qu'à une autre. Puisque je n'ose lui parler de mes sentiments, je désire au moins l'empêcher de les deviner.

J'ai couru chez madame de Rieux, pour lui apprendre cette grande nouvelle; je l'ai trouvée seule : j'imaginois qu'elle alloit partager mon agitation. Sa froideur, son air mécontent, m'ont arrêté. Toute occupée de cette malheureuse soirée, que je me reprocherois bien plus si elle l'oublioit, elle ne daignoit ni me regarder, ni m'adresser la parole.

Madame de Rieux ignoroit mon chagrin, je le sais; mais le cœur ne croit-il pas être entendu, deviné par ce qu'il aime ? Quand j'ai vu qu'elle vouloit

rester fâchée, j'ai été me placer loin d'elle. Que me faisoit cet orage? J'étois bien sûr de le dissiper avec un mot; je n'avois qu'à dire : „ Mon père re- „ vient. " — Nous verrons, me disois-je intérieurement, si, lorsque je voudrai parler, elle pensera encore à cette vieille querelle.

Nous sommes restés quelque temps sans nous rien dire. Enfin elle a rompu le silence la première. — „ Avez-vous été vous faire écrire chez monsieur de „ Tavannes? " — „ Je n'ai seulement pas pensé „ à lui. " — „ Il me semble cependant qu'étant „ entré dans le monde lorsqu'il y est depuis long- „ temps, et généralement bien vu, c'est une poli- „ tesse que vous lui deviez; d'ailleurs, votre ama- „ bilité envers lui auroit dû le rappeler à votre sou- „ venir. " — „ La politesse pour moi n'est que de „ la bienveillance; quand je ne suis pas poli, c'est „ qu'apparemment je ne désire pas l'être. " — „ C'est un goût particulier; mais pourriez-vous me „ dire, monsieur Eugène, ce qui avoit provoqué „ votre incroyable humeur? " „ Je me la reproche „ vivement, madame, mais j'ose croire que vous „ n'en ignorez pas l'objet. " — „ Je vous assure „ que je suis à en chercher le motif depuis deux „ jours sans pouvoir le trouver. " — „ Au moins „ suis-je heureux d'avoir pu vous occuper pendant „ deux jours. " — Elle est devenue rouge de colère.

„ Oui, monsieur, on peut penser deux jours à „ quelqu'un qu'on veut oublier toute sa vie. " — Son émotion, ses yeux pleins de larmes lui ont rendu son pouvoir. — „ J'ai eu tort, mille fois tort, „ lui ai-je dit en me rapprochant d'elle, mais croyez-vous que si je n'aimois pas ? " — „ Belle „ amitié que celle qui, loin d'ajouter au bonheur, „ le détruit ! " — „ Vous savez bien que je n'étois „ plus maître de moi. " — „ Monsieur, je n'entends rien à toutes ces exagérations; je veux qu'on „ m'aime comme j'aime, et pas davantage. " — „ Et moi, j'aime plus que moi-même ! et vous n'en „ doutez pas. " Elle a baissé les yeux, mais il n'y avoit plus de courroux. — „ M'affliger, a-t-elle „ dit, et, ce qui est pire encore, jouer, risquer „ de perdre sur parole; Eugène avoir un tort ! je „ ne l'aurois pas cru. " — „ Nous n'avons qu'un „ instant à être seuls, voulez-vous m'entendre ? „ L'avenir sera peut-être assez malheureux. " — Elle m'a regardé avec un trouble, une anxiété qui a rassuré mon cœur; je savois bien qu'un mot sur l'avenir lui feroit oublier le passé. — „ Mon père arrive demain. " — Aussitôt elle s'est levée, s'est approchée de moi : — „ Eugène, je comptois vous „ bien gronder aujourd'hui, mais, plus affligée que „ fâchée, je voulois seulement que mon humeur „ vous apprît à maîtriser la vôtre; promettez que...."

A l'instant la porte s'est ouverte, la maréchale a paru, et je n'ai pu savoir ce que madame de Rieux désiroit obtenir de moi ; mais elle avoit le droit de tout en attendre.

J'ai appris à madame d'Estouteville le prochain retour de mon père ; elle en a été troublée. — „ Eugène, m'a-t-elle dit, pourquoi cette tristesse ? „ vous êtes sûrement bien aise de le revoir. "— „ Comment pourrai-je ne pas l'être ? mais tout „ changement de situation étonne d'abord. " — „ Je sais que votre père a un peu d'éloignement „ pour nous ; je ne prétends ni m'excuser ni le blâmer, seulement je vous prie de ne point attaquer „ cette prévention, de la laisser se détruire d'elle-„ même. S'il lui étoit désagréable que vous vinssiez „ ici, restez sans nous voir aussi long-temps qu'il „ le désirera ; car je le connois, sa tendresse in-„ quiète sera jalouse de votre affection ; d'ailleurs, „ Eugène, soyez sûr que l'absence ne vous fera rien „ perdre dans mon esprit. "

A cette supposition d'être long-temps sans nous voir, madame de Rieux a pâli ; désespéré de ne pouvoir lui parler, j'ai protesté qu'aucune puissance n'affoibliroit jamais mon attachement, mon respect pour toutes deux. — Madame d'Estouteville m'a arrêté : „ Eugène, ne pensez aujourd'hui qu'à satis-„ faire votre père, enfin, qu'il soit content ; je le

„ désire pour son bonheur et plus encore pour le „ vôtre ; car la foiblesse paternelle peut faire aimer „ un fils coupable, mais le public estime les enfants „ dont les pères sont heureux. "

Madame de Rieux n'a pu retenir ses larmes ; sa grand'-mère n'a pas eu l'air de les apercevoir. Cependant, soit qu'elle voulût en détourner mon attention, ou lui donner du courage, elle a ajouté : „ Par exemple, Athénaïs a toujours fait mon bon„ heur. " — Madame de Rieux est venue l'embrasser ; la pensée que sa mère étoit heureuse lui a rendu la force de dissimuler sa peine.

En allant dîner, j'ai osé lui rappeler que le retour de mon père étoit l'instant qu'elle avoit choisi pour me raconter ce qui l'avoit intéressée depuis son enfance. — „ *Raconter*, a-t-elle repris, d'un air de „ reproche, ah ! Eugène, je crois que j'ai dit, „ *confier*. "

Je l'aime autant qu'il est possible d'aimer, et jamais je ne puis lui exprimer ce que j'éprouve, de manière à me satisfaire, à me flatter d'être deviné ; tandis qu'elle, d'un regard, d'un mot, vient surprendre toute mon affection, me donner mille petits bonheurs inattendus qui enchantent mon ame, et me persuadent toujours.

Après dîner, lorsque j'espérois qu'Athénaïs trouveroit le moyen de me dire quelques mots sur ces

détails promis depuis si long-temps, madame d'Estouteville l'a appelée près d'elle, l'a priée de lui commencer un ouvrage en tapisserie. Il falloit voir comme cette grand'-mère, penchée sur Athénaïs, paroissoit suivre avec attention cet ouvrage qui, je crois, ne l'occupoit pas du tout. Nous nous entendions parfaitement tous trois ; la maréchale, pour craindre que de nouvelles larmes ne vinssent m'enhardir jusqu'à parler à sa fille de mes sentiments ; Athénaïs, pour partager mes regrets, mon impatience : ses yeux m'exprimoient si bien le chagrin d'être comme attachée aux côtés de sa grand'-mère !

A l'heure du spectacle, madame d'Estouteville a eu la fantaisie d'aller à l'opéra. Renfermés dans sa loge, il n'étoit même plus possible de se dire de demi-mots, à peine de se regarder. Mais le hasard, qui s'amuse quelquefois à servir l'amour, a permis que le vieux marquis de Canaples vînt saluer madame d'Estouteville. Nous allions partir : je lui ai cédé volontiers l'honneur de donner le bras à la maréchale, qui a deviné ma satisfaction, et, en passant devant moi, n'a pu s'empêcher de sourire.

Tout naturellement j'ai offert mon bras à madame de Rieux, et j'en demande pardon à cette bonne maréchale ; mais j'étois bien content de la lenteur du pas de ces deux graves personnes.

Athénaïs et moi descendions derrière elle. Nous

sommes convenus de ne pas laisser échapper une occasion de ramener mon père à des sentiments plus doux. Ne pouvant nous voir seuls, je l'ai suppliée de m'écrire ces détails qu'elle a promis de me confier. Elle s'y refusoit. J'ai été presque indigné qu'elle hésitât à se fier à ma probité, à mon honneur. — „ Laissez, lui ai-je dit, à ces femmes devenues „ prudentes pour avoir été trompées, laissez-leur „ craindre d'écrire ce qu'elles consentent à dire; „ mais vous! .... mais à moi! .... " Elle me voyoit affligé; c'étoit peut-être notre dernier jour de bonheur, et elle m'a répondu : — „ J'écrirai. "

Uniquement occupés de n'être pas entendus par madame d'Estouteville, nous descendions la tête baissée, parlant bien bas pour qu'elle ne put nous comprendre. Deux jeunes gens ont passé; l'un a dit à l'autre : — „ Où est donc ce tranquille monsieur „ de Rieux ? " J'ai relevé ma tête, et les ai regardés en frémissant de colère. Athénaïs s'est attachée pour ainsi dire à mon bras : elle trembloit. — „Et vous, „ m'a-t-elle dit, pensez-vous aussi à monsieur de „ Rieux ? " — „ Il oublie tout le monde, ce me „ semble; et je ne vois pas pourquoi on s'occupe- „ roit de lui. " — „ Ah! Eugène, a-t-elle repris „ avec un profond soupir, m'avez-vous crue ca- „ pable de l'oublier ? " Nous entrions dans le vestibule où l'on attend les voitures; madame d'Estou-

teville m'a dit d'appeler la sienne. En revenant, j'ai trouvé Athénaïs presque cachée derrière sa grand'-mère, et n'ai pas osé m'approcher d'elle.

A peine avons-nous été arrivés chez madame d'Estouteville, qu'Athénaïs lui a dit : — „ Maman, „ je souffre et vais me retirer. " Elle m'a dit en passant : — „ Eugène, que vous m'avez mal jugée! oui, oui, j'écrirai. „ Et elle est sortie.

Je suis resté bien contrarié, bien agité : cette soirée m'a paru éternelle.

CHAPITRE XXIII.

On m'a remis ce matin la lettre suivante de madame de Rieux :

„ Je viens de vous quitter, Eugène, et je me dis „ avec chagrin que vous vous affligez sûrement de „ passer sans moi cette soirée où nous aurions tant „ besoin de nous parler. Si j'osois, je redescendrois ; mais que diroit ma grand'mère, qui a „ peut-être annoncé que je suis souffrante? Restons. „ D'ailleurs il m'est nécessaire de vous tout dire, „ de me placer dans votre cœur avec la pureté de „ sentiment qui est dans le mien. Pour aujourd'hui „ seulement, il m'importe bien plus de vous écrire „ que de vous voir.

„ Je ne sais pourquoi le retour de votre père „ me paroît le commencement d'un malheur : il a „ déjà si cruellement influé sur mon sort, que sa „ présence m'effraie.

„ Les motifs qui ont brouillé nos parents me sont „ inconnus. Je sais seulement que des amis communs cherchèrent à les rapprocher. Ils crurent „ qu'un mariage entre vous et moi, convenable

„ sous tous les rapports, pourroit mettre un terme „ à leur ancienne division. Je dois à ma grand'- „ mère la justice de dire qu'elle y consentit sans „ peine. Votre père s'y refusa, et témoigna contre „ madame d'Estouteville une humeur et des pré- „ ventions révoltantes.

„ Ma grand'mère, piquée de ce refus, voulut me „ marier avant qu'il fût connu dans le monde. J'a- „ vois quatorze ans; on lui parla de monsieur de „ Rieux, qui n'en avoit que seize. Son grand nom, „ une fortune immense décidèrent madame d'Es- „ touteville à le préférer : mais on convint qu'im- „ médiatement après notre mariage, monsieur de „ Rieux voyageroit pendant deux ans, et qu'a son „ retour seulement on nous réuniroit chez la ma- „ réchale.

„ Je ne fis pas une réflexion sur l'éternel engage- „ ment que j'allois contracter. Monsieur de Rieux „ venoit toujours accompagné de son gouverneur: „ je ne le voyois qu'en présence de ma grand'- „ mère; et lorsque je l'épousai, c'étoit précisément „ l'homme que je connoissois le moins.

„ En sortant de l'église, madame d'Estouteville „ donna un grand déjeûner : nous y fumes placés „ l'un près de l'autre, monsieur de Rieux et moi, „ sans trouver un seul mot à nous dire; il partit „ aussitôt après pour commencer ses voyages.

„ Dès le lendemain je repris mes études habi-
„ tuelles : des maîtres de tous genres m'occupoient.
„ Je fus quelques jours assez touchée du plaisir de
„ m'entendre appeler *madame*. Je m'y accoutumai
„ promptement ; et bientôt je ne me souvins de
„ mon mariage que lorsque le hasard en faisoit
„ parler à quelqu'un ; car de moi-même je n'y pen-
„ sois jamais.

„ Il y avoit un an que je vivois ainsi fort tran-
„ quille, lorsque l'oncle de monsieur de Rieux,
„ qui étoit son tuteur, vint chez ma grand'mère.
„ Il témoigna le désir de la voir seule ; on me ren-
„ voya : et cette manière de me traiter en enfant
„ sur des intérêts qui me touchoient de si près com-
„ mença à me blesser.

„ Lorsque madame d'Estouteville me fit rappeler,
„ elle étoit seule ; je lui trouvai un air grave que je
„ ne lui avois jamais vu : ma présence n'attira même
„ pas ses regards. J'imaginai que monsieur de
„ Rieux étoit malade, et moi, qui n'avois jamais
„ parlé de lui, j'en demandai des nouvelles. Cette
„ question surprit madame d'Estouteville ; elle s'é-
„ tonna que je fusse inquiète. C'est, lui dis-je, que
„ j'aperçois bien qu'il y a quelque chose d'extraor-
„ dinaire. — Mais, me répondit-elle, la maladie
„ la mort vous semblent-elles donc les seuls mal-
„ heurs à redouter ? — Ah ! repris-je, sans pen-

„ ser à toute la confiance qu'il y avoit dans ma ré-
„ ponse, je ne crains que les malheurs dont vous
„ ne pouvez pas me sauver. Elle ouvrit ses bras,
„ m'appela près d'elle, me serra contre son cœur,
„ et je vis des larmes dans ses yeux. C'est alors que
„ je fus réellement effrayée ; ma grand'mère crut
„ qu'il valoit mieux m'apprendre toute la vérité. —
„ Monsieur de Rieux a perdu au jeu une somme
„ considérable, me dit-elle, une somme immense.
„ Son oncle, qui est très-avare, veut qu'on as-
„ semble un conseil de famille ; que ce soit moi qui
„ le demande pour sauver votre dot ; et que son
„ neveu, réduit à une pension modique, aille
„ passer dans ses terres l'année qui doit s'écouler
„ jusqu'à votre réunion. Cette retraite seroit sans
„ doute raisonnable, s'il s'y résignoit de lui-même ;
„ mais s'il la regarde comme une injustice, car il
„ se croit maître de ses biens, on risque de l'irri-
„ ter, et de le jeter dans des travers encore plus
„ graves. — Je priai mon excellente grand'mère
„ de payer la dette de monsieur de Rieux sur ma
„ fortune. — J'y consentirois sans balancer, me
„ dit-elle, si vous aviez assez vu monsieur de Rieux
„ pour l'aimer ; mais vous déranger pour un mari
„ fort riche, et que vous ne connoissez point, pa-
„ roîtroit une exagération folle, dont le public s'é-
„ tonneroit. —

„ J'obtins de madame d'Estouteville qu'elle ne
„ provoqueroit aucune des mesures de rigueur que
„ prendroit la famille de monsieur de Rieux, et
„ que mon nom ne lui parviendroit jamais d'une
„ manière désagréable.

„ C'étoit son intention ; mais elle fut bien aise
„ de m'en laisser le mérite. Ce grand évènement,
„ qui m'annonçoit un avenir malheureux, établit
„ entre madame d'Estouteville et moi une con-
„ fiance, une intimité dont je n'avois pas encore
„ joui. Devenue son amie, j'osai lui demander
„ pourquoi elle m'avoit mariée à monsieur de
„ Rieux, dans un âge où son caractère, à peine
„ formé, ne pouvoit donner aucune certitude de
„ bonheur. Ma grand'mère, voulant excuser la
„ précipitation qu'elle avoit mise à disposer de mon
„ sort, me parla de vous pour la première fois ;
„ elle m'apprit le refus de votre père.

„ La conduite de monsieur de Rieux, comparée
„ à vos excellentes qualités, ajoutoit aux regrets
„ de madame d'Estouteville. Sans nous en douter,
„ vous étiez devenu le sujet habituel de nos conver-
„ sations. Je n'avois jamais pensé à monsieur de
„ Rieux, pour en espérer mon bonheur ; j'oubliai
„ même que j'avois à craindre de lui mes peines :
„ je ne m'occupois que de vous, ne rêvois qu'à
„ cette félicité idéale qu'elle m'avoit imprudemment
„ fait entrevoir.

„ Le baron de Rieux poursuivit le système de „ rigueur qu'il avoit adopté. Son neveu s'en offen- „ soit : il aggravoit ses torts ; et, le croyant mal- „ heureux, je lui écrivis pour le prier de reprendre „ la pension qui m'avoit été accordée par mon „ contrat de mariage. Je lui offris mes diamants, „ en l'assurant que si ma jeunesse me jetoit jamais „ dans quelqu'embarras semblable, je le préférerois „ à ma famille pour m'en tirer.

„ Ma grand'mère fut enchantée du sentiment „ qui avoit dicté ma lettre. Dès qu'il y avoit deux „ personnes réunies, elle ne se permettoit point „ de parler des égarements de monsieur de Rieux ; „ mais à chacune d'elles, mais à part, mais tout „ bas elle me louoit et ne pouvoit s'empêcher de „ raconter ce qu'elle appeloit mes excellents pro- „ cédés. Elle ne se souvenoit plus de m'avoir sou- „ vent dit qu'il n'est permis aux femmes d'avoir rai- „ son qu'en silence, avec une sorte d'égard, de ré- „ serve, et pour ainsi dire à leur insçu. Sa ten- „ dresse pour moi l'aveugloit, je ne puis pas m'en „ plaindre.

„ Monsieur de Rieux n'accepta ni ma pension, „ ni mes diamants, et me remercia assez froide- „ ment. Il témoigna beaucoup d'amertume contre „ son oncle, qui, en me faisant connoître, disoit- „ il, une erreur pardonnable à son âge, avoit sû-

„ rement diminué l'estime que je devois avoir pour „ lui ; enfin il étoit facile de voir qu'il craignoit de „ me trouver le sentiment insupportable de ma su- „ périorité.

„ Dès que ma grand'mère put prévoir que je ne „ serois pas heureuse, elle s'attacha à moi davan- „ tage : elle formoit mon cœur et ma raison. A „ seize ans j'étois déjà assez avancée pour me dire, „ sans trop me révolter, que personne n'étoit com- „ plètement heureux, et que je le serois peut-être „ moins que personne.

„ Au moment où l'on attendoit le retour de mon- „ sieur de Rieux, il m'écrivit qu'il ne reviendroit „ jamais en France. — Le baron de Rieux a cru, „ me disoit-il, ne jouir pleinement de son autorité „ qu'en me faisant sentir toute l'étendue de ma „ faute. Ses éternelles plaintes ont mis le public „ dans la confidence de mes torts ; les éloges de „ madame d'Estouteville lui ont appris également „ vos bons procédés. Croyez, madame, que je „ ne les eusse pas laissé ignorer ; mais un mari ne „ doit pas consentir à les apprendre du dehors, et „ notre réunion seroit mêlée de trop d'orages. — „ D'ailleurs il convenoit qu'il avoit formé en An- „ gleterre une liaison qui possédoit tout son atta- „ chement : — Vous auriez tort de penser, ajou- „ toit-il, que ce secret que je confie à votre géné-

„ rosité soit une nouvelle manière de vous offen-
„ ser; soyez sûr qu'il n'échappe ni à mon humeur,
„ ni à ma foiblesse, et qu'il est volontaire. J'envi-
„ sage ma folie sans pouvoir la surmonter : je me
„ blâme plus sévèrement que vous ne ferez peut-
„ être ; mais j'ai cru par cet aveu devoir vous ren-
„ dre toute votre liberté. Si vous daignez me par-
„ donner, m'écrire quelquefois, m'accepter pour
„ ami, je tâcherai d'en mériter le titre par le plus
„ constant intérêt. —

„ Nos deux familles furent indignées, révoltées;
„ moi seule je défendis monsieur de Rieux. Ma
„ grand'mère vouloit à l'instant demander la cas-
„ sation de mon mariage. Notre jeunesse rendoit
„ vraisemblable et admissible le défaut de consen-
„ tement. Monsieur de Rieux même sembloit indi-
„ quer ce moyen : je m'y opposai cependant,
„ pour ne pas jeter son oncle dans des partis ex-
„ trêmes, et avoir toujours le droit de défendre
„ celui dont je porterois encore le nom.

„ — Maman, disois-je à madame d'Estouteville,
„ ne nous fâchons point, ne nous faisons pas
„ plaindre pour un malheur que nous ne sentons
„ pas. Je suis mille fois plus tranquille depuis que
„ monsieur de Rieux a signifié son éloignement,
„ que je ne l'étois lorsqu'on attendoit son retour.—

„ Pour éviter les propos du public, nos parents

„ décidèrent qu'on cacheroit la résolution de mon-
„ sieur de Rieux, et que ma grand'mère atten-
„ droit deux ans avant de faire aucune démarche
„ pour annuler notre mariage. Elle y consentit,
„ dans l'espoir que peut-être pendant ce temps mon-
„ sieur de Rieux reviendroit à des sentiments plus
„ raisonnables.

„ Le premier moment de sa colère passé, elle
„ retrouva son indulgence ordinaire. — Votre ne-
„ veu est encore un enfant, dit-elle au baron de
„ Rieux; ne le punissez pas en homme, respectez
„ sa réputation : ils sont si jeunes l'un et l'autre,
„ qu'on ne doit toucher à leur avenir qu'en trem-
„ blant. — Je la vois encore me frapper douce-
„ ment sur l'épaule, et dire à nos deux familles :
„ Cet avenir-là se composera, j'espère, d'un bien
„ grand nombre d'années.

„ Cette grande affaire, qui décidoit de mon sort,
„ avoit a peine attiré mon attention ; je repris mes
„ occupations habituelles.

„ Résolue de conserver mon indifférence, de la
„ garantir de toute atteinte, je me moquois sans
„ cesse de l'amour, et tenois à mon mariage comme
„ à l'heureux empêchement d'en contracter un
„ autre.

„ C'est à seize ans que je prétendis arranger le
„ reste de ma vie. Je me proposois de la consacrer

„ à soigner mon excellente grand'mère, à faire
„ de bonnes actions, mais à craindre tout senti-
„ ment; enfin de conserver ma liberté, mon in-
„ dépendance, voulant m'intéresser à tout et ne
„ m'attacher à rien.

„ Depuis l'éloignement de monsieur de Rieux,
„ ma grand'mère paroissoit plus sérieuse; elle par-
„ loit de votre père avec moins d'amertume. Vous
„ aviez commencé vos voyages: elle s'informoit
„ avec soin de votre conduite dans les différents
„ pays que vous parcouriez. On ne parloit de vous
„ qu'avec les plus grands éloges; elle aimoit à les
„ entendre, et toujours ils ajoutoient à sa mé-
„ lancolie.

„ A votre retour je lui vis une agitation extraor-
„ dinaire. Vous parûtes dans le monde: un de
„ nos parents vint le soir nous parler de l'intérêt
„ que vous aviez généralement inspiré. Il n'oublia
„ rien: cet air de douceur, de bienveillance, qui
„ frappe au premier abord; le tendre respect que
„ vous portiez à votre père, il faisoit tout valoir.
„ Que sa conversation me parut fatigante! il me
„ sembloit que c'étoit m'offenser que de vous louer.

„ En s'en allant, il demanda à la maréchale la
„ permission de lui amener votre père le lende-
„ main. Elle y consentit avec joie; et aussitôt je
„ formai la résolution de ne pas me trouver chez

„ elle. Je fuyois votre présence. Je ne sais pour-
„ quoi il m'étoit entré dans l'esprit que votre père
„ devoit vous avoir prévenu contre moi. Pour la
„ première fois, l'abandon de monsieur de Rieux
„ m'humilioit. Ne paroissoit-il pas justifier votre
„ refus, votre prévention ? Pour la première fois
„ aussi j'avois de l'humeur contre ma grand'mère.
„ En consentant à vous recevoir, je trouvois qu'elle
„ manquoit à sa dignité, blessoit la mienne ; en-
„ fin, j'étois mille fois plus fâchée contre vous que
„ je ne l'avois été contre monsieur de Rieux.

„ J'étois bien loin de m'avouer que mon cœur
„ devinoit peut-être que vous auriez pu le rendre
„ heureux : on disoit tant de bien de vous ! Le
„ jour où vous vîntes chez ma grand'mère, je m'en
„ allai dès le matin voir une de mes amies à la cam-
„ pagne ; je ne la quittai que fort tard, pour ne
„ pas vous trouver chez madame d'Estouteville.

„ En revenant, j'étois déjà fâchée du bien que
„ j'allois entendre dire de vous ; car aujourd'hui
„ je m'aperçois que jamais je n'ai pensé qu'on pût
„ en dire du mal.

„ Je trouvai ma grand'mère à son whist, et tout
„ le monde occupé d'une nouvelle politique assez
„ importante. Votre nom ne fut pas prononcé ;
„ mon agitation se calma peu à peu ; mais en même
„ temps la curiosité me gagnoit. Vers la fin du sou-

„ per, quelqu'un s'avisa cependant de vous nom-
„ mer. Mon oreille attentive recueilloit avec sur-
„ prise les éloges qu'on vous donnoit. Vous aviez
„ réuni le suffrage des personnes les plus difficiles,
„ les plus sévères ; tout le monde étoit enchanté
„ de vous. Cet engouement, cet aveuglement me
„ paroissoit une folie dont je ne me consolois qu'en
„ me disant : *Je le verrai !* Il sera bien parfait si
„ je ne lui découvre pas un défaut, tout au moins
„ un ridicule ; et si le malheur veut qu'il n'ait ni ri-
„ dicule ni défaut, il ne manquera pas d'avoir
„ quelques vertus bien exagérées, bien insociables.
„ Enfin, je vous attendois avec autant d'impatience
„ que j'avois mis d'empressement à vous fuir.

„ Quinze jours se passèrent sans que vous dai-
„ gnassiez seulement vous faire écrire chez madame
„ d'Estouteville. C'étoit clair, vous n'étiez pas
„ poli : j'aurois dû le deviner.

„ J'allai à la fête donnée par l'ambassadeur d'Es-
„ pagne ; je pensois qu'il étoit impossible que vous
„ n'y fussiez pas. Je me rappelle qu'en m'habillant,
„ j'éprouvois un sentiment de gaieté qui tenoit
„ presque du dépit. Ma grand'mère fut frappée du
„ soin que j'avois mis à ma parure, me répéta plu-
„ sieurs fois qu'elle me trouvoit bien mise ; et j'a-
„ vois peine à ne pas lui avouer combien ses élo-
„ ges me faisoient de plaisir.

„ Dès que vous parûtes, mon cœur vous devina. „ Je vous sus gré du respect avec lequel vous allâ- „ tes saluer madame d'Estouteville. Vos manières „ pleines d'égards, de dignité, étoient si diffé- „ rentes de celles des autres jeunes gens, que je ne „ pus m'empêcher de me dire : s'il est poli, c'est „ donc moi qu'il fuyoit.

„ On me pria de danser : vous vous approchâ- „ tes ; vous suivîtes tous mes pas : je le voyois, et „ me troublois. Après le menuet, vous vîntes au- „ près de moi. Que je fus aise lorsque je jugeai que „ votre père, non seulement ne vous avoit point „ parlé du projet de nous unir, mais vous avoit „ laissé ignorer jusqu'à mon existence ! Pour la „ première fois la coquetterie entra dans mon ame. „ Je serai si aimable, me disois-je, si aimable pour „ lui, qu'il me regrettera toute sa vie.

„ Vous rappelez-vous que j'allai walser avec le „ comte de Tavannes, qui est, après vous, le „ jeune homme le plus distingué de la cour ? Il „ avoit cru être amoureux de moi, et le seroit „ peut-être devenu, si je ne lui avois peint mon „ indifférence de manière à lui persuader qu'il étoit „ impossible de la vaincre. Sa conduite avoit été „ si franche, si aimable, tellement dénuée de „ prétention et d'humeur, que la maréchale „ l'ayant admis dans sa société, il avoit con-

„ servé avec moi la familiarité d'un frère ou d'un „ vieil ami.

„ Je ne sais si l'amour le mieux guéri, le moins „ encouragé, est encore susceptible de jalousie : „ mais il découvrit avant moi ce qui se passoit dans „ mon ame. En walsant, comme nous passions de- „ vant vous, je vous regardai un seul moment, et „ il me dit : *Voilà celui qui nous vengera tous.* „ Je me fâchai : mon humeur, au lieu de le dé- „ tromper, le persuada. — Si vous aviez ri de ma „ prédiction, me dit-il, je me serois bien gardé „ d'y ajouter foi ; mais.... Il s'arrêta. Cette fantai- „ sie de monsieur de Tavannes me piquoit réelle- „ ment. — Jamais, jamais, lui répondis-je avec „ colère ; c'est le seul homme que je doive haïr.— „ Ah ! s'écria-t-il en riant, n'en parlons plus : c'est „ terrible ! le seul qu'on doive haïr ! Véritablement „ ce jeune homme-là est bien malheureux. — Il „ me ramena à ma place, et s'éloigna. — S'il fût „ resté près de nous, j'aurois sûrement évité de „ vous parler : mais il ne me voyoit plus ; personne „ ne me soupçonnoit la foiblesse de désirer vous „ plaire. Mon amour-propre se complaisoit dans le „ beau projet de chercher à me faire aimer de vous „ et dans la résolution de vous rendre bien mal- „ heureux.

„ Nous causâmes long-temps ; aucune de vos

„ qualités ne m'échappa : toutes me donnoient de
„ l'humeur. Vous parlâtes de votre père avec un at-
„ tachement extrême. Je crus que c'étoit pour me
„ choquer ; enfin vous bouleversiez mon ame, et
„ cependant je ne vous aimois pas encore.

„ Vous m'occupiez tellement que je ne m'aperce-
„ vois pas que le comte de Tavannes nous observoit.
„ Il passa près de moi en disant avec l'air du doute :
„ — *Jamais ?* D'après ce qui venoit de se passer
„ entre nous, ce mot, de lui à moi, signifioit,
„ *Vous n'aimerez jamais ?* — *Moins que jamais*,
„ repris-je avec une véritable humeur contre moi,
„ contre vous, et bien plus contre monsieur de Ta-
„ vannes, qui venoit hors de propos se mêler aux
„ secrets de mon cœur.

„ J'étois d'autant plus irritée, que j'aperçus dans
„ vos regards un extrême étonnement de l'intimité
„ qui paroissoit exister entre monsieur de Tavannes
„ et moi. Assurément mon projet étoit bien de vous
„ persuader mon indifférence pour vous, mais j'au-
„ rois été désolée que vous puissiez me croire du
„ penchant pour un autre.

„ Vous restâtes près de moi pendant tout le bal,
„ et j'en ressentis une joie involontaire ; depuis
„ votre retour à Paris c'étoit le premier moment
„ doux et calme que j'avois éprouvé.

„ Ne croyez pas qu'un amour-propre offensé ait

„ eu le pouvoir d'exciter la préférence que vous „ m'inspiriez. Madame d'Estouteville, sans penser „ à ma jeunesse, parloit si souvent de vous, et tou- „ jours avec tant d'éloges! Elle me laissoit trop voir „ que vous seul auriez pu me rendre heureuse.

„ Les jours suivants, vous revîntes chez madame „ d'Estouteville. Vous l'avez négligée avant de me „ connoître; dès que vous m'eûtes aperçue, vous „ ne la quittâtes plus; mon cœur vous en tint „ compte. Chaque jour je me disois avec une joie „ vive, avec la plus douce confiance : *Il m'aimera!* „ Insensée! toute entière à ce désir de me faire ai- „ mer de vous, surtout de me faire regretter, je „ ne m'apercevois pas que déjà vous occupiez toute „ mon ame.

„ Ma grand'mère nous observoit. Je voyois bien „ qu'elle désiroit qu'un même sentiment pût nous „ attacher; qu'elle n'aspiroit qu'à reprendre l'espoir „ de nous unir. Pour moi, sans rien prévoir, je „ laissois les jours et les mois s'écouler. Combien ce „ temps a eu de charme! que j'étois follement heu- „ reuse!

„ Ce jour où monsieur de Tavannes vous inspira „ une si forte jalousie, pendant que vous m'accu- „ siez, je ne faisois que me défendre du sentiment „ secret qu'il nous croyoit l'un pour l'autre. Il me „ faisoit remarquer votre agitation, rioit de l'in-

„ quiétude visible que vous éprouviez, prétendoit
„ que je devois le remercier de votre colère, de
„ votre humeur; il avoit bien raison.

„ Vous fûtes au moment d'attirer sur moi tous les
„ regards; je le craignis, mais, oserois-je le dire,
„ sans avoir la force de m'en fâcher. Il falloit que
„ l'aimable, l'honnête Eugène aimât passionnément
„ pour ne pas sentir tant d'imprudence.

„ Vous jouâtes; prêt à vous oublier, je fus ef-
„ frayé d'avoir eu le droit de vous rendre coupable.
„ Ah! Eugène! qu'un tel empire ne m'appartienne
„ plus, et ne soît jamais accordé à aucune autre.
„ Cependant, combien alors votre repos, votre
„ bonheur, furent assurés! Seule dans un coin du
„ salon, je ne vous regardois pas, mais vous étiez
„ dans mon cœur. Que de promesses secrètes de ne
„ jamais vous causer une peine!

„ Sûre de notre mutuelle affection, je me disois
„ souvent que mon cœur et ma main pourroient se
„ donner si je consentois à demander ma liberté.
„ Les espérances attachées aux mariages heureux me
„ troubloient; ce rêve de l'existence entière con-
„ sacrée à se plaire, à s'aimer, m'entraînoit malgré
„ moi. Cependant, effrayée par le sentiment in-
„ juste de votre père, les pensées du bonheur me
„ causent de la tristesse.

„ Le motif qui a éloigné nos parents me semble

„ un secret impénétrable ; comment détruire ce „ qu'on ne connoît pas ? Quoique ces préventions „ ne m'aient pas pour objet, puisqu'ils ont cessé de „ se voir il y a vingt ans, ne nous exposons point „ à ce que votre père refuse une seconde fois de „ consentir à notre union. Bornons-nous à une „ amitié comme on n'en connut jamais ; à une amitié „ dont mon cœur s'est fait une image enchanteresse.

„ Votre père arrive demain : peut-être voudra-t-„ il vous éloigner de nous ; c'est cette crainte qui „ m'a jetée dans tous les aveux que je viens de vous „ faire. J'ai passé la nuit à vous écrire. D'abord, je „ ne comptois vous peindre qu'à demi les agitations „ de mon ame, mais ma sincérité m'a entraînée : „ n'importe, je n'effacerai rien. Vous saurez comme „ moi-même mes sentiments, mes pensées, mes „ résolutions. Promettez-moi que, malgré le retour „ de votre père, vous nous donnerez une heure de „ chaque jour. Je ne demande que des heures pour „ l'affection de toute ma vie.

„ Athénaïs. "

J'ai volé chez madame de Rieux ; pour la première fois j'ai osé monter dans son appartement sans y être autorisé, ni par son aveu, ni par aucune permission de la maréchale. Athénaïs étoit libre, elle m'aimoit, je l'adorois ; qui pourroit s'opposer à notre

union? Elle m'a reçu avec le plus touchant embarras. „ Je suis depuis ce matin à me reprocher ma fran- „ chise, m'a-t-elle dit en rougissant. " J'ai essayé de lui peindre le ravissement que sa lettre m'avoit fait éprouver. Son regard avoit une douceur, une innocence enchanteresse. Hier le mot d'amitié m'auroit paru si doux! aujourd'hui j'en désirois un plus tendre. — „ Non, non, m'a-t-elle dit, une pas- „ sion nous donneroit toutes ses peines, toutes ses „ injustices; je n'éprouve que bienveillance et bon- „ heur. " Comme elle, je jouissois d'une félicité qui avoit quelque chose de céleste. — „ Parlons de „ votre père, a-t-elle ajouté, je crains d'autant „ plus ses préventions, que j'en ignore le motif. „ Promettez-moi que vous viendrez ici comme avant „ son retour. " — „ Je m'y suis engagé. " — „ Ce „ n'est pas assez : dites, après moi, que vous vien- „ drez *comme pendant son absence.*" — „ *Comme* „ *pendant son absence*, ai-je répété après elle, de „ toute mon ame. — „ *Tous les jours.*" — „ *Tous* „ *les jours*, ai-je repris, transporté de joie. " — „ Et moi, je m'engage à ne jamais prononcer un „ mot qui puisse l'affliger, à être votre amie, votre „ meilleure amie." J'ai osé douter que cette amitié si tendre pût suffire à notre bonheur; je lui ai rappelé qu'il ne tenoit qu'à elle d'être libre. — „ Je „ crains que votre père ne consente pas à notre ma-

„ riage. Il a fait le malheur de ma vie, peut-être le „ voudroit-il encore. N'importe, je ne serai occu- „ pée que du bonheur de la sienne ; enfin, je veux „ que si la mort ou un malheur nous sépare, vous „ cherchiez dans votre pensée s'il est un seul mo- „ ment où je n'aie pas été votre plus parfaite amie.“ Le sentiment que j'éprouvois étoit si vif, que je me suis écrié : „ Laissez-moi vous fuir, ou espérer que „ vous répondrez à mon affection. “ — „ Écou- „ tez-moi, Eugène ; je m'abuse peut-être, mais je „ me suis fait de notre amitié une image toute di- „ vine. Je veux vous amener à mes sentiments, au „ moins le tenter. Abandonnez-moi votre ame seule- „ ment un mois. “ Je la regardois, et ne concevois pas comment il me seroit possible de résister à ses volontés, comment il me seroit possible de m'y soumettre. Elle a repris avec une inquiétude si tendre : „ Seulement un mois ! Aujourd'hui, si l'on „ vous forçoit à ne plus me voir, y consentiriez- „ vous sans peine ? — Oh ! non ! Mais aujourd'hui „ je puis encore m'éloigner, et dans un mois.....“ Elle ne m'a pas laissé achever. — „ Alors il sera „ temps de vous dire : *Je veux qu'Athénaïs me re-* „ *grette toujours ; je veux qu'Athénaïs soit mal-* „ *heureuse !* .... “ — Athénaïs malheureuse ! oser croire en avoir le droit, n'est-ce pas le bonheur su- prême ? L'empêcher, n'est-il pas mon premier de-

voir ? ..... Je sentois bien que je risquois tout mon repos à venir. Mais j'ai pris tous les engagements qu'elle m'a dictés. Une idée nouvelle étoit suivie d'une promesse nouvelle, elle paroissoit enchantée. Ses yeux remercioient le ciel et moi-même.

Ah! celui qui n'a pas cru pouvoir préférer la tranquillité de son amie à son propre bonheur; celui qui ne l'a pas cru, au moins un jour, n'a jamais aimé.

CHAPITRE XXIV.

Mon père vient d'arriver. Lorsque son courrier l'a annoncé, mon cœur a battu de joie. J'en demande pardon à l'amour ; mais dans ce premier instant j'ai tout oublié : il n'y avoit pour moi que mon père.

C'est moi qui ai ouvert la portière de sa voiture ; je l'ai reçu dans mes bras. Je ne pouvois parler, lui exprimer combien j'étois aise de le revoir. Dans l'excès de ma satisfaction, toutes mes inquiétudes étoient dissipées.

Il étoit content ; nous avons été heureux aussi long-temps que, nous livrant à nos impressions, nous n'avons pu dire une seule phrase suivie : mais après avoir épuisé tous les détails sur son voyage, sur sa santé, sur la mienne, sur le succès de sa négociation, que d'anxiétés lorsqu'il m'a demandé ce que j'avois fait pendant son absence ? — „ Mon „ père, demain nous parlerons d'objets indifférents; „ aujourd'hui laissez-moi ne m'occuper que de „ vous. " — „ Si ce sont réellement des objets in- „ différents, je veux bien attendre jusqu'à demain „ pour connoître vos liaisons, vos goûts ; mais....."

Je me suis empressé de l'interrompre. — „ Mon „ père, grâce pour ce seul jour! Laissez-moi dans „ ce moment vous revoir, vous chérir, vous re- „ garder sans mélange de peine. " — „ Mon fils, „ m'a-t-il dit tristement, ce n'est pas moi qui vous „ ai appris à tant espérer du lendemain. Il me „ semble que madame d'Estouteville a fait de vous un „ grand politique : elle s'y entendoit autrefois. " — „ Mon père, il y a deux choses dont je vous prie „ d'être convaincu : c'est que jamais je n'accorderai „ à personne le droit de me dire un mot que vous „ ne puissiez entendre ; et que jamais madame d'Es- „ touteville ne s'en est permis un seul que je ne „ puisse vous répéter. "

Il a pris mon bras, l'a serré fortement, en me disant : — „ Rappelez-vous, mon fils, que je la con- „ noissois avant votre naissance..... Je vous la ferai „ connoître un jour. " Effrayé de cette résolution, qu'il me présentoit comme une menace, je me suis écrié : — „ Mon père, je pense du bien de tout le „ monde ; ne désenchantez pas mon ame. " Il m'a regardé avec un sourire de pitié. Nous sommes devenus tristes, contraints. Immédiatement après souper, il m'a dit ; — „ J'ai affaire ; il est tard : je „ dois aller demain de bonne heure à Versailles ; „ vous y viendrez avec moi. " Il m'a salué de la main, et je me suis retiré.

CHAPITRE XXV.

Ce matin mon père est parti pour Versailles. Il est resté trois heures dans le cabinet du ministre. Je l'attendois dans le salon, me promenant seul. J'ai eu le temps de comparer une si ennuyeuse matinée avec celles qui s'écouloient si vite chez madame d'Estouteville près d'Athénaïs. Le reste du jour s'est passé en présentations, en visites de devoir ; et nous ne sommes revenus qu'au milieu de la nuit.

Quelle agitation j'éprouvois dans cette voiture auprès de mon père ! Il étoit calme, silencieux. Je n'avois garde de dire un seul mot; mais quel orage au dedans de moi ! C'est hier que j'ai promis à Athénaïs de ne jamais passer un jour sans la voir, et dès le lendemain je ne puis lui donner un seul moment. C'est la première promesse que mon cœur aît voulu prononcer, et je suis obligé d'y manquer aussitôt.

Après avoir accompagné mon père jusqu'à son appartement, je suis ressorti pour aller chez madame de Rieux. Je me trouvois plus à mon aise en approchant de sa maison.

J'ai frappé à la porte. Je savois bien qu'il étoit

trop tard pour la voir ; mais au moins le suisse diroit que j'étois venu. Effectivement il s'est levé pour ouvrir, et a paru bien surpris de me voir à une heure aussi indue. Son étonnement a rappelé ma raison : je lui ai donné deux ou trois excuses, toutes invraisemblables, toutes fausses ; moi, qui prétendois à l'honneur de mourir sans m'être permis un mot qui ne fût pas exactement vrai. Je lui ai dit qu'en revenant de Versailles je m'étois endormi, et que j'ignorois qu'il fut si tard. — „ Mais monsieur „ est à pied, m'a dit cet homme. " — „ Ma voi- „ ture est à deux pas. " — „ Mais, monsieur, il „ pleut, voulez-vous que j'aille la chercher ? " — „ Non : dites seulement à madame d'Estouteville „ que je suis venu pour la voir. " J'ai tiré la porte à moi ; et, avant de m'en aller, j'ai jeté un dernier regard sur l'appartement de madame de Rieux. Je me sentois consolé ; j'avois satisfait en quelque sorte à ma promesse.

Je ne suis point insensé : je pourrois passer un jour loin d'elle ; mais ne pas chercher à la voir, lorsque je m'y suis engagé, manquer à ma parole étoit impossible. Quelle journée elle a dû passer, m'attendant à toutes les heures ! Que doit-elle espérer de l'avenir ?....

La pluie tomboit à verse ; je ne la sentois pas, et ne pouvois m'arracher de cette maison, lorsque ce

maudit suisse a rouvert sa porte pour me dire spirituellement : — „Monsieur est encore là ?... S'il est „ arrivé quelque chose à monsieur, je ferai éveil„ ler madame la maréchale. " — „ Non, mon „ cher. " — „ Dans une circonstance comme celle„ là, madame ne le trouvera pas mauvais. " — „ He ! mon ami, il n'y a pas de circonstance ; seu„ lement demain vous me ferez écrire pour ces „ dames. "

Je suis revenu plus tranquille : j'avois prouvé au moins combien ma promesse m'étoit chère. Je n'ai même pas été trop fâché que ce vieux suisse eût rouvert sa porte. La première fois je n'avois parlé que de madame d'Estouteville ; la seconde, je n'osois pas encore nommer madame de Rieux ; mais j'ai eu la présence d'esprit de me faire écrire *pour ces dames*. Que j'étois content d'avoir trouvé cette manière de faire parvenir mon nom à toutes deux !

Ah ! j'avois raison de craindre. Je suis déjà bien agité ; mais ne serai-je pas trop dédommagé, si je parviens à prouver à Athénaïs combien je l'aime ; si je réussis à rapprocher mon père de madame d'Estouteville ? Il croit avoir à s'en plaindre : j'espère qu'il se trompe. Quoi qu'il en soit, dans le premier moment je ne disputerai pas avec lui. Qu'il s'accuse, ou lui pardonne ; qu'il ait été injuste, ou se croie trop indulgent ; je con-

sens à ne rien approfondir. Je ne lui demande que d'éloigner toute impression pénible, et de me laisser le soin de leur bonheur à tous. Malgré les contrariétés que je prévois, mon cœur est satisfait. Athénaïs, mon père, vont me tourmenter un peu : j'aurai des chagrins ; mais je suis trop heureux.

CHAPITRE XXVI.

A mon réveil, on m'a remis ce billet de la part de madame d'Estouteville.

„ Quoique je m'attende un peu à toutes les in-
„ conséquences de votre jeunesse, je ne puis
„ m'empêcher d'être inquiète, mon cher Eugène.
„ On dit que vous êtes venu chez moi au milieu
„ de la nuit. Si j'en veux croire mon suisse, vous
„ devez vous battre. Moi, j'espère que ce n'est
„ qu'une folie.

„ Athénaïs a eu de l'humeur hier toute la jour-
„ née. Ce matin, on a parlé devant elle de vos
„ courses nocturnes; j'en ai été fâchée, car je
„ craignois qu'elle ne fût inquiète; point du tout,
„ elle a ri, et depuis ce moment elle est extrê-
„ mement gaie.... Eugène! Eugène! ce n'est qu'une
„ folie, je n'en doute pas; mais encore dites-la-
„ moi : que je vous plaigne, ou vous gronde. "

Avec quel empressement j'ai couru chez madame d'Estouteville! J'étois sûr que madame de Rieux étoit contente de ma fidélité à tenir la parole que

je lui avois donnée. Aussi comme elle m'a reçu ! Quelle satisfaction dans ses yeux ! Oh ! comment exprimer cette sorte d'enchantement qui suit le plaisir d'avoir fait quelque chose d'imprévu, d'extraordinaire, pour ce qu'on aime ! Comme elle passoit et repassoit devant moi sans besoin, seulement pour me dire tout bas, *bon Eugène !* mon cœur étoit enivré de joie.

Madame d'Estouteville m'a demandé ce qui m'avoit amené la veille à une heure aussi étrange. J'ai osé l'embrasser pour la première fois : la mère d'Athénaïs étoit devenue la mienne. Je la serrois dans mes bras ; elle s'impatientoit, renouveloit ses questions ; je ne savois que lui répondre, enfin je lui ai dit que je l'ignorois. — „ Comment, vous „ l'ignorez ? et qui avez-vous demandé ? " — „Ah! personne que vous. " — „ Personne que moi n'est „ pas poli ! " — „ Maman ! ma bonne maman, lui „ disois-je en imitant le ton doux et caressant d'A- „ thénaïs ! ne grondez pas, ne parlez même pas ; „ je suis trop heureux." — „ Mais je ne suis point „ votre maman ; je ne suis point contente, et je „ veux vous parler. " — „ Une autre fois, " — a „ dit madame de Rieux si tendrement, si douce- „ ment ! " — „ Non, mes enfants, " a repris madame d'Estouteville, croyant que nous écouterions sa prudence. Mais cette expression, *mes*

enfants, avoit retenti jusqu'au fond de nos cœurs. Nous la répétions avec une joie insensée. Je suis tombé à ses pieds : Athénaïs l'embrassoit pour la remercier, l'embrassoit encore pour l'empêcher de gronder, et madame d'Estouteville a fini par n'avoir pas le courage de troubler notre bonheur. Au milieu de tous nos transports, je me suis rappelé l'heure du dîner de mon père, et les ai quittées aussitôt sans m'arrêter une minute. Oh ! j'avois besoin aussi que mon père fût content.

Dans le courant du jour, je me suis prêté à toutes ses volontés avec empressement. Le soir il m'a proposé de faire des visites ; j'y ai consenti avec plaisir ; par-tout je portois la bienveillance, la satisfaction dont mon cœur étoit rempli. D'ailleurs j'avois un peu l'espoir de revoir madame de Rieux. Mon père ne manque à rien ; et certes, dans nos devoirs de parenté, madame d'Estouteville ne pouvoit pas être oubliée. Mais mon père est aussi un homme d'ordre, et naturellement il arrange ses courses pour que ses chevaux fassent le moins de chemin possible. C'est donc à sa dernière visite qu'il a donné l'ordre d'aller chez madame d'Estouteville.

Quel battement de cœur en arrivant près de la maison de madame de Rieux ! En vérité je m'aime davantage ; la vie m'est plus chère ; j'ai une bien

autre opinion de moi-même depuis que je suis aimé d'elle.

Lorsque nous sommes arrivés chez la maréchale, Athénaïs faisoit de la musique. Après les premiers compliments d'usage, mon père l'a priée de lui permettre de l'entendre. Je me suis rappelé le jour où elle m'avoit si sèchement refusé de chanter; je me suis approché de sa harpe. — „ Accordez-moi aujourd'hui, lui ai-je dit tout bas, de choisir l'air „ que vous préférez. " — „ Je le veux bien, a-„ t-elle répondu de manière à n'être entendue que „ de moi, si auparavant vous prononcez encore „ le mot d'amitié. " — „ Disons *affection*, chacun „ de nous entendra ce qu'il voudra. " — „ Non, „ amitié rassure mon ame. " — „ Eh bien! amitié. " Aussitôt elle a fait quelques accords et a chanté :

De plaire un jour, sans aimer, j'eus l'envie;
Je ne voulois qu'un simple amusement:
L'amusement devint un sentiment;
Ce sentiment le bonheur de ma vie (*).

Moi, faire le bonheur de sa vie! que j'étois ému! J'osois à peine respirer; il me sembloit que je lais-

(*) Vers de madame la marquise de Boufflers.

serois voir toute ma joie, si je ne parvenois pas à contraindre toutes mes impressions.

Madame d'Estouteville a aperçu le trouble qui nous agitoit, et peut-être pour nous avertir de le dissimuler, elle a dit à Athénaïs : „ Ce couplet est „ d'autant plus joli que vous pourrez chanter alter- „ nativement *bonheur* ou *malheur de ma vie;* la „ mesure du vers s'y trouvera également. " — „Ah! „ pour cela, a répondu madame de Rieux, c'est „ comme la vie elle-même ; malheur ou bonheur, „ la mesure des jours est égale aussi. "

J'ai trouvé qu'elle avoit fort bien répondu, et l'ai approuvée de mes regards. J'étois très-satisfait. Pourquoi chercher à lui inspirer des craintes ? Elle a posé sa harpe avec un peu d'humeur, s'est mise à son ouvrage, et madame d'Estouteville a eu l'air assez mécontent.

Athénaïs avoit pris de l'humeur contre sa grand'-mère ; je ne sais par quelle fatalité j'en ai pris aussitôt contre mon père. Il a parlé de la jeunesse, de son imprévoyance. — „ Combien, disoit-il, les „ jeunes gens, en écoutant leurs parents, évite- „ roient de fautes et de chagrins ! " Il étoit évident qu'il avoit aperçu la petite fâcherie de madame de Rieux, et se plaisoit à le lui faire sentir. Que de belles choses il nous a dites sur la modération, la circonspection, la raison ! Pendant qu'il parloit,

je ne pouvois m'empêcher de sourire à ce vain espoir d'une sagesse prématurée. Il répétoit que l'expérience des pères étoit perdue pour les enfants; et je trouvois, moi, qu'elle étoit également perdue pour les pères. Aussi ai-je dit à madame d'Estouteville : — „ Mon excellent père désire que ma „ barbe pousse blanche. " Il m'a regardé avec assez d'indulgence, et n'a pas eu l'air de trouver que j'eusse grand tort. Athénaïs, à son tour, m'a témoigné, par un petit signe, combien elle étoit satisfaite que je n'eusse rien laissé à dire à mon père.

Que nous sommes heureux! pas un sentiment qui ne soit partagé; pas un mot qui ne soit entendu; pas un regard, pas un mouvement qui nous échappe. Que nous sommes heureux!

CHAPITRE XXVII.

J'AI osé dire que j'étois heureux..... Ah ! que ma situation est changée ! Il y a déjà long-temps que je n'ai écrit. Je crains d'envisager l'incertitude de mes espérances ; car si j'en conserve, c'est parceque je m'attache à tout ce qui peut m'aveugler.

Accablé de véritables chagrins, je suis encore environné de mille petites contrariétés. Mon père voudroit toujours disposer de mon temps, ou du moins en connoître l'emploi. Nous ne sommes plus ensemble comme nous étions avant son départ. Ces trois mois, où j'ai joui d'une liberté entière, m'ont peut-être trop dégagé de l'assujettissement de l'enfance, des entraves de la jeunesse.

Nous avons chacun du chemin à faire pour nous rapprocher ; lui, pour se persuader que j'ai acquis le droit d'avoir une volonté, d'arranger ma vie d'après l'honneur, mais suivant mes goûts ; moi, pour me rappeler qu'il y a si peu de temps que mon père disposoit encore de tout mon être. Vraisemblablement cette déférence se seroit prolongée,

sans même se faire sentir, s'il fût resté près de moi ; mais son absence a tout changé.

Si du moins je le retrouvois dans un lieu inconnu avec une société nouvelle, nous pourrions nous refaire une vie commune ; mais il revient et me trouve avec des liaisons établies, un sentiment qui l'inquiète ; et ce sentiment s'est emparé de toute mon ame. Si j'ai l'air gai, il craint que je ne sois séduit par un bonheur qu'il n'approuve pas ; si je lui parois triste, il s'afflige, et ses yeux semblent m'accuser d'ingratitude.

Plus d'harmonie entre nous : cependant au milieu de tant d'intérêts contraires, de sentiments opposés, je tâcherai de rester le même. Mon père n'aura jamais un seul reproche à me faire. Madame d'Estouteville trouvera en moi un ami attentif, jusqu'au jour où je pourrai lui présenter un fils respectueux ; et mon amie, ma bien aimée Athénaïs, occupera sans cesse mes pensées, remplira mon cœur, partagera mes chagrins.

Mon père met tout son esprit à m'éloigner de madame d'Estouteville ; moi, j'emploie tout le mien à me rapprocher de madame de Rieux ; voilà notre constante occupation.

Chez lui, à la campagne, dans ma première jeunesse, il m'accordoit beaucoup plus de liberté qu'il ne voudroit m'en laisser aujourd'hui ; cela me

paroît un peu injuste ; mais c'est mon père ; et ma volonté la plus absolue, mon serment de toutes les heures, est de le rendre heureux.

Quelquefois j'admire les motifs qu'il invente pour me retenir près de lui. J'aperçois trop qu'il croit avoir gagné le temps que je ne donne pas à madame de Rieux. — Un jour il prend toute ma matinée pour me soumettre l'arrangement de sa fortune, lui, *trop certain* pour jamais consulter. — Une autre fois, ce sont ses opinions politiques dont il m'entretient ; dans d'autres instants, ses principes qu'il me déclare. — Je l'écoute avec respect, attachement, reconnoissance ; mais à part moi, je réponds à toutes ses conversations : „Mon père, „ je la verrai une heure, et vous consacrerai ma „ vie. "

Cependant je commence à m'apercevoir qu'on peut vivre parmi les indifférents avec des sentiments opposés, mais que dans les relations intimes ils reviennent trop souvent. Mon père ne me parle plus sans projet ; je le vois venir, le devine, et pourrois presque lui répondre avant qu'il m'ait rien dit.

D'abord, jamais il ne manque de me faire sentir indirectement tout ce qui dans la société a quelque rapport à l'état de mon ame. Je ne vais plus au spectacle que je ne rencontre ses yeux, lorsqu'il y a un mot applicable à notre situation. Il parle peu, mais

notre vie est remplie de *sous-entendus* trop faciles à comprendre. Enfin je suis tourmenté, malheureux, et depuis trois semaines je ne saurois écrire. D'ailleurs pourquoi écrirois-je? pour me plaindre de mon père? mon cœur lui rend plus de justice. Je sais qu'il ne veut que mon bonheur : il est vrai qu'il l'arrange mal; n'importe, je tâcherai de ne pas me tromper sur le sien.

Qu'aurois-je a dire sur madame de Rieux? Le plus souvent content, satisfait, enivré de joie, je suis près d'elle gai jusqu'à la folie; d'autres fois elle se fâche, m'afflige; mais son humeur, ses reproches ne portent jamais que sur le peu de temps que je passe avec elle : aussi lors même qu'elle me tourmente, je lui sais gré du sentiment qui l'aigrit.

Ne lui arrive-t-il pas quelquefois de prétendre douter de mon affection, de m'assurer qu'elle veut m'oublier? Ce qui me console, c'est qu'au milieu de nos plus grands débats, s'il arrive un tiers qui nous empêche de nous raccommoder, au moins nous trouvons bien le moyen de ne pas nous séparer, sans savoir quand nous nous reverrons.

L'autre soir, au milieu d'une de mes plus grandes colères, elle m'a fait rire malgré moi. — Il vint du monde; elle ne pouvoit me parler, et d'ailleurs elle ne l'auroit peut-être pas voulu; car lorsque nos regards se rencontroient, c'étoit à qui détourneroit

plus tôt les yeux. Cependant, comme je m'en allois, tout à coup elle se lève, prétend que la pendule va mal, et vite, vite, se met à tourner les aiguilles jusqu'à ce qu'elles arrivent à minuit, alors elle me demande : „ Monsieur Eugène, quelle heure est-il „ exactement ? " — Je le lui dis, sans pouvoir conserver ni sérieux, ni rancune ; elle se remit à tourner ses aiguilles, et, comme nous, la pauvre pendule revint où elle en étoit. Le lendemain je fus exact à midi.

CHAPITRE XXVIII.

Est-il possible que j'aie aussi des jours d'humeur, d'exigence ? Hier au soir j'ai été tout-à-fait injuste, et combien Athénaïs a été bonne.

Mon père m'ayant retenu tout le jour, je n'ai pu lui échapper qu'à neuf heures. En arrivant chez madame de Rieux, il m'a été facile de voir qu'elle avoit pleuré ; ses larmes m'ont bouleversé : que j'étois ému, tremblant, avant d'en savoir le motif! — „ J'ai passé ma journée à prendre pitié de moi-„ même, m'a-t-elle dit. Eugène, ne demander „ qu'une heure et ne pas l'obtenir! " Je trouvai qu'elle avoit raison d'être mécontente ; je me révoltai contre l'exigence de mon père : ma colère autorisa la sienne. Elle blâmoit son injustice, regrettoit son retour ; l'amertume de ses reproches me rappela à mes devoirs. J'avois secoué ma chaîne, mais j'étois loin de vouloir la briser ; je suppliai madame de Rieux de s'exprimer avec plus de bonté. Inquiet sur ses sentiments, je craignois pour les miens ; et cette crainte rendoit à mon père toute sa puissance.

Madame de Rieux, appuyée sur une table, couvroit son visage de ses mains pour m'empêcher de voir ses larmes : je la conjurai de me regarder, elle ne le vouloit pas ; alors je tâchai de lui faire comprendre toutes les anxiétés de mon ame. Avec quelle tendresse je cherchois à revenir sur mes expressions, à les expliquer pour les adoucir! „Mon „ amie, lui disois-je, lorsque, moi, je m'oublie „ jusqu'à me plaindre de mon père, je sais com- „ bien, au fond de mon cœur, je le respecte, le „ chéris ; mais vous, si vous vous permettez un „ seul mot contre lui, j'imaginerai qu'il n'exprime „ qu'une partie de vos sentiments. Qui sait si par „ degrés vous ne m'accoutumeriez pas à entendre „ parler de mon père avec légèreté ? Enfin je me „ croirois plus coupable de vous écouter que de „ me plaindre, et vos pensées même viendroient „ me troubler. " — Elle ne me répondit pas : résolue à ne point me regarder, je ne voyois pas ses larmes, mais j'entendois sa douleur ; elle me déchiroit. Je parvins à détacher ses mains ; elle détournoit la tête, fermoit les yeux pour ne pas me voir. Désolé, désespéré : — „ Ma chère Athénaïs, „ m'écriai-je, voulez-vous que je vous redoute, „ que je ne vous cherche pas dans mes peines ? ou „ que plus sûr de mon amie que de moi-même, je „ trouve en elle une conscience pour m'avertir,

„ un cœur pour me consoler ? “ — Ah ! s'écria-
„ t-elle, j'ai eu tort. Oui, vous m'aimerez toujours,
„ car je respecterai toujours votre père ; mais à qui
„ demanderai-je la promesse de n'être pas trop
„ malheureuse ? “ — Ce fut moi qui le lui jurai, moi qui aimerois mieux mourir que de l'affliger.

Je l'ai suppliée de permettre qu'on fît des démarches pour annuler son mariage ; mais loin d'y consentir, c'est elle qui les arrête. Monsieur de Rieux prétend accuser son oncle d'avoir forcé sa volonté : madame d'Estouteville répète sans cesse qu'alors il seroit facile de rompre cette union ; madame de Rieux seule veut la conserver. — „ Eu-
„ gène, me disoit-elle, jusqu'à ce que votre père
„ me connoisse assez pour revenir de ses préven-
„ tions, laissons subsister l'ombre du lien qui m'en-
„ gage. Tant qu'il me croit mariée, si vos senti-
„ ments l'inquiètent, il n'en craint pas la durée.
„ Cette situation incertaine est comme un trans-
„ parent qui lui affoiblit notre amour et nous cache
„ peut-être une partie de sa haine : mais s'il me
„ savoit libre, et qu'il vous refusât son consente-
„ ment, j'en mourrois de douleur. “ — Je voulus insister ; elle me conjura de la croire, d'attendre quelque temps. — „ J'ai bien observé votre père
„ quand il regarde la maréchale ; ses yeux ont en-
„ core l'expression de la colère. Il est tranquille,

„ parcequ'il se persuade qu'il vous éloignera de „ nous ; moi, je suis heureuse, parceque j'espère „ parvenir à lui inspirer plus de bienveillance : „ attendons.... notre affection est inaltérable, et „ notre cœur assez pur pour être rempli de résignation et d'espérance. " — Je me soumis à ses désirs, j'acquiesçai à ce délai : la pensée que peut-être la douceur d'Athénaïs ramènera mon père put seule me le faire supporter. Cependant je me promis de déclarer hautement mon estime pour madame d'Estouteville, mon attachement pour madame de Rieux.

Demain je dois le laisser seul et aller dîner avec elles. Ce premier pas m'inquiète ; mais il faut bien que mon père connoisse mes sentiments et prévoie mes résolutions.

CHAPITRE XXIX.

Je passai hier la matinée avec mon père, cependant sans oser lui parler de l'engagement que j'avois contracté ; non que je ne fusse décidé à le remplir, mais parceque je craignois de le fâcher. Quand j'allai m'habiller, je n'avois encore rien dit. En descendant pour prendre congé de mon père, son valet de chambre m'apprit qu'il étoit avec du monde. Je le chargeai de l'avertir que je dînois dehors, et partis tout joyeux de m'être ainsi émancipé. Plusieurs fois j'avois observé que pour ces petites sujétions de la vie, le premier jour où l'on y manque est le seul qui soit orageux.

Madame d'Estouteville me reçut à merveille ; Athénaïs étoit dans une satisfaction qu'elle pouvoit à peine contenir. Quand elle est heureuse, personne ne sait comme elle vous donner le sentiment que vous contribuez à son bonheur. Qu'elle étoit jolie ! Il y avoit beaucoup de monde. Au milieu de ce grand cercle, où je gardois la réserve qui convient à mon âge, je remarquai tous les soins qu'elle avoit pris pour ajouter au plaisir de nous voir.

Rien n'avoit été oublié ; mais aussi rien ne m'échappa.

Elle avoit une petite robe rose que je m'étois avisé de louer un jour où, comme de vrais enfants, nous nous étions brouillés et raccommodés sans savoir pourquoi. Elle tenoit ses gants pour me faire voir une bague que je portois la première fois que je l'ai vue, et que depuis elle m'a demandée, uniquement parcequ'elle pensoit que j'y attachois du prix. Dans différentes occasions je lui ai donné deux ou trois colliers de perles, quelques chaînes, rapportés de mes voyages ; elle les avoit tous réunis à son cou. Cette bizarre parure avoit surpris madame d'Estouteville, et fait rire tout ce qui étoit présent. Madame de Rieux en rioit aussi, mais prétendoit vouloir amener une mode nouvelle.

Que de douces émotions inaperçues par ce cercle imposant ! La première fois que nos yeux se rencontrèrent, elle toucha sa robe, regarda sa bague, puis passa ses doigts à travers ses colliers. Je devinois ses pensées, et me disois : l'amour seul donne du prix à ces circonstances fugitives et légères ; il les grave à notre insçu dans le souvenir ; et elles y restent inconnues, oubliées, jusqu'à l'instant où le cœur se les rappelle pour devenir encore des preuves d'amour.

A dîner, j'eus quelque mérite à me rappeler

qu'il convenoit à ma jeunesse d'aller prendre la plus mauvaise place : et, à mon grand regret, je fus bien loin d'Athénaïs ; mais, avec un sérieux inaltérable, je lui faisois passer, comme si elle l'avoit demandé, tout ce qu'elle préféroit. J'ajoutois, au plaisir de la prévenir, celui de la saluer avec un profond respect, et d'en être remercié par un doux regard.

Amour! amour ! je te remercie pour tout le bonheur dont mon cœur apprend à jouir. Mes projets étoient remplis de souvenirs, mes souvenirs brillants d'espérances.

Tous les jours, après dîner, madame de Rieux se met à travailler sur un métier si grand qu'elle est obligée de se tenir un peu à l'écart. Avant le retour de mon père, dès que madame d'Estouteville étoit à son whist, j'approchois peu à peu de ce bienheureux métier, et m'asseyois près de madame de Rieux. Nous finissions par être si parfaitement à nous-mêmes, si isolés au milieu du monde, que ces moments avoient un charme inexprimable. Hier j'avois repris ma place accoutumée : j'étois charmé du bonheur de la voir, de me dire que j'en étois aimé, que je lui consacrerois ma vie. Heureux lorsqu'elle m'écoutoit ; heureux lorsqu'elle évitoit mes regards, je l'aimois de respecter les convenances, je l'adorois de les oublier pour moi.

Tout à coup les portes s'ouvrent, et on annonce mon père. Le premier objet qui dut le frapper fut madame de Rieux, entourée pour mieux voir son ouvrage ; mais aussi par-là mieux éclairée, et moi assis près d'elle. Nul autre ne pouvoit s'en être approché, car il n'y avoit à côté de son métier que le fauteuil que j'occupois.

Dès que mon père parut, je fis l'étourderie d'aller au-devant de lui, comme s'il m'étoit permis de faire les honneurs de cette maison ; puis, au lieu de retourner auprès de madame de Rieux, j'allai me placer devant la cheminée. Madame d'Estouteville en parut offensée ; Athénaïs me le reprocha par un regard.

Mon père s'assit : il étoit extrêmement sérieux. Après deux ou trois phrases insignifiantes, il dit à madame d'Estouteville qu'il comptoit partir pour ses terres à la fin de la semaine, et y passer six mois. Il ne m'en avoit pas encore parlé. Je trouvai quelque chose de cruel à m'annoncer ce départ devant du monde, sans m'avertir, sans me donner le temps d'y préparer Athénaïs.... Ah ! si mon père s'étoit seulement donné le temps de la connoître, de l'apprécier, je suis convaincu qu'il l'auroit aimée, et lui auroit confié mon bonheur sans inquiétude.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Athé-

naïs comme pour moi. Sa contenance changea : trop émue, trop agitée, ne pouvant se contraindre, elle laissa son ouvrage pour quitter la chambre. Comme elle la traversoit, je m'approchai d'elle, lui ouvris la porte, et n'eus que le temps de lui dire tout bas : — „ Si vous vouliez, nous nous verrions „ tous les jours. " Dès qu'elle fut sortie, j'allai me cacher derrière le cercle. Là, je ne voyois plus, ne sentois plus ; je ne puis dire ce que j'éprouvois. Six mois sans se revoir ! impossible ! Laisser mon père partir seul ! l'abandonner dans cette terre où il m'a élevé ! lui paroître ingrat ! Il vaudroit mieux mourir.

Cependant il n'y avoit devant mes yeux, dans mon cœur, qu'Athénaïs pâle, traversant cette chambre en se traînant à peine. Aussi, au premier bruit, à la première personne qui vint, je m'échappai, et montai chez madame de Rieux. — „ Ah ! Eugène, me dit-elle, les torts sont toujours „ punis. Un vain orgueil m'a fait désirer que votre „ père me regrettât : j'ai voulu être aimée de vous ; „ et c'est moi qui aime ! moi, qui serai malheu- „ reuse. " Avec quelle tendresse je la rassurai sur mes sentiments, mais en lui avouant que j'accompagnerois mon père ! — „ Cédez au désir de „ madame d'Estouteville ; faites annuler votre „ mariage : alors j'aurai le droit de demander à

„ mon père de vous recevoir comme sa fille, „ comme ma femme ; enfin, de mettre au bon- „ heur de vivre avec vous la condition de le „ suivre dans ses terres. " Elle s'y refusoit encore ; mais ce n'étoit plus cette ferme résolution de la veille : la certitude d'être six mois séparés la laissoit sans force pour refuser le seul moyen de nous voir. Aussi, après avoir hésité quelques instants, elle me permit d'engager la maréchale à commencer les démarches nécessaires pour lui rendre sa liberté. Cet aveu dissipa toutes mes craintes ; et, forcés de prévoir quelques peines, au moins nous ne craignions plus de malheurs.

Madame d'Estouteville vint nous rejoindre. Elle me gronda d'avoir suivi sa petite-fille ; elle la réprimanda de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle-même. Je lui demandai d'approuver notre union : elle nous écoutoit comme des enfants qui se bercent d'espérances trompeuses.

Alors, à genoux aux pieds d'Athénaïs, et, avec la gravité, la solennité que j'aurois mise devant les autels, je lui dis : — „ Il m'est impossible de dé- „ terminer l'instant où mon père consentira à notre „ mariage ; mais j'ai le droit de vous jurer que ja- „ mais ni mon cœur, ni ma main, ni mon nom „ n'appartiendront à une autre femme, et que je „ suis à vous pour toujours. Sachez, dis-je à ma-

„ dame d'Estouteville, que lorsque j'apprendrai à „ mon père qu'Athénaïs a reçu ma promesse, mon „ serment, peut-être en sera-t-il affligé jusqu'a ce „ qu'il la connoisse davantage ; mais lui-même ne „ supporteroit pas l'idée d'un fils parjure ; il pré- „ fère mon honneur à ma vie. " — Ce n'est pas „ assez, répondit madame d'Estouteville ; les rap- „ ports de naissance, les avantages de fortune ne „ suffisent pas. Il faut que ma petite-fille soit reçue „ de votre père, comme pouvant contribuer à la „ gloire et au bonheur de sa maison. " — Je me relevai sans lui répondre, pris Athénaïs dans mes bras, et devant sa mère je lui répétois encore *à vous pour toujours.* — Elle me demanda si je la verrois le lendemain. Dans cet instant où il étoit question de toute la durée de la vie, combien mon cœur lui sut gré d'attacher la même importance au plaisir de nous voir un moment ! Je ne pouvois me séparer d'Athénaïs ; elle étoit devenue la compagne de toutes mes heures, celle dont l'image se mêloit à toutes mes idées d'avenir, à toutes mes espérances de bonheur ; et seul, en la quittant, je renouvelois le serment d'amour pour la vie.

CHAPITRE XXX.

En revenant chez mon père j'éprouvois une tranquillité, une force d'ame qui m'étoit inconnue. Sûr de mon respect pour lui, de mon affection pour elle, je me croyois à l'abri de tout reproche, supérieur à toutes les injustices. Ils pouvoient m'affliger sans que je leur donnasse le droit de se plaindre. Décidé à me sacrifier à leur bonheur, je n'aurois pas permis à madame de Rieux de me demander un seul des instants que je devois consacrer à mon père; et assurément je ne lui sacrifierois pas non plus mes sentiments pour elle.

Il se promena assez long-temps dans sa chambre sans me parler; enfin il me dit : „ Quoique je „ n'aime point madame d'Estouteville, je crois de- „ voir, en honnête homme, vous avertir qu'au- „ jourd'hui votre humeur a compromis madame de „ Rieux. " — „ Je n'ai pu me défendre d'un mo- „ ment de surprise, que votre bonté auroit pu m'é- „ viter. " — „ De mon temps les surprises, la „ passion même, n'étoient pas reçues comme ex- „ cuses pour une indiscrétion. " — „ Il me semble,

„ mon père, que vous auriez pu me préparer à ce „ voyage. " — „ Ce n'est pas vous que j'ai voulu „ y préparer ; ce sont les personnes chez lesquelles „ je vous trouvois. " —

„ Mon père, depuis quatre mois je vois tous „ les jours madame de Rieux ; il n'est pas une de „ ses actions que je ne connoisse et n'aie ap- „ prouvée, pas un de ses sentiments qui ne me „ promette du bonheur. Voici la lettre qu'elle „ m'a écrite la veille de votre arrivée ; lisez-la, „ mais sachez que depuis, il n'est pas de jour où „ nous n'ayons renouvelé l'engagement de vous „ rendre heureux. " — „ Grand dieu ! s'écria-t-il, „ madame de Rieux seroit-elle libre ? Ah ! si je „ ne l'avois pas su mariée, jamais vous n'auriez „ été chez madame d'Estouteville." — „Mon père, „ Athénaïs n'est plus libre, elle a promis d'être à „ moi. " — „ Hé bien ! moi je promets que ja- „ mais.... " — Je pris ses mains dans les miennes. „ Mon père, m'écriai-je, ne promettez rien, mon „ serment a précédé le vôtre ; il est irrévocable."— „ Imprudent ! connoissez-vous les raisons invin- „ cibles qui m'éloignent de cette famille ? " — „ Vous n'avez pas voulu me les dire, lorsqu'elles „ pouvoient prévenir mon cœur et l'empêcher de „ se donner.... Malgré cet éloignement, vous ne „ m'en avez pas moins conduit chez madame d'Es-

„ touteville ; j'y ai vu madame de Rieux, et pou-
„ vois-je la voir sans l'aimer ? .... Mon père, je
„ me suis lié par tous les serments qui engagent
„ l'honneur ; j'ai promis le bonheur d'Athénaïs,
„ mais je vous confie le mien. " — „ Hé ! que
„ puis-je faire pour le vôtre, quand vous vous êtes
„ engagé sans mon aveu ? " — „ Il est vrai, j'ai
„ promis mon cœur et ma main, mais aussi j'ai
„ juré d'attendre votre consentement. " — „ Tant
„ que j'existerai je ne permettrai pas.... " — Un cri affreux s'échappa de mon ame ; il effraya mon père, et, grace au ciel, suspendit l'arrêt qu'il alloit prononcer. — „ Mon père, n'attachez jamais l'époque
„ d'un bonheur pour moi, au moment de vous
„ perdre. Usez de votre pouvoir, abusez-en même,
„ je n'en souhaiterai pas moins la durée de votre
„ existence ; mais vous pouvez me faire haïr la vie."

Mon père paroissoit désespéré. — „ Allez, mon
„ fils, me dit-il, demain vous connoîtrez, vous
„ jugerez votre père. " — „ Je voulois rester, il
„ me fit signe de m'éloigner, et je le quittai plus
„ malheureux qu'il n'étoit lui-même.

Quelle nuit j'ai passé ! Ce matin, accablé de fatigue, je m'étois assoupi, un bruit de voiture m'a réveillé ; j'ai sonné, et l'on m'a dit que mon père venoit de partir pour sa terre en me laissant la lettre suivante :

CHAPITRE XXXI.

Lettre du comte de Rothelin à son fils.

„ J'avois résolu, mon fils, de ne jamais vous parler de mes peines; mais je vois que même nos enfants interprètent défaborablement notre conduite, dès qu'elle sort des routes communes, et que le motif leur en est inconnu.

„ Je veux bien aujourd'hui vous rendre compte des raisons qui m'ont déterminé, et ensuite je vous permets d'opter entre vos nouveaux amis et moi.

„ J'ai été élevé par un père qui avoit toute la sévérité des anciennes mœurs. Le respect qu'il nous inspiroit à tous étoit tel qu'un de ses regards suffisoit pour tout mouvoir ou tout suspendre dans sa maison. Sa volonté suprême, immuable, me paroissoit le droit naturel du chef de sa famille; la soumission de ma mère, l'état convenable d'une épouse.

„ Mon père ayant éprouvé une injustice avoit quitté la cour encore jeune, et s'étoit retiré dans ses terres. Là, sans rien regretter, sans rien vouloir, sans jamais se plaindre, il avoit acquis l'importance et l'autorité dont jouissoient autrefois les seigneurs suzerains. Juste, loyal, généreux, vraiment noble; son château étoit le rendez-vous de toute la province. Il étoit l'appui du pauvre, le conseil du riche, et son estime étoit un bien nécessaire à tous les cœurs vertueux.

„ Il m'avoit fait entrer dans l'état militaire à seize ans; grièvement blessé dès ma première campagne, ma santé affoiblie me força de quitter le service: je me fixai près de lui. Ses vertus, ses préceptes me donnèrent cette austérité de caractère qui m'inspire pour la foiblesse presque autant de mépris que les autres hommes en ont pour les fautes.

„ Je venois d'avoir vingt-cinq ans lorsque mon père mourut. Il me recommanda de me marier; mais de ne point épouser une femme dont je serois amoureux, parcequ'elle me subjugueroit, au moins pendant ce temps de passion, et qu'ensuite elle ne pourroit revenir sans débats à la déférence, qui n'est que l'ordre dans le mariage.

„ Il me conseilla de ne point épouser une femme riche, parceque la fortune immense qu'il me laissoit ne m'en donnoit pas le besoin, et que peut-

être les avantages qu'elle me devroit lui inspireroient de la reconnoissance.

„ Il m'ordonna de la choisir dans ces familles dont le nom historique réveille de grands souvenirs : — car, me disoit-il, si ses parents n'ont point conservé les nobles vertus de leurs ancêtres, au moins par orgueil elle entretiendra ses enfants de leurs hauts faits d'armes, de leurs sentiments généreux ; et la grandeur qui vient des belles actions élèvera leur jeune courage. Puissent-ils savoir dès le berceau que les vertus ordinaires ne sont pas le but, mais le commencement de leur carrière ! —

„ La succession de mon père me força de venir à Paris. J'allai voir madame d'Estouteville. Sa maison étoit alors, comme elle l'est aujourd'hui, une sorte de tribunal ou tout ce qui prétendoit à quelque distinction se croyoit obligé de comparoître. Je m'aperçus trop tard que tous les sentiments vrais et simples n'existoient plus chez madame d'Estouteville, et que tout ce qui est convention étoit devenu pour elle une seconde nature.

„ Le maréchal d'Estouteville, presque aussi ambitieux que sa femme, avoit encore plus d'orgueil. Parlant à peine, saluant à demi, tenant tout à distance, on disoit de lui que sa lunette ne regardoit les hommes que par le côté qui éloigne : ses enfants, sa femme même ne l'ont jamais approché

sans crainte. Malgré cet insupportable orgueil, monsieur d'Estouteville étoit cependant fort considéré ; une réserve impénétrable le rendoit d'une société sûre. Sa taille, plus élevée que celle des hommes ordinaires, donnoit à son regard dédaigneux une sorte de naturel : il étoit comme obligé de n'apercevoir qu'au-dessous de lui.

„ Le fils aîné de monsieur d'Estouteville devoit hériter de toute sa fortune ; le second, déjà chevalier de Malte, avoit prononcé ses vœux et possédoit de riches commanderies : l'un et l'autre se trouvoient à leurs régiments lorsque j'arrivai à Paris.

„ Mademoiselle d'Estouteville étoit chanoinesse. Son père prétendoit la faire nommer abbesse de Remiremont ; non qu'il désirât sacrifier sa fille, non qu'il n'eût pu choisir pour elle entre les partis les plus considérables ; mais parcequ'il vouloit qu'elle eût, et surtout qu'un autre n'eût pas cette place, la première de tous les chapitres nobles.

„ La sœur de monsieur d'Estouteville avoit épousé le comte d'Estaing ; elle étoit morte jeune en accouchant d'une fille : avant de mourir elle avoit confié cette enfant à madame d'Estouteville. Des circonstances malheureuses ayant dérangé la fortune de monsieur d'Estaing, il s'étoit remarié pour la rétablir, avoit eu un fils, et en mourant, il y a peu d'années, il n'avoit pensé à mademoiselle

d'Estaing que pour la recommander aux bontés du maréchal.

„ Lorsque je fus présenté à madame d'Estouteville, sa fille étoit avec elle : grande, belle, ayant cet air digne et noble qui semble annoncer toutes les vertus ; mais Sophie à dix-huit ans avoit déjà un regard sur le monde, et se croyoit le droit de comparer, de juger, d'avoir une opinion.

„ Près d'elle étoit mademoiselle d'Estaing; je la savois sans fortune : on la disoit malheureuse chez son oncle. En la voyant je me rappelai les conseils de mon père ; je ne pouvois même les éloigner de mon esprit ; ils me poursuivoient malgré moi, et tous les mouvements d'Amélie attiroient mon attention.

„ Elle avoit une douceur et une grace particulières : sa figure, extrêmement blanche, mais un peu pâle, offroit quelque chose de si pur, de si transparent, que la moindre agitation la coloroit. Elle venoit d'avoir seize ans ; son air étoit sensible, mais craintif ; son regard baissé, sa voix douce, presque incertaine, ses pas légers, sa démarche timide, enfin il sembloit qu'elle n'avanceroit dans la vie qu'en tremblant.

„ Je ne doutois pas qu'Amélie ne fût la femme que mon père auroit préférée ; mais je me demandois si elle ne m'avoit point paru trop séduisante ?

Sa timidité me rassura ; un sentiment secret me disoit que ces yeux n'auroient jamais de colère, que cette voix ne s'élèveroit jamais jusqu'à la plainte.

„ Je fus quinze jours sans retourner chez madame d'Estouteville. Pendant ce temps je cherchois tous ceux qui fréquentoient sa maison. Je parlois d'abord de Sophie : on la louoit généralement ; mais on s'accordoit à lui trouver ces qualités brillantes, prononcées, qui jettent trop d'éclat sur la vie, et ne laissent pas sentir assez le besoin d'un soutien.

„ Pour Amélie, on ne la louoit pas, mais on l'aimoit. Oui, mon fils, tout le monde l'aimoit. Les religieuses parloient de sa piété ; ses parents, de sa soumission ; ses jeunes compagnes, de sa douceur ; le pauvre, de sa bienfaisance. Ce qui me touchoit encore, c'est qu'on ne louoit Amélie que relativement à soi, parcequ'elle-même étoit toujours occupée des autres.

„ Après avoir pris toutes les informations que je pus imaginer, et m'être convaincu que je trouverois dans Amélie l'épouse attentive, exemplaire, sans laquelle je ne pouvois être heureux, je retournai chez madame d'Estouteville, et lui demandai un rendez-vous pour le lendemain. Il étoit connu que c'étoit par elle seule que l'on arrivoit à monsieur d'Estouteville.

„ Une fois décidé à épouser Amélie, je ne vou-

lois ni la laisser un jour de plus chez son oncle, ni donner à l'amour le temps de me subjuguer.

„ Je ne peux rendre l'espèce de chagrin que j'aperçus dans les yeux de madame d'Estouteville, lorsque je lui demandai sa nièce en mariage. — „ Amélie!" s'écria-t-elle d'un air surpris et affligé." „ Mademoiselle, d'Estaing," repris-je en baissant „ les yeux. — „ Mais vous avez, je crois, quatre „ ou cinq cent mille livres de rente?" — „A peu „ près, madame." — „ J'aurois pensé que, pou„ vant choisir dans toute la France, vous auriez „ cherché des avantages plus considérables." — J'imaginai qu'elle regrettoit ma fortune pour sa fille, et m'empressai de l'assurer que jamais je n'épouserois une femme qui auroit d'autres avantages que ceux qu'elle tiendroit de moi. — „ C'est un „ goût louable autant que rare, reprit-elle. Cepen„ dant je crois ma délicatesse obligée à vous rap„ peler qu'Amélie n'a aucune fortune." — „ Je le „ sais, madame." — „ Vous êtes donc bien dé„ cidé à vous marier?" — „ Assurément, et je „ ne conçois pas que madame la maréchale puisse „ douter d'une résolution dont je prends la liberté „ de lui parler." Elle me regarda d'un air étonné.. puis elle reprit: — „ Je devrois peut-être borner „ là mes réflexions; cependant je vais vous parler „ avec une franchise dont votre caractère m'assure

„ que je ne puis jamais me repentir.... Monsieur
„ d'Estouteville veut que ma fille soit chanoinesse ;
„ et je désire la marier ; il veut qu'Amélie se fasse
„ religieuse : l'austérité du cloître, cette séparation
„ du monde et de sa famille me paroissent
„ une première mort à laquelle je ne puis consentir.
„ C'est donc Amélie que je désirerois voir chanoi-
„ nesse. Du moins elle conserveroit sa liberté,
„ pourroit vivre chez moi ; et, destinée à n'éprou-
„ ver que des affections douces, peut-être se
„ trouveroit-elle heureuse. " — „ Mais, madame,
„ pourquoi ne pas chercher à établir en même
„ temps mademoiselle d'Estouteville et mademoi-
„ selle d'Estaing ? — „ Vous nous connoissez bien
„ peu, reprit-elle avec un sourire plein d'amer-
„ tume ! faire revenir monsieur d'Estouteville sur
„ une de ses volontés, me paroît déjà une entre-
„ prise assez chimérique ; jugez si en même temps
„ j'essaierai de le faire changer de résolution sur le
„ sort de mes deux filles ; car je regarde Amélie
„ comme ma fille. — Après un assez long silence
que je n'avois pas envie de rompre, elle ajouta : —
„ Sophie est l'aînée, il est juste que d'abord je m'oc-
„ cupe d'elle. J'ai en vue un mariage considérable,
„ et qui lui convient sous tous les rapports. Amélie
„ n'a que seize ans ; son caractère se formera, et
„ lorsqu'elle aura dix-huit ans, je penserai à l'éta-

„ blir. " — Je me sentois indigné de voir Amélie sacrifiée au désir de marier Sophie; aussi répondis-je à madame d'Estouteville : „ Je vous parlerai, „ madame, avec une égale franchise : la dernière „ volonté de mon père m'engage en quelque sorte à „ me marier cette année même. J'oserai donc vous „ supplier de présenter ma demande à monsieur le „ maréchal. " — „ Je n'ai pas le droit de vous re„ fuser, me dit-elle sèchement; mais souvenez„ vous que j'aurois voulu éloigner l'instant où il „ prononcera sur le sort de Sophie et d'Amélie. " Elle s'arrêta, comme si elle s'attendoit encore à me voir revenir au plan qu'elle s'étoit fait. Voyant que je persistois, elle ajouta : „ Dès aujourd'hui, je „ ferai part à monsieur d'Estouteville de vos inten„ tions; demain, à pareille heure, je vous don„ nerai sa réponse. "

Le lendemain, je me rendis chez la maréchale : „ Monsieur d'Estouteville consent à vous donner „ sa nièce, me dit-elle avec une froideur marquée; „ mais Amélie craint comme moi que vous ne re„ grettiez un jour de lui avoir fait de trop grands „ sacrifices, et voici une lettre qu'elle a voulu vous „ écrire. " — „ Pourquoi n'a-t-elle pas daigné me „ parler ? " — „ Parceque monsieur d'Estouteville „ s'y est opposé. Lorsque ce mariage sera certain; „ quand les articles seront signés, il permettra que

„ vous revoyez sa nièce : jusque-là, elle est retour-
„ née à son couvent avec ma fille, qui a désiré
„ l'accompagner. "

„ L'air, le ton de madame d'Estouteville étoient bien changés. Depuis l'instant où je la priai de demander pour moi la main d'Amélie, elle ne me regarda plus qu'avec une humeur qu'il lui étoit impossible de maîtriser.

„ Je la croyois blessée de ne m'avoir pas vu penser à sa fille ; de voir marier Amélie la première. Je lui répétai que jamais je n'aurois voulu épouser une femme que le monde crût un grand parti, ou que j'eusse aimée vivement. — " J'espère cepen-
„ dant, répliqua la maréchale, que vous aimez un
„ peu Amélie, puisque vous désirez l'épouser. "—
„ Tout ce qu'on m'a dit de son caractère convient
„ parfaitement au mien. " — „ En effet, reprit-
„ elle avec une émotion qui me surprit, il est im-
„ possible d'avoir un caractère plus doux, plus sen-
„ sible. Amélie se croyoit malheureuse sans se
„ plaindre, elle jouira de la fortune avec modéra-
„ tion ; mais lisez sa lettre. "

„ Elle n'étoit pas cachetée ; la maréchale s'aper-
„ çut que je le remarquai. — „ C'est monsieur
„ d'Estouteville qui a ouvert cette lettre. Sophie
„ nous l'avoit envoyée fermée. En vérité, a-t-il
„ dit, je crois que le mot de mariage tourne la tête

„ aux jeunes filles : aussi, pour toute réponse, il lui „ a fait demander depuis quand elle croyoit que „ sa cousine pût écrire à qui que ce soit sans son aveu. "

Pendant ce temps, je lisois la lettre d'Amélie.— „ Vous trouverez peut-être monsieur d'Estouteville un peu sévère, me dit la maréchale ; mais „ ma fille et ma nièce sont élevées comme je l'ai „ été moi-même, comme on l'étoit autrefois. Mon „ père disoit toujours : pour qu'un mariage soit „ heureux, c'est aux parents seuls à faire le calcul „ des probabilités. "

„ J'appuie sur tous ces détails, mon fils : d'abord ils me sont si présents que je crois entendre encore la voix de madame d'Estouteville ; ensuite parcequ'ils vous expliqueront comment tout le bien qu'on disoit d'Amélie a dû me décider à l'épouser. D'ailleurs, je l'avouerai, la sécheresse, la dureté de ses parents augmentoit mon intérêt pour elle ; leur sévérité n'étoit point le résultat d'un système réfléchi ; mais l'absence de toute affection du cœur.

„ Ces détails vous expliqueront aussi pourquoi je n'ai pu parler à Amélie avant mon mariage. Au surplus cette manière de disposer de ses enfants, sans les consulter, étoit en usage parmi les personnes de notre rang ; ainsi dans tout cela rien ne devoit ni me surprendre, ni m'arrêter.

„ Voici la lettre d'Amélie :

Madame d'Estouteville m'a dit, Monsieur, que vous étiez disposé à unir votre sort au mien ; soumise entièrement à mon oncle, qui a rendu toute justice à vos vertus, je ne m'occupe plus de mon bonheur, mais le vôtre m'inquiète.

Je me suis réservée le droit de vous rappeler que ma fortune est absolument nulle. Destinée au cloître, j'ai peu cultivé les talents qui font réussir dans le monde ; j'en ignore les convenances, les habitudes ; je n'en désirois point les avantages. Je crains même que la retraite, en me laissant plus sensible qu'une autre à toutes les peines de la vie, ne m'ait fait sentir par avance le vide de ses consolations.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru devoir vous dire ; si ces aveux ne vous arrêtent point, ils seront assez présents à mon esprit pour me rappeler toujours ce que je vous devrai.

AMÉLIE.

„ Je demandai à madame d'Estouteville la permission de répondre à sa nièce ; elle y consentit. „ Mais, ajouta-t-elle, je crois devoir vous engager „ à me remettre votre lettre, car monsieur d'Es- „ touteville vous prie de ne pas aller au couvent

„ sans lui. Ma fille est avec Amélie ; il ne veut point, „ m'a-t-il dit, qu'elle ait l'exemple de ces conver- „ sations sentimentales, qui lui rendroient peut- „ être un jour l'obéissance difficile. "

„ Assurément j'étois fort loin de vouloir inspirer des idées romanesques à une jeune personne, et je me soumis à toute la réserve que monsieur d'Estouteville exigeoit.

„ Apportez-moi votre réponse, me dit la maré- „ chale, je la donnerai à ma nièce. Monsieur d'Es- „ touteville vous attend demain au soir pour conve- „ nir des articles ; il a décidé qu'Amélie reviendroit „ ici le jour de la signature du contrat, et que le „ lendemain on célèbreroit votre mariage. "

„ Je vous l'avoue, mon fils, je regrettois de ne point voir Amélie, de ne pas interroger son cœur. Cependant ce sentiment de résignation, d'obéissance, me paroissoit tellement l'état raisonnable d'une jeune personne envers sa famille, que je ne voulois rien disputer à l'autorité du maréchal.

„ Le lendemain j'apportai ma réponse à madame d'Estouteville. J'avois cru devoir y détailler mes opinions, fondées sur des principes invariables. La crainte d'induire Amélie en erreur, ou de la laisser se tromper elle-même, m'avoit engagé à me montrer encore plus austère que je ne comptois l'être après notre union.

„ La maréchale lut ma lettre. „ Écoutez, me dit-„ elle, je veux vous donner une grande marque „ d'intérêt; cette lettre est très-propre à effaroucher „ un jeune cœur : j'aime à vous croire de plus „ douces intentions, mais Amélie les ignore. Pour-„ quoi l'effrayer? Hélas! ajouta-t-elle tristement, „ la vie n'est bonne que par les illusions; si à votre „ âge vous n'en éprouvez plus, au moins ne renon-„ cez pas à celles que vous pouvez faire naître. "

„ Madame d'Estouteville avoit raison; cependant l'inquiétude de laisser à Amélie une seule espérance trompeuse me tourmentoit. J'avois mis tant de soins à m'informer de son caractère, que je croyois la connoître mieux qu'elle ne se connoissoit elle-même. Mais moi, qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir, moi, si sévère, n'étois-je pas obligé en honnête homme de la prévenir sur tout ce qui pouvoit lui déplaire?

„ Pendant que j'étois livré à ces pensées, madame d'Estouteville me présenta du papier de l'encre; et avec un air d'autorité assez aimable, elle me dit :- „ Allons, adoucissez vos déclarations *anti-sociales;* „ j'espère que vous m'en remercierez un jour. "— Je lui obéis : mais en écrivant j'étois encore tout occupé de ces principes dont on avoit imbu mon enfance. Si j'avois parlé à Amélie je les eusse peut-être adoucis : ma seconde lettre ne valoit donc guère mieux que la première.

„ Vous voyez, mon fils, que je vous dis le bien comme le mal ; en m'accusant moi-même avec tant de sincérité, je crois acquérir le droit de vous persuader lorsque j'aurai à me plaindre des autres.

„ La maréchale étoit loin d'être contente. Monsieur d'Estouteville parut ; elle lui soumit ma réponse, il l'approuva ; et dès-lors sa femme ne se permit plus une objection.

„ Elle partoit pour le couvent ; je la conduisis jusqu'à sa voiture, assez inquiet de l'impression que ma lettre produiroit sur Amélie : mais si elle en étoit satisfaite, quel triomphe pour ma raison, quel espoir de repos, de tranquillité pour mon avenir !

„ Je m'empressai de retourner chez la maréchale. „ J'ai encore une lettre à vous donner, me dit-elle, „ ce sera la dernière ; et dorénavant je ferai les de- „ mandes et les réponses, car vous n'avez guère „ plus de raison l'un que l'autre. "

„ Amélie m'écrivoit : — „ En apprenant la ré- „ solution où vous êtes de guider mon inexpérience, „ je deviens plus tranquille ; mes pas dirigés par „ vous seront plus assurés : il me semble n'avoir, à „ l'avenir, ni à m'occuper de mon bonheur, ni à „ craindre pour le vôtre ; aussi j'aurai, sans effort, „ une déférence que rien n'altèrera jamais. " —

„ Le soir je me rendis chez monsieur d'Estouteville. Après avoir eu la bonté de me dire qu'il étoit

flatté de me voir allié à sa famille, il m'avoua qu'il avoit consenti avec peine au mariage d'Amélie. — „ Je n'aime point les grandes obligations entre deux „ époux, ajouta-t-il : je sais qu'avec un homme hon- „ nête, délicat, comme vous l'êtes, elles ont moins „ d'inconvénient ; cependant il eût été plus hono- „ rable pour mademoiselle d'Estaing de se renfermer „ dans un cloître. Je l'avois résolu ; elle y étoit dé- „ terminée ; mais madame d'Estouteville ne pouvoit „ supporter l'idée de ces vœux éternels. Il sembloit, „ à l'entendre, qu'Amélie seroit la première qui, „ par respect pour les siens, auroit embrassé l'état „ religieux : enfin vous vous êtes présenté, et il n'a „ plus été question de couvent. "

„ Rappelez-vous ces paroles, mon fils, qui ne me frappèrent alors que pour trouver monsieur d'Estouteville un barbare capable de tout sacrifier à son orgueil.

„ Le jour de la signature du contrat, Amélie revint chez le maréchal. Je la revis pour la première fois ; sa timidité étoit encore augmentée ; Sophie ne la quitta pas. Attentive à suivre tous ses regards, prévenant ses moindres désirs, elle sembloit avoir deviné l'inquiétude d'une jeune mère qui marie sa fille. Leur mutuelle affection me répondoit de la bonté de leur cœur.

„ Je ne sais quelle circonstance me fit passer dans

un salon voisin ; Sophie vint m'y trouver. „ Mon-
„ sieur, me dit-elle avec une inquiétude si naïve,
„ si facile à calmer, demain vous promettez à Dieu
„ de rendre ma cousine heureuse !... Tiendrez-vous
„ cette promesse ? “ Ses mains étoient jointes, comme si son propre bonheur eût dépendu de moi. Je me récriai sur l'injustice d'en douter. — „ Ah !
„ reprit-elle en soupirant, vous avez l'air bien sé-
„ vère ! “ Et cet air sévère qui inquiétoit Sophie vint encore m'expliquer les craintes d'Amélie.

„ Lorsqu'il fallut signer le contrat, Amélie trembloit; son nom étoit à peine lisible. Comment fus-je assez préoccupé pour que son trouble ne m'éclairât point ? Je lui offris les présents d'usage : la maréchale seule parut les apprécier. Amélie les vit parcequ'on lui dit de les regarder. Mon fils ! mon cher fils ! quand on commence à s'aveugler, tout accroît notre illusion. Amélie si indifférente ne me parut que raisonnable et modérée ; ce qui auroit dû m'avertir ajoutoit à mon erreur.

„ Le lendemain, la famille de mademoiselle d'Estaing, celle de monsieur d'Estouteville, la mienne se réunirent à midi chez le maréchal ; c'étoit tout ce qu'il y avoit de grand, de connu en France, qui venoit être témoin de notre union.

„ On se rendit dans la chapelle de monsieur d'Estouteville. Amélie, qu'on disoit à sa toilette, se fit

assez attendre ; dès qu'elle parut, le prêtre monta à l'autel pour célébrer notre mariage.

„ Amélie étoit pâle, respiroit à peine ; je lui offris mon bras et sentis le sien trembler. Jusque-là elle s'étoit contrainte. Je ne l'avois jugée que timide ; dans ce moment elle me parut mourante, désespérée !

„ A l'instant, comme éclairé par un trait de lumière, et avec une secrète horreur, je me demandai pour la première fois si monsieur d'Estouteville ne l'auroit pas forcée de consentir à m'épouser. Mais, mon fils ! à l'autel, au milieu même de la cérémonie, comment suspendre ce mariage ? Mademoiselle d'Estaing étoit troublée, il est vrai ; mais qu'avoit-elle dit, qu'avoit-elle fait pour autoriser un pareil éclat devant toute la France, éclat qui m'auroit déshonoré, s'il ne l'avoit perdue sans retour ?

„ Amélie, lui dis-je tout bas, parlez à votre ami ; „ quel sentiment vous agite ? " Elle se mit à genoux sans me répondre. Mon inquiétude étoit au comble. „ Amélie, dites un seul mot, ou je ne se- „ rai plus maître de moi ! " — „ *Calmez-vous*, me „ répondit-elle avec une voix angélique ; *je vais* „ *promettre à Dieu de vous consacrer ma vie.* " Je voulus me récrier, tout suspendre ; elle releva encore sa tête, me regarda avec une douceur si craintive !.... Mon fils, quel regard ! Ces yeux-là m'ap-

paroîtront à mon dernier moment. *Prions tous deux*, me dit-elle avec un triste sourire, *prions!* Et sa tête retomba de nouveau, et la cérémonie s'acheva sans que je fusse rendu à moi-même.

„ Ce que je souffris toute cette journée ne sauroit s'exprimer. Agité par tous les sentiments contraires, quelquefois j'étois prêt à conjurer Amélie de me donner le droit de la diriger; dans des instants plus calmes, je pensois qu'il valoit mieux lui laisser ignorer que j'avois douté de son affection. Tant quelle croiroit à mon estime, elle pourroit me voir sans embarras, revenir à moi sans trouble.

„ Il me suffisoit de regarder la figure céleste d'Amélie pour être plus tranquille. Cependant une inquiétude secrète sembloit m'avertir qu'elle étoit subjuguée par une préférence involontaire. Mais je me flattois qu'avec une ame pure, religieuse comme la sienne, mes soins finiroient par la ramener.

„ Ayant pu conserver de l'empire sur moi-même, ce premier, ce terrible jour, je redevins tout-à-fait maître de moi, et résolus de ne jamais laisser apercevoir les tourments de mon ame.

„ Cependant je n'envisageois plus monsieur et madame d'Estouteville sans une sorte d'horreur.

Lui, pour avoir voulu sacrifier Amélie, en la renfermant dans un cloître; elle, pour avoir fait mon malheur, et, en affectant les dehors d'une fausse confiance, avoir contribué à m'aveugler.

„ Trois jours après mon mariage, j'emmenai Amélie dans mes terres; là, les semaines, les mois s'écouloient sans que j'eusse une plainte à former, un mot, un mouvement à lui reprocher.

„ Cette autorité souveraine, absolue, que j'avois prétendu exercer dans ma maison, me fut trop accordée. Amélie étoit douce et soumise, mais si froide, si réservée, que je me sentois seul chez moi. Mes volontés étoient toujours suivies, mes désirs jamais devinés. Il paroissoit également impossible d'arracher une plainte à Amélie, ou d'en obtenir un sourire. Enfin, comme dans ces cloîtres où l'ordre d'un jour marque l'emploi de toute la vie, si je n'avois pas varié moi-même quelque chose dans mes journées, elles auroient été toutes semblables.

„ Amélie ne recevoit de lettres que de madame d'Estouteville et de Sophie. Inquiet de cette correspondance, je n'eus qu'à lui demander de leurs nouvelles; aussitôt elle me présenta la lettre quelle venoit d'en recevoir; et depuis ce moment, elle me donnoit toutes celles qui lui arrivoient.

„ Je n'avois donc rien, absolument rien à dire

contre Amélie. Cependant je voyois qu'elle n'étoit pas heureuse ; je ne l'étois pas non plus ; peut-être aurois-je mieux fait de chercher à obtenir sa confiance. Mais, mon fils, comment s'oublier assez pour aller au-devant d'un aveu de préférence pour un autre, ou d'éloignement pour soi ?

„ Amélie devint grosse : lorsqu'elle me l'annonça, je la serrai contre mon cœur. Hélas ! dans ce moment de joie pour toutes les mères, je n'osai même pas lui demander si elle m'aimoit. Sa sincérité m'effrayoit presque autant pour elle que pour moi.

„ Oui, mon fils, votre père, disposé à tant de sévérité pour la femme dont il auroit été aimé, éprouvoit, malgré lui, une tendre pitié pour la douce Amélie. Que n'aurois-je pas donné pour qu'elle se jetât dans mes bras, et d'elle-même, me demanda indulgence et consolation !.....

„ Amélie avançoit péniblement dans sa grossesse. J'avois placé près d'elle une jeune fille qui avoit paru lui plaire ; car je ne savois comment traiter cette ame souffrante : mes soins la troubloient ; mes plaintes auroient brisé son cœur.

„ Tous les matins, elle gagnoit l'église, appuyée sur cette jeune fille ; elle y restoit long-temps en prières. Tous les matins, à son insçu, je la voyois revenir : ses pas la ramenoient toujours par

le même sentier qu'elle avoit suivi la veille. Amélie n'évitoit, ni ne recherchoit rien.

„ Mon fils, Dieu vous préserve de l'horrible tourment de voir près de vous quelqu'un de vraiment malheureux! Je fuyois ma maison, m'occupois de mes vassaux, cherchois à m'étourdir, et n'étois plus ni à moi, ni chez moi.

„ Le jour de ma fête, tous mes amis se réunirent pour la célébrer. Amélie voulut me témoigner sa reconnaissance; elle fut plus animée, parla à toutes les femmes de leurs intérêts, de leurs familles; déja je m'applaudissois de lui avoir dissimulé mes impressions, et croyois mes espérances prêtes à se réaliser. Mais l'effort qu'elle avoit fait pour sortir d'elle-même, pour s'occuper des autres, lui avoit été trop pénible. Le soir elle se trouva fort mal : alors je renonçai à la contraindre, et l'abandonnai à ses volontés, à ses fantaisies; me flattant que, lorsqu'elle seroit accouchée, le bonheur d'être mère la rattacheroit à la vie et à moi.

„ Quelque temps après, la guerre éclata. Amélie devint d'une agitation effrayante. Dès le matin, ce n'étoit plus par le sentier qu'elle se rendoit à l'église; c'étoit par le village : elle s'arrêtoit auprès de chacun, regardoit tout le monde avec inquiétude. Elle ne se promenoit plus dans le parc; toujours sur la grande route, elle sembloit attendre,

aller au-devant de quelqu'un. Souvent accablée de fatigue, elle s'appuyoit contre les arbres ; mais dès qu'elle avoit repris un peu de force, elle continuoit sa marche, ne rentroit que tard, revenant à regret sur ses pas.

„ Amélie touchoit au dernier mois de sa grossesse. Je craignis que cette agitation ne fût nuisible à sa santé, ne détruisît votre existence ; car je vous aimois, mon fils, avant que vous fussiez au monde ! Frémissant aussi que cette conduite d'Amélie ne fut mal interprétée, un matin qu'elle étoit restée plus long-temps que de coutume à l'église, j'allai l'y trouver ; elle étoit prosternée contre terre : je me mis à genoux près d'elle ; je la suppliai de soigner son enfant. Elle me regarda ; son visage étoit baigné de larmes. Je la pris dans mes bras. „ Pleurez avec moi, mon Amélie ! que „ vos larmes tombent sur mon cœur ; mais que je „ les voie seul ! Craignez qu'on ne vous croie cou- „ pable ! " — „ Coupable, reprit-elle, oh ! non, „ jamais coupable ! Il m'a laissé au moins le bon- „ heur de prier pour lui ! " Je voulus l'emmener. „ Non, non, me dit-elle tout bas ; il y a eu une „ bataille : je respire, moi ! ..... Mais lui ! ....." Et elle se prosterna de nouveau. J'osai rappeler à Amélie ses devoirs, ce Dieu qui pouvoit *le punir !* .... Oui, mon fils, votre père si sévère étoit réduit,

pour sauver vos jours, à entourer votre mère de craintes superstitieuses pour celui qu'elle aimoit.

„ Je réussis. Amélie effrayée prit mon bras, et m'entraînoit pour sortir de l'église. Revenu dans sa chambre, je lui demandai depuis quand elle aimoit. — Elle couvrit son visage de ses mains, et me répondit : „ Élevés ensemble, je n'ai jamais respiré „ sans penser à lui. " — Tout à coup elle se précipita à mes pieds. — „ Dites-moi que vous me „ pardonnez, oh ! dites-le-moi ; que Dieu lui par- „ donne aussi. " — Mon fils, je pensai à vous, et je pardonnai. — Mon fils, j'ai pu supporter la plus cruelle douleur pour vous sauver, et vous ne pouvez vaincre un sentiment qui me rendroit la vieillesse odieuse !

„ Voulant dérober à mes gens l'état d'Amélie, je devins sa garde, son soutien, son consolateur ; je voyois en elle votre mère, et cherchois à vous la conserver.

„ Une nuit que j'avois passée toute entière près de son lit, vers le matin le sommeil m'ayant surpris, je fus éveillé par ses pleurs. Je m'approchai. A travers ses rideaux je la vis à genoux ; elle prioit. „ Mon Dieu, disoit-elle, je n'ai pas eu un jour de „ bonheur, et je meurs à dix-sept ans ! Pour ma „ jeunesse, pour tant de larmes que j'ai versées, „ mon Dieu, qu'il vive ! accordez-moi qu'il vive ! " —

J'agitai son rideau ; elle se cacha dans son lit, et je l'entendois étouffer ses sanglots.

„ Ma sévérité, mes principes même avoient fait place à la plus tendre compassion. Je ne pouvois me défendre d'une secrète horreur en attendant la nouvelle de cette bataille. Le moindre bruit effrayoit votre mère ; elle ne me quittoit plus : on fut donc obligé de me dire devant elle que quelqu'un me demandoit. — Amélie se précipita avant moi vers la porte, aperçut Sophie, devina trop le malheur qu'elle venoit lui annoncer, et tomba sans connoissance.

„ Nous la portâmes sur son lit. En revenant à elle, Amélie mit sa main sur la bouche de Sophie, comme effrayée d'entendre ce qu'elle avoit à lui dire. Elle ferma les yeux ; des larmes s'en échappoient ; elle ne respiroit, ni ne parloit. Sophie, à genoux près d'elle, cherchoit à la ranimer par la douleur même, lui rappeloit son jeune frère, l'aimable Alfred, lui demandoit de le pleurer avec elle. Amélie, sans ouvrir les yeux, lui répondit : *Ma vie est finie.* — Je lui parlai de vous, de moi, du ciel même. Ses yeux restèrent fermés ; elle joignit les mains : *Pardon et pitié*, me dit-elle ! *ma vie est finie.* — Et le soir elle mourut en vous donnant le jour. "

Mon père n'ajoutoit ni réflexions, ni prière, ni défense ; ses peines m'en disoient assez. Je résolus d'aller le retrouver ; auparavant je courus chez madame de Rieux : „ Plus de bonheur pour nous, jamais de bonheur, lisez. — Je lui remis la lettre de mon père ; elle commençoit à la parcourir tout bas. Je lui demandai de la lire haut. Je voulois l'entendre encore, m'en pénétrer, me détailler tous ces malheurs qu'il avoit éprouvés.

La légèreté avec laquelle madame d'Estouteville avoit disposé du sort de ma mère m'indignoit ; cette longue souffrance, cette mort soudaine me jetoient dans des angoisses que je ne puis exprimer.

Madame de Rieux pleuroit en lisant, me regardoit et pleuroit encore davantage. — „ Je ne „ saurois excuser ma pauvre grand'mère, me dit- „ elle ; ne me la faites pas haïr, il ne lui reste que „ moi. — „ Qu'elle a été cruelle ! " — „ Je l'ai „ toujours vue bonne. Mon Dieu ! est-ce que „ l'âge rend si différent de soi-même ? — Adieu, „ ma chère Athénaïs, adieu ; je vous aime autant „ que jamais, je vous aime plus que ma vie. Ce „ n'est pas vous qui êtes coupable. " — „ Ah ! „ s'écria-t-elle, pour l'amour de ma mère, qui „ a tant aimé Amélie, ne prononcez pas *adieu* „ *pour toujours* ! " — Je n'en avois pas la pen-

sée : je n'osai pas examiner si je le devois ; je ne pouvois envisager ni un retour vers elle, ni la possibilité de m'en séparer.

— „ Eugène, je vous l'ai dit : en mourant, ma „ mère m'a laissé le portrait de la vôtre ; c'est le „ seul bien qu'elle m'ait ordonné de conserver. „ Depuis que je vous aime, il ne m'a pas quitté „ un instant ; chaque jour je lui adresse mes pro- „ messes de vous rendre heureux. " — Je demandai à voir ce portrait de ma mère, et les larmes me suffoquèrent. Elle ! si bonne ! si douce ! qui, avec tant de résignation, disoit sans se plaindre : *pas un jour de bonheur, et je meurs à dix-sept ans* ! Je m'agitois, ne savois que répéter : „ Par „ qui ma mère a-t-elle tant souffert ? " — „ Mais „ moi ! Eugène, reprit madame de Rieux, vous „ l'avez dit, je ne suis pas coupable.

Je ne répondois pas, ne pouvois lui répondre ; je ne pensois qu'à la cruelle légèreté de madame d'Estouteville. Mon silence effraya Athénaïs. — „ Eugène, me dit-elle, jamais je ne me serois „ séparée du portrait de votre mère ;.... si vous „ devez cesser de m'aimer, détachez-le vous-même „ de mon cou, portez-le à votre père ; tandis que, „ seule ici, j'expierai des malheurs qu'assurément „ je n'ai pas causés. " —

Ses reproches me rendirent à moi-même. Moi !

cesser de la chérir ! Eh ! que deviendrois-je ? n'occupe-t-elle pas toute mon ame ? — Ah ! que de serments nous fîmes de nous aimer toujours, cependant sans oser prévoir si jamais nous serions unis ! Avec quelle tendresse je l'appelois *mon Athénaïs !* Ce nom rassuroit mon ame, calmoit mes craintes, répondoit à toutes les pensées déchirantes qui venoient m'assaillir. — „ Je vais trouver mon „ père ; dites-moi que vous y consentez. Je l'a- „ vouerai, dans ce moment j'irois également si „ vous vous y opposiez ; cependant il me sera „ doux que vous vouliez être bien pour lui.“ — „ Je consens à tout, me répondit-elle, hors à „ perdre votre affection. “ — „ Bonne Athénaïs !“

Je regardai encore le portrait de ma mère ; je l'approchai de mes lèvres avec un sentiment religieux. „ Il vous a été confié, ma chère Athénaïs, „ gardez-le ; peut-être il nous protègera, nous „ inspirera quelque moyen d'être moins misé- „ rables. “ J'osai la presser contre mon cœur, et je m'échappai pour aller rejoindre mon père.

CHAPITRE XXXII.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai chez mon père. Je le trouvai seul dans ce grand salon. Pas de livres, à peine de lumière, rien autour de lui qui eût pu le distraire. Il étoit visible qu'il avoit passé le jour à réfléchir, à s'inquiéter sur sa situation et la mienne.

Lorsqu'il me vit, il leva ses mains et ses yeux vers le ciel, et se détourna pour me cacher son émotion. Pourquoi me la cacher ? Avec des droits éternels à ma reconnoissance, fort de ses intentions, de sa bonté, il a cru sans injustice pouvoir prétendre à me subjuguer. Hélas ! il eût mieux valu pour tous deux qu'il eût cherché à rapprocher mon cœur du sien. Ses peines m'étoient insupportables ; j'étois venu pour les partager, les adoucir ; et je n'osai même pas lui parler de l'objet qui nous intéressoit le plus.

„ Je vais vous mener à l'appartement que je vous „ ai fait préparer, me dit-il ; car celui que vous „ occupiez dans votre enfance ne vous convient

„ plus. " — „ Mon père, " m'écriai-je vivement ému, „ vous m'attendiez donc ? " Il me regarda comme surpris que j'en eusse douté. Mon père m'attire par ses vertus, par cette conviction qu'il m'a donnée de sa tendresse pour moi ; aussitôt il m'éloigne par sa froideur, par cette volonté immuable que rien ne peut faire fléchir. Combien nous différons !.... Tout m'émeut, m'agite ; mon cœur, mon ame m'entraînent ; la raison seule le conduit. Le meilleur sentiment lui paroîtroit une foiblesse, s'il ne se croyoit pas toujours maître de lui commander.

En passant devant un appartement qui tient au salon, il s'arrêta et me dit : „ C'est ici la chambre „ de votre mère. " — Comme il se trompe sur les impressions qu'il veut me donner ! Il pensoit réveil lermes regrets, exciter mon ressentiment, et je ne sentis que les doutes de son cœur ; je fus affligé qu'il crût devoir me rappeler ses peines, pour espérer que je les sentisse assez. Il ajouta avec un profond soupir : „Elle y a bien souffert."— „ Oui, lui répondis-je, mais on y meurt jeune."— Il me regarda étonné, et s'en alla.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, j'allai au sentier qui conduit à l'église, et que ma mère suivoit chaque matin. Que de pensées tristes m'occupoient ! La vie ne m'offroit qu'un avenir doulou-

reux. J'enviois à l'aimable Alfred la douceur d'avoir été si parfaitement aimé ; je lui enviois même ce repos de la mort qui avoit suivi cet amour si tendre dont mon cœur a besoin. Ma pauvre mère! combien elle a dû souffrir lorsqu'il ne lui a plus été permis d'abandonner son ame à la douleur! Ah! madame d'Estouteville, vous n'avez pas pensé à cette situation où les larmes mêmes sont interdites et deviennent des fautes!

Ce sentier n'a rien de triste ; j'y ferai planter les arbres consacrés à la mélancolie et à la mort.

J'allai à l'église, je demandai au curé s'il avoit connu ma mère. — Il soupira ; c'étoit me répondre. Ses yeux se remplirent de larmes en me montrant sa place. — „Elle venoit ici tous les jours, „ me dit-il. Bien souvent j'ai vu des pauvres à ge„ noux derrière elle, attendant avec confiance „ qu'elle eût fini de prier. En s'en allant, elle les „ devinoit et leur donnoit ; car jamais les pauvres „ n'ont été obligés de lui demander deux fois.“ — Je le priai de m'envoyer le nom, l'état de toutes les familles dont ma mère prenoit soin. — „Prenoit „ soin ? reprit-il. Non, elle ne prenoit pas soin ; „ elle donnoit indifféremment à tous les malheu„ reux qui se présentoient. Monsieur le comte en„ courage et paye le travail. Madame la comtesse „ secouroit la douleur, triste ; pensive, les pauvres

„ mêmes évitoient de la distraire ; ils se bornoient „ à se mettre sur son passage ; c'étoit assez pour „ eux et pour elle. "

A l'heure du dîner, je revins près de mon père; loin de me ramener au souvenir de ma mère, il parut éviter d'en prononcer le nom.

Le soir il fit une grande promenade ; je l'accompagnai. Le jour commençoit à tomber, quand nous retournâmes sur nos pas. Cette obscurité enhardit mon courage ; j'arrêtai mon père lorsqu'il alloit rentrer dans le château. — „ Rassurez-moi, lui „ dis-je. Après cette mort cruelle, combien vous „ fûtes malheureux ! " — „ Oui, mon fils, mais „ le temps et la volonté finissent toujours par don- „ ner la force de vaincre ses passions, et même „ ses peines. " — Mon père, qui vous soigna dans „ ce premier instant? " — Il ne me répondit point, hâta sa marche ; je ne le quittai pas. — „ Mon „ père, par pitié, rassurez mon cœur ; dites-moi „ qui resta près de vous dans ce premier mo- „ ment ? " Il évitoit de me répondre. Enfin, poursuivi par mes questions, il me dit en baissant les yeux : „ Sophie. — Ah ! je respire, m'écriai-je ; „ Sophie se placera donc entre madame d'Estou- „ teville et Athénaïs ! " — „ Si Sophie eût vécu, „ peut-être serois-je moins sévère, reprit-il ; mais „ madame de Rieux a été élevée par sa grand'-

„ mère ; elle l'aime ; Dieu préserve que vous lui „ fassiez oublier ce premier devoir. Athénaïs a dû „ contracter la légèreté cruelle de madame d'Es- „ touteville, son égoïsme froidement barbare ; je „ vous empêcherai, mon fils, d'être aussi mal- „ heureux que l'a été votre père. Jamais Atha- „ naïs ne sera ma fille. " — Il s'éloigna avec précipitation ; je n'avois plus la force de le suivre.

Le voila donc prononcé cet arrêt que je voulois éviter ! Serai-je condamné à être un fils ingrat ou un ami perfide, parjure ? Et quand je voudrois choisir, le pourrois-je ? Mon père, c'est ma religion. Athénaïs, c'est ma vie.

J'errois dans ses jardins, sans savoir où j'étois. Après avoir envisagé l'horreur de ma situation, j'en reprenois une nouvelle, pour en épuiser de même tous les côtés douloureux.

Il étoit onze heures lorsque je m'entendis appeler ; mon père étoit à table. „ J'ai craint, me „ dit-il, que vous ne fussiez souffrant, car c'est „ la première fois que vous me faites attendre."— Il mangea peu, me regardoit souvent, et détournoit promptement les yeux ; il sembloit qu'avec la volonté de m'affliger, il craignoit d'en envisager l'effet. Les jours suivants, même silence, même chagrin.

J'écrivis à Athénaïs pour lui peindre ma dou-

leur, mon affection plus vive encore. Que de serments de lui appartenir un jour! avec quelle anxiété je lui répétois que nous étions éloignés, sans être séparés! Cependant je me crus obligé de lui apprendre cette terrible résolution, et je frémissois en écrivant: *Jamais Athénaïs ne sera ma fille.*

On me remit la réponse de madame de Rieux devant mon père. J'étois si ému, que je m'assis pour la lire, et puis je sortis de la chambre pour la relire encore. Ma douce amie trembloit à l'idée de m'affliger, comme à l'aspect d'un malheur. — „ Je prévoyois depuis long-temps la décision de „ votre père, m'écrivoit-elle; je vous conjure de „ ne vous préparer aucun remords: qu'il voie tou- „ jours en vous un fils tendre et respectueux." — Elle m'avouoit qu'elle n'avoit pas eu le courage de parler de ma mère à madame d'Estouteville, mais qu'involontairement elle ne se sentoit plus la même pour elle.

Voilà donc encore un intérieur troublé! Avant de me connoître elles étoient heureuses....

CHAPITRE XXXIII.

Que la vie m'est importune ! et cependant il n'y a personne, pas même moi, que je puisse entièrement blâmer; personne que je voulusse haïr, ou dont j'aie un droit certain de me plaindre.

Avec des sentiments que je crois purs et bons, je suis malheureux. J'estime mon père comme la vertu, la morale elle-même, et il me rend malheureux. Madame d'Estouteville, qui me paroissoit si aimable, si indulgente; madame d'Estouteville, par ses qualités, et, oserois-je le prononcer, par ses fautes, me rend aussi malheureux. Athénaïs, que j'aime si chèrement, quand elle s'afflige je désirerois presque n'en être plus aimé: si je pouvois le craindre, je voudrois mourir..... Mourir d'amour ! combien les ames froides riroient de cette expression !

Hier, mon père parloit de places, de fortune, de distinctions; je l'écoutois, confondu qu'il pût y attacher du prix. Apparemment que mon ambition, plus jeune que moi-même, est si cachée

dans mon ame, que je ne devine pas encore ses jouissances.

J'aime, et mon cœur ne connoît que le besoin, que le bonheur d'être aimé d'Athénaïs. Heureux par elle, sûrement alors je deviendrois sensible aux succes, à la gloire ; il me faut un regard d'Athénaïs pour éclairer et ranimer mon ame.

Les jours se succèdent sans que mon père puisse me reprocher la moindre négligence dans mes devoirs envers lui, ni qu'il ait à espérer un moment de distraction dans mes sentiments pour elle.

Je sens que ma douleur pèse sur son ame. Aussi, loin de m'en servir comme d'un misérable artifice pour le toucher, j'évite de lui montrer ma peine ; mais je dédaigne également de lui dissimuler mon amour.

On porte chez mon père toutes les lettres qu'on envoie à la poste. C'est un usage établi avant que je fusse au monde. Il les met lui-même dans une boîte qu'il ferme soigneusement, pour qu'en allant jusqu'à la ville voisine, on n'en égare aucune. Chaque jour je lui remets une lettre pour madame de Rieux, chaque jour aussi m'apporte une réponse. La seule différence, c'est qu'au lieu de me donner cette lettre, il la pose sur une table : il croiroit autoriser notre amour si l'écriture d'Athénaïs passoit de ses mains dans les miennes.

Comme, à chaque preuve de son éloignement pour elle, mon cœur se rattache à son amour, voudroit pouvoir la chérir davantage! Cependant que je souffre! Souvent je m'éloigne de mon père pour me le représenter comme dans les premiers jours de ma jeunesse, lorsqu'ignorant les passions, je croyois, sinon à son indulgence, du moins à son désir de me rendre heureux. Quelquefois j'aurois besoin qu'Athénaïs osât se plaindre de lui pour me raccoutumer à le défendre; mais Athénaïs respecte mes devoirs; elle m'aime, et jamais ne m'écrit un mot que mon cœur voulût effacer.

CHAPITRE XXXIV.

Aujourd'hui la boîte est revenue ; non seulement elle m'a rapporté une lettre d'Athénaïs, mais une aussi de madame d'Estouteville. Mon père a frémi en reconnoissant l'écriture de la maréchale : pour moi, j'ai été persuadé que dès qu'elle consentoit à m'écrire, elle pouvoit s'excuser. D'ailleurs, elle m'a toujours montré tant d'égards pour lui, que parfaitement sûr des sentiments de mes deux amies, je lui ai dit : „ Permettez que je vous re-„ mette la lettre de madame d'Estouteville sans „ l'ouvrir ; c'est par vous sur-tout que je désire „ qu'elle soit lue. " — „ Non, m'a-t-il répondu, „ éloignez même son écriture de mes yeux ; cette „ femme a fait toute la peine de ma vie. " — „ Mon „ père, ayez cette bonté, cette seule complai-„ sance, lisez la lettre de madame d'Estouteville." — „ Vous êtes donc bien sûr de ce qu'elle contient? „ a-t-il repris avec amertume. " — Et ce moyen que je croyois infaillible, puisque je lui donnois une lettre que je ne connoissois pas encore, ce moyen qui me sembloit fait pour vaincre sa dé-

fiance l'a augmentée ; il a cru que c'étoit un projet imaginé par elle, pour le convaincre malgré lui. Enfin il accuse cette malheureuse femme de tout ce qui peut lui déplaire ; et ce qu'il eût approuvé jadis, aujourd'hui lui paroît un piège pour le ramener. S'il m'accorde encore des intentions pures, il ne me suppose plus une action simple. Hélas ! il est malheureux, et presqu'aussi malheureux que moi.

Je le répète, si je pouvois cesser, pour un moment, de l'aimer, secouer le joug, disposer de mon sort, je serois moins à plaindre : mais les bontés de mon père me sont présentes pour commander à ma passion ; ses peines sont là, pour m'excuser son injustice. Non, non, quatre mois d'amour n'effaceront point vingt années de respect, d'attachement et de soins. Mon père, vous resterez dans mon cœur : cependant combien vous me détachez de tout avenir !

CHAPITRE XXXV.

Lettre de Madame d'Estouteville.

„ Me voilà donc obligée de comparoître à ce tribunal de deux têtes de vingt ans, de deux cœurs aux premiers jours de leur passion! Quand, à mon âge, je me vois prête à me soumettre à ce jugement, je me crois insensée, et trouve que la seconde enfance est encore plus déraisonnable que la première. N'importe, j'ai aussi ma passion qui me domine. Mon Athénaïs souffre, et son chagrin m'empêche d'examiner ses torts.

„ Cependant, combien elle est coupable envers moi! Elle se renferme pour pleurer seule, m'abandonne tout le jour; et le soir, j'aperçois trop la violence qu'elle se fait pour venir m'accorder quelques instants. J'aurois droit de me plaindre, mais ne puis que m'affliger: qu'il faut qu'Athénaïs soit malheureuse pour être si différente d'elle-même!

„ Aussitôt après mon mariage, je m'étois si tendrement attachée à la sœur de monsieur d'Estouteville, que nous étions devenues inséparables. A sa

mort, je me chargeai de sa fille et l'ai toujours regardée comme la mienne.

„ Monsieur d'Estouteville n'aimoit que son fils aîné ; lui seul, dès l'âge le plus tendre, étoit admis près de lui dans le salon. Alfred, Sophie, Amélie restoient dans leur appartement, et ne venoient dans le mien que lorsque leur père étoit absent.

„ Il s'établit entre eux une espèce de famille à part. Si Alfred, Amélie eussent été seuls, leur extrême affection auroit éveillé ma prudence; mais Sophie étoit avec eux, Sophie les chérissoit autant qu'ils s'aimoient ; et sa présence jetoit une couleur égale et fraternelle sur leur liaison.

„ La préférence, si hautement avouée, de monsieur d'Estouteville pour son fils aîné m'indignoit, Hélas! croyant seulement dédommager mon second fils, je me laissois aller à la même injustice, et ne pensois qu'à mon Alfred. Il venoit d'avoir dix-neuf ans, lorsque son père me déclara qu'il devoit prononcer ses vœux. Son entrée dans l'ordre de Malte étoit une chose convenue, décidée depuis sa naissance; il portoit même la croix dès le berceau : aussi, quelle fut ma surprise lorsqu'il me demanda du temps pour se résigner à sacrifier sa liberté ?

„ Je ne savois comment faire part de cette réponse à monsieur d'Estouteville, l'homme le plus despote qui ait jamais existé. Peut-être devrois-je aujourd'hui

comme alors jeter un voile sur ses défauts ; mais il s'agit du bonheur d'Athénaïs, et je ne puis me taire.

„ Dans le monde on me croyoit maîtresse absolue de mes enfants. Je paroissois tout diriger dans ma maison, parceque monsieur d'Estouteville dédaignoit de transmettre ses ordres à un autre qu'à moi ; au fait, je ne décidois sur rien, ne disposois de rien, et chaque matin, en trois mots, il me signifioit ses volontés.

„ Je l'avois épousé fort jeune, lui étois entièrement soumise, et je savois trop combien il étoit inutile de chercher à l'attendrir. Ce fut donc Alfred que j'essayai de ramener : il me répondoit avec calme, mais différoit toujours le moment de s'engager. Cette résolution dans le caractère le plus doux, le plus tendre, ne pouvoit qu'être l'effet d'une passion ; et j'avois presque deviné ses sentiments, lorsqu'il me les avoua.

„ Alfred, Sophie, à genoux devant moi, me firent promettre que je tenterois de fléchir monsieur d'Estouteville. Dieu m'est témoin si je les aimois, et n'aurois pas donné ma vie pour le bonheur d'Alfred.

„ Aux premiers mots que je hasardai, monsieur d'Estouteville ne parla que d'éloignement, de séparation, de la nécessité d'arracher mes enfants à ma foiblesse. Une commanderie, que ses pères avoient

fondée lors de la création de l'ordre, étoit vacante, et, par le mariage d'Alfred, sortiroit de sa maison. D'ailleurs il ne pouvoit supporter l'idée de partager sa fortune entre ses deux fils.

„ Monsieur d'Estouteville ordonna qu'Amélie partiroit le lendemain pour l'abbaye de Chelles, s'y feroit religieuse, ou du moins n'en sortiroit pas, même pour une heure, tant qu'il existeroit.

„ Ce fut lui qui voulut conduire sa nièce au couvent. Alfred resta près de moi : Sophie, qui avoit un peu de la fermeté de son père, l'encourageoit à une respectueuse résistance. Monsieur d'Estouteville s'en aperçut, et la mit dans un monastère différent de celui où étoit Amélie.

„ Désolée de la dispersion de ma famille, je connoissois trop le monde pour laisser pénétrer par un air chagrin ce genre de peine qu'il étoit nécessaire de cacher. Ma maison resta ouverte et brillante comme de coutume. J'abandonnois mes jours, ma vie à des indifférents. On me croyoit heureuse, peut-être envioit-on ma destinée ; tandis que mon cœur étoit rempli d'inquiétude et de douleur. Mes enfants souffroient ! Mais ce n'est pas moi qui les faisois souffrir.

„ Dès qu'Alfred, mon aimable Alfred me savoit seule, il venoit me parler de ses peines. Trouvant dans sa mère la plus tendre amie, il lui suffisoit

d'être près de moi pour devenir plus tranquille. Et quelle étoit mon occupation ? D'adoucir aux yeux d'Alfred la sévérité de son père ; d'affoiblir auprès de monsieur d'Estouteville la désobéissance d'Alfred. Lorsqu'ils ne s'entendoient que par moi, ils se croyoient toujours au moment d'être contents l'un de l'autre ; s'ils se parloient, les emportements de monsieur d'Estouteville désespéroient mon pauvre Alfred : que j'étois malheureuse !

„ Je suis bien vieille, et ne conçois pas qu'en disant, *J'étois malheureuse !* on ne ramène pas vers soi l'esprit le plus prévenu.

„ Mon Alfred ne jouit pas long-temps de la consolation d'être près de moi ; son père craignoit que, trop foible et trop tendre, je n'encourageasse sa désobéissance ; il lui fit donner l'ordre de rejoindre son régiment.

„ Quelques jours avant son départ, monsieur d'Estouteville me dit devant lui : „ Amélie a regagné „ mon estime ; elle m'a écrit ce matin qu'elle con„ sentoit à se faire religieuse, plutôt que de porter le trouble dans ma famille. " Il nous quitta sans attendre de réponse. Dès qu'il fut sorti, Alfred se jeta à mes pieds. „ Voilà ce que je redoutois, s'é„ cria-t-il ! ma mère, mon excellente mère, sau„ vez Amélie d'elle-même ; elle est douce, crain„ tive : mon père lui aura persuadé qu'elle feroit

„ notre malheur à tous ; et elle se sacrifie pour „ moi. “ Sa douleur , son inquiétude ne connoissoient plus de bornes. Le lendemain matin , il vint trouver son père , et lui déclara devant moi qu'il consentoit à partir le jour même pour Malte , s'il lui promettoit de rappeler ophie et Amélie , qu'il y prononceroit ses vœux , à condition qu'Amélie n'en fît jamais.

„ Monsieur d'Estouteville fut indigné que son fils osât lui prescrire des conditions ; cependant il me permit de lui faire espérer qu'elles seroient acceptées , mais seulement lorsqu'il auroit obéi.

„ Mon pauvre enfant plus tranquille partit , s'engagea dans l'ordre , et Amélie revint chez moi. Elle n'avoit pas seize ans , Alfred en avoit dix-neuf ; je me persuadois que cet amour d'enfance se dissiperoit avec les distractions de la jeunesse.

„ Qui ne l'auroit pensé comme moi ? Amélie pieuse, résignée, ne témoignoit que le désir d'éloigner le sentiment dont elle étoit occupée. Alfred m'écrivoit sans cesse pour me recommander le bonheur d'Amélie ; il sembloit avoir renoncé au sien , et ne me parloit plus de son amour.

„ Quoique soumis , mon Alfred ne pouvoit obtenir la permission de quitter Malte. Plusieurs fois j'avois sollicité son retour ; monsieur d'Estouteville m'avoit toujours refusée. Enfin il me signifia que

tant que mademoiselle d'Estaing ne seroit pas mariée ou religieuse, il ne permettroit point à son fils de venir près d'elle entretenir une passion que l'honneur ne lui permettoit pas d'encourager.

„ Alfred avoit prononcé ses vœux, pour sauver Amélie de l'horreur du cloître; Amélie promit de se marier, pour rendre Alfred à sa famille.

„ Le comte de Rothelin se présenta; son rang, sa fortune le rendoient un parti trop brillant pour ne pas flatter l'orgueil de monsieur d'Estouteville; il consentit donc avec joie à cet établissement.

„ Chacune des lettres d'Alfred me conjuroit de marier Amélie, d'assurer son indépendance et sa liberté; chaque jour elle me voyoit malheureuse, et pleurant l'absence d'Alfred. Séduite par l'espérance de rendre un fils à sa mère, elle promit à son oncle, sans me consulter, d'épouser le comte de Rothelin.

„ Dès que monsieur d'Estouteville eut obtenu ce consentement, il craignit que la sincère Amélie n'avouât à votre père les sentiments qu'Alfred lui avoit inspirés. Quoique monsieur d'Estouteville les traitât de folie, il sentoit cependant que cet aveu pourroit rendre cette union malheureuse. Ce fut lui qui exigea que jamais sa nièce ne verroit le comte seul avant son mariage. Votre père approuva cette mesure, parceque n'étant point contraire à nos

mœurs, elle entroit dans la sévérité de ses principes.

„Lorsque votre père me demanda la main d'Amélie, je ne doutai pas que monsieur d'Estouteville ne fût séduit par la proposition d'un mariage si désirable. Voulant laisser à ma pauvre Amélie le temps de rassurer son cœur, je confiai à monsieur de Rothelin le désir que j'avois de ne pas l'établir avant deux ans. Hélas! il n'aperçut dans cette résolution que le regret de la lui voir préférer à ma fille. Enfin, cette destinée qui semble favoriser les évènements dont il ne doit résulter que des suites funestes, cette destinée entraînoit votre père.

„ Que ses reproches sont injustes! Assurément il n'étoit pas homme à demander un conseil; et la réflexion même lui inspiroit de la défiance.

„ Dès l'instant où monsieur d'Estouteville connut les intentions de votre père, il résolut de lui donner Amélie. J'osai m'y opposer encore : il ne m'accorda qu'un jour pour me décider à conduire Amélie au couvent, ou à consentir à la marier. Effrayée de la voir à seize ans prête à consumer sa jeunesse dans un amour sans espoir, je me persuadai que par la suite ce sentiment du devoir qui satisfait et console, les bontés de monsieur de Rothelin, son noble caractère, les distractions du monde, effaceroient ces premières impressions.

„ Cependant, plus tremblante qu'elle-même, je l'accompagnai à l'autel ; mais Amélie pria, et j'espérai.

„ Je ne me fais qu'un reproche, c'est de n'avoir pas lutté plus fortement contre la volonté de monsieur d'Estouteville. Toutefois, aujourd'hui même je suis encore persuadée que, loin de le convaincre, je n'aurois fait que l'irriter.

„ Votre père emmena sa femme : Alfred revint ; son cœur étoit rempli de souffrance et d'amour ; nous passâmes six mois ensemble ; monsieur d'Estouteville menant dans le monde son fils aîné, moi, restant avec mon cher Alfred.

„ La guerre se déclara : mon fils, mon Alfred, fut mortellement blessé ; je ne puis encore tracer ce mot sans frémir ! Je l'adorois, n'existois que pour lui, et mon Alfred n'étoit plus ! Mourante moi-même, je m'occupai d'Amélie. Mon cœur vouloit se persuader que mon fils me verroit encore soigner celle qu'il avoit aimée ; je lui envoyai ma fille. Sophie près de moi, Sophie absente, ma douleur, mes regrets, étoient les mêmes : je ne pouvois être consolée.

„ En apprenant sa fin, je la pleurai comme si je perdois Alfred une seconde fois. A son retour, Sophie m'avoua qu'après la mort d'Amélie, votre père désespéré m'accusoit de son malheur. Ma

fille ne pouvoit me justifier sans accuser son père ; entre deux devoirs également sacrés, le silence seul est permis.

„ Cependant, à genoux près de votre petit berceau, couvrant votre visage de larmes, apaisant vos premiers cris, elle dit à votre père : „ Je vous „ conjure, au nom d'Amelie, de m'avertir si ja- „ mais cet enfant est malade et a besoin d'une mère. „ Je demande à Dieu que cet enfant respecte son „ père, comme dans ce moment je respecte le „ mien.... Si Amélie vivoit, je prierois pour qu'il „ aimât sa mère comme j'aime la mienne. " — Elle s'en alla, et dans la suite ce respect qui empêchoit Sophie de blâmer son père vint encore augmenter les préventions du vôtre contre moi.

„ Depuis lors, monsieur de Rothelin, pour me fuir, s'éloigna de toute société. Nous cessâmes de nous voir, mais sans nous permettre un mot qui pût éveiller l'attention du public. Le silence étoit un devoir plus impérieux pour moi que pour lui.... Je le savois tourmenté par un sentiment de haine, et je ne pouvois me défendre ; cependant il y a tant de confiance dans une ame pure, que j'étois encore plus surprise qu'affligée de son injustice. Sûre de sa conduite, avec quelle espérance, quelle certitude on se fie à l'avenir pour être mieux connue ! Souvent même il m'arrivoit de plaindre

votre père, et de me dire, qu'il se reprochera de m'avoir mal jugée!

„ La campagne suivante mon fils aîné nous fut enlevé. C'est alors que je sentis combien je l'aimois! Les espérances de monsieur d'Estouteville étoient anéanties : je ne me permis pas de lui dire que nous avions contribué à notre malheur ; j'avois trop su qu'Alfred s'étoit exposé en homme qui veut mourir.

„ Monsieur d'Estouteville maria Sophie à un homme de son nom. Toujours souffrante depuis la mort des deux amis de son enfance, peu d'années après je la vis dépérir, s'éteindre, et finir ; mes soins ne purent la sauver. Elle me confia sa fille, mon Athénaïs, qui ne me consola point de la perte de mes enfants, mais me promit une destinée nouvelle à rendre heureuse.

„ Vous savez que mon premier désir fut de vous la donner ; car j'espérois que le temps adouciroit la haine de votre père, et le rendroit capable de se demander, si moi, qui n'avois jamais affligé personne au monde, j'aurois pu navrer de douleur mon Alfred, celle qu'il aimoit, et que j'avois élevée comme ma fille? j'ai attendu long-temps ; je me flatte encore.

„ Constamment occupée d'Alfred, d'Amélie, je cultivois avec soin dans Athénaïs les qualités qui les avoient rendus si aimables. Je vous la desti-

nois en me disant, le fils d'Amélie sera heureux par elle; sa voix, encore inconnue, mais déjà chérie, m'appelera sa mère.

„ Votre père, ignorant les motifs qui m'ont entraînée, m'accuse d'avoir disposé trop légèrement du sort d'Amélie : il ne me voit qu'avec les torts qu'il me suppose, et ne daigne pas se rappeler combien j'ai été malheureuse.

„ Eugène, dites-lui que vous avez risqué d'affoiblir dans l'ame d'Athénaïs sa reconnoissance, son attachement pour moi; d'Athénaïs qui reste seule à mon affection et à mes regrets. Dites à votre père que vous m'avez enlevé mon dernier bonheur; que vous avez peut-être laissé ma vieillesse solitaire, que vous m'avez peut-être ôté les consolations de mon dernier enfant; dites-le-lui, et il ne voudra plus me haïr : ne sera-t-il pas assez vengé ? "

La lettre de madame d'Estouteville me fit éprouver un calme, une espérance que la sévérité de mon père ne pouvoit plus détruire. Je la renfermai sous enveloppe, et l'adressai à mon père, avec ces seuls „ mots : „ Je ne vous prie pas de la lire actuelle- „ ment, mais gardez-la pour le jour où vous aurez „ besoin de vous justifier votre fils. "

CHAPITRE XXXVI.

Les jours suivants mon père, morne, abattu, oublioit même de me parler. Je me persuadai qu'il avoit lu la lettre de madame d'Estouteville à l'embarras qu'il éprouvoit. Ce n'étoit plus l'homme qui croyoit avoir raison sur le passé, mais bien celui qui pensoit encore ne pas se tromper sur l'avenir.

Dans une perpétuelle contrainte l'un vis-à-vis de l'autre, il me devint impossible de rester près de lui. Je passois les jours entiers à la chasse. Un exercice violent, une fatigue accablante me procuroient seuls un peu de sommeil. Je sentois s'éteindre mes forces, ma santé, ma jeunesse.

Rentrant un soir plus tard que de coutume, et au moment où mon père alloit souper, il s'arrêta devant moi en passant, me regarda, et me dit: „ Vous ne pouvez donc surmonter un sentiment „ qui feroit mon malheur ? “ — „ Le surmonter ? „ jamais. Le sacrifier ? toujours. “ — „ Ne crai- „ gnez-vous pas, mon fils, que cet exercice im-

„ modéré ne nuise à votre santé ?“ — „Mon père, „ je ne le crains pas.“ Il baissa les yeux, et ne me „ parla plus de la soirée.

Le lendemain à l'heure ordinaire on apporta les lettres : et suivant son usage il posa sur la table celle de madame de Rieux. Je la pris, je sortis pour la lire ; ainsi que moi n'osant entrevoir aucune espérance et dégoûtée de l'avenir, elle m'écrivoit : „Je vis seule ; ma plus douce pensée est „ d'offrir à votre mère souffrance pour souffrance, „ malheur pour malheur, années pour années ; „ car je suis bien jeune, et comme elle je vou„ drois mourir.“

Ah ! j'avois la force nécessaire pour supporter mes peines, mais celles d'Athénaïs me laissoient sans courage.

Mon père ne me voyoit plus qu'aux heures des repas ; encore étoient-ce les dehors de convenances qui me ramenoient. Tout le jour, au milieu des bois, je luttois dans ces combats intérieurs qui usent et l'esprit et la vie.

Une après-dinée qu'il faisoit un temps affreux, mon père s'approcha de moi avec timidité. Lui, réduit à me craindre ! et je me plaignois ! — „Mon „ fils, me dit-il, vous n'êtes pas bien, ne sortez „ pas aujourd'hui, votre père vous en prie.“ — Il s'en alla sans attendre ma réponse, et je restai

comme attaché dans cette chambre : il m'auroit été impossible de sortir.

Accablé d'idées sombres, je sentois sans regret mes forces diminuer, ma jeunesse se flétrir. „Près „ de ma fin, me disois-je, il permettra que la „ main d'Athénaïs presse la mienne. "

Foible, fatigué, je m'étois jeté sur un canapé, et m'y étois endormi. En m'éveillant je vis mon père assis près de moi. Des larmes couloient de ses yeux : je me relevai presque consolé : mon père me plaignoit !.... Je pris sa main, il me l'abandonna, et sans me regarder, et bien bas, comme s'il eût craint de s'entendre : — „ Mon fils, me dit-il, je „ ne puis consentir, encore moins contribuer, „ au mariage que vous désirez ; partez pour Pa- „ ris, arrangez votre bonheur comme vous l'en- „ tendrez ; envoyez-moi les papiers où mon nom „ sera nécessaire ; je les signerai sans les lire ; " et il trembla en ajoutant : „ La femme que vous m'amenerez sera ma fille. — Je me précipitai à ses pieds. „ Laissez-moi à ma douleur, lui dis-je, „ ou consentez sans réserve. Peut-être qu'Athénaïs „ accepteroit aujourd'hui la condition que vous „ imposez ; mais le temps viendra où elle la trou- „ vera offensante, et me reprochera sa foiblesse. „ Mon père, je vous en conjure, prenez pitié de „ mon avenir. " — Il essaya doucement de m'éloi-

gner; je l'entourai de mes bras. — „ Mon père, „ voulez-vous que j'aille à l'autel sans être béni „ par vous? que mes enfants l'apprennent un jour? „ et autoriserez-vous d'avance leur manque d'attachement, de respect pour moi? Ah! Eugène, „ reprit-il tristement, ne seroit-il pas juste que „ vos enfants vous punissent des chagrins que vous „ me causez? — Oui, s'ils ignorent que, ne pouvant vivre sans Athénaïs, j'aimois mieux mourir que de vous déplaire; s'ils ne voient que „ votre fils abandonné par vous dans l'action la „ plus solennelle de sa vie; mon père, vos vertus „ mêmes me condamneroient.“— „Eugène,“ me dit-il, et il se pencha vers moi, comme pour adoucir ses reproches, „ croyez-vous remplir „ tous vos devoirs, en forçant ma volonté? “ — „ Loin de la forcer je m'y soumets; défendez-moi „ d'être heureux, je souffrirai et me résignerai.“— „ Ingrat! s'écria-t-il, pensez-vous donc que j'aie „ oublié qu'on peut s'éteindre et mourir de douleur?.... Chaque jour je vous examine avec inquiétude. Mon fils! vous êtes pâle de la maladie „ de votre mère.... Tout à l'heure encore, pendant „ votre sommeil, je regardois votre jeune tête „ inclinée, souffrante, et me disois: faudra-t-il „ revoir une seconde fois la fin lente du malheur? “ — „ Si j'avois su que de si cruelles pen-

„ sées vous déchirassent, n'en doutez pas, mon „ père, je me serois contraint et vous aurois dis- „ simulé mes peines. " — Hé bien! me demanda-t-il avec l'accablement d'un homme qui renonce à lui-même, „Eugène, que faut-il que je fasse ?"— „ Venez avec moi, voyez, connoissez Athénaïs ; „ ensuite, quelle que soit votre volonté, je m'y „ soumettrai. " Il céda à ma prière ; le jour d'après nous partîmes pour Paris. A la dernière poste j'ordonnai d'aller à l'hôtel d'Estouteville : il étoit loin de le prévoir ; mais je connoissois trop la violence qu'il se faisoit pour retarder cette visite promise et nécessaire.

Il s'aperçut de mon dessein lorsque nous étions près d'arriver. Mon fils ! s'écria-t-il, sans pouvoir prononcer une seconde parole : la voiture entroit dans la cour, nous montâmes chez madame de Rieux. — „ Je ne vous amène pas encore un père, „ lui dis-je, mais un ami." — Ne s'attendant point à mon retour, encore moins à voir mon père, un tremblement universel la saisit. — Touché de son trouble, il s'assit près d'elle ; il la regardoit avec intérêt, et ne pouvoit lui parler. — Je sentois vivement ce qu'il en coûtoit à sa volonté, et ce moment me prouvoit plus son affection que les soins donnés à ma vie entière. Avec quelle tendresse, quelle reconnoissance je le remerciois ! Je

pris sa main, celle d'Athénaïs, et les joignis dans les miennes ; il tressaillit, elle remercia le ciel. — „ Athénaïs, je ne vous demande qu'une seule pro- „ messe de bonheur ; jurons ensemble de rendre „ mon père heureux. " Ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle fondit en larmes, serra la main de mon père, et me répondit ; „ S'il y consent, je „ m'y engage de toute mon ame. " — Il se leva, et après un effort qui sembloit briser son cœur et qui déchiroit le mien: „ Eugène, mon fils, me „ dit-il avec un profond soupir, la tendresse des „ pères est plus sûre que celle des enfants. " Il prit Athénaïs dans ses bras, ferma les yeux ; il trembloit, frémissoit, mais prononça : „ Ma fille, „ oublions le passé. " — Je tombai à ses pieds ; Athénaïs s'appuyoit contre son cœur ; il rouvrit les yeux, me regarda, la nomma une seconde fois *ma fille*, et lui dit à son tour : „ Athénaïs pro- „ mettez-moi de le rendre heureux. "

CHAPITRE XXXVII.

Le lendemain nous allâmes chez madame d'Estouteville ; elle nous reçut avec un embarras mêlé de crainte. Une fois décidé a oublier le passé, j'étois bien sûr que mon père ne manqueroit à rien de ce qu'il lui devoit ; il lui demanda de me regarder comme un fils. — „ Ah ! répondit-elle, si j'ai „ causé des peines, au moins ce fut sans le pré- „ voir. Heureux celui qui voudroit recommencer „ sa vie sans y rien changer! “ — Il s'empressa de l'interrompre. — „ Ne pensons qu'à l'avenir, „ madame : votre lettre à mon fils m'a fait aussi „ réfléchir sur ma conduite, et je n'aurois pas la „ même non plus si je recommençois à vivre. Mais „ je crois que nous devons tous dire :“

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

CHAPITRE XXXVIII.

Depuis long-temps madame d'Estouteville avoit commencé les démarches nécessaires pour casser le mariage de madame de Rieux. J'en attendois l'effet avec impatience, mais sans inquiétude.

Athénaïs et moi nous semblions avoir changé de famille : attentive, caressante, prévenant tous les désirs de mon père, elle lui faisoit connoître des sentiments doux et tendres dont le charme l'étonnoit. Peut-être même l'aimoit-il avec un peu de foiblesse, et notre amour rajeunissoit son cœur.

Pendant qu'Athénaïs s'occupoit de mon père, je restois près de madame d'Estouteville ; jamais légère, rarement sérieuse, son esprit m'amusoit en m'éclairant.

Un jour que je me promenois avec elle dans le parc, nous entrâmes dans une de ces grandes allées droites, et à perte de vue. Nous aperçûmes mon père avec Athénaïs ; ils venoient à nous. —

„ Eugène, me dit madame d'Estouteville, si pendant que ces deux personnes sont encore loin, „ nous nous amusions à en médire un peu; .... „ qu'en pensez-vous? J'ai bien envie de faire un „ beau retour sur les imprudences d'Athénaïs." — „ Oh! m'écriai-je, parlons plutôt des nôtres." — „ *Des nôtres* reprit-elle d'un air surpris,.... à la „ bonne heure: vous avez raison; votre père vaut „ mieux que nous: en consentant à nous réunir „ tous, il a changé en bonheur nos imprudences. „ Il reste donc trois personnes que j'aime assez, „ mais que je ne considère guère.... D'abord, si „ monsieur Eugène avoit bien voulu accorder à „ son père le droit d'éloigner le moment de sa confiance; si du moins il s'étoit dit, qu'un cœur „ blessé, qu'un caractère un peu trop susceptible „ conseillent mal, monsieur Eugène auroit respecté les préventions de son père, et seroit „ venu moins souvent chez madame d'Estouteville." —

„ D'abord, répliquai-je, si madame la maréchale „ ne m'avoit pas attiré par sa bonté, par son air „ d'intérêt, de bienveillance...." — „ Je vous entends, me dit-elle, cet air doux, bienveillant, „ que, sans le respect, vous appeleriez la coquetterie de la vieillesse!" — „ Coquetterie ou „ bonté, madame la maréchale s'étoit si bien em-

„ parée de mon cœur, que je me regardois comme „ son fils, même avant d'aimer sa fille. —

Athénaïs et mon père approchoient; nous continuâmes tous notre promenade. Combien nous jouissions d'être ensemble. Je donnois le bras à madame d'Estouteville. Athénaïs étoit près de moi; elle s'appuyoit sur mon père. Recueillis dans notre bonheur, disant quelques mots à de longs intervalles, nous éprouvions ce calme de l'ame qui ne laisse qu'une seule impression; nous étions comme séparés du reste de la vie : le passé, l'avenir, l'instant qui devoit suivre, tout étoit loin. Je dis à Athénaïs :

Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : Rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

Elle me regarda, et je lui demandai si elle ne croyoit pas cette pensée de la Bruyère plus vraie qu'une autre que je ne voulois pas répéter. — „Ah! „ me répondit-elle, d'un air timide et tendre, il „ fait si beau aujourd'hui! ne parlons pas des jours „ d'orages. "

A l'instant où nos parents apprirent qu'Athénaïs étoit libre, ils fixèrent le jour de notre union.

C'est à la campagne, c'est loin du monde que je reçus la main d'Athénaïs. — „Je suis superstitieuse,

„ nous disoit madame d'Estouteville, les feux de „ joie m'effraient; le malheur n'auroit qu'à passer, „ et les voir! c'est un maître qu'il ne faut pas „ tenter. "

Après la cérémonie, j'aperçus dans l'église la bonne Agathe, son mari, sa mère et ses deux petits enfants. Ils avoient tous de gros bouquets pour fêter mon bonheur; on voyoit sur leur visage qu'ils venoient de le demander au ciel. Je regardois Agathe, l'exemple du village, la joie de son époux, l'honneur de sa mère: .... je pensai à mes premières années; je regardai aussi mon père, et je saluai cette heureuse famille avec satisfaction.

De retour au château, lorsque nous nous trouvâmes seuls, je pressai mon père dans mes bras; je ne pouvois assez lui dire combien la vie s'offroit à moi brillante d'amour, de vertus, et de bonheur.

Athénaïs remercioit tout bas madame d'Estouteville; et cette excellente mère embrassoit sa petite-fille, comme si c'étoit uniquement pour lui faire plaisir qu'Athénaïs paroissoit heureuse. J'étois ravi, enchanté! madame d'Estouteville rioit à mes transports. — „ Eugène, me dit-elle, comme votre „ amie je dois vous en prévenir, le mariage est „ grave; pour l'ordinaire il ne trouve l'amour bon „ qu'à rendre l'amitié meilleure. " — „ Ah! ma-

„ man ! s'écria Athénaïs toute fâchée, pouvez-
„ vous parler ainsi de l'amour ? " — „ Mon en-
„ fant, reprit la maréchale, c'est qu'il a un peu
„ perdu dans mon esprit ; mais, malgré mon irré-
„ vérence, si jamais vous croyez avoir à vous en
„ plaindre, ne le dites qu'à moi. "

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE PLUCHART.

X801

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 614 914 0